









ILLYRINE;

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

Ce monde est une comédie,
Où chaque acteur vient à son tour
Amuser les hommes du jour
Des avantures de sa vie.

Epitre à Sophie, par le cit. ALIBERT.

Par G...... DE MORENCY.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez
L'Auteur, rue neuve St.-Roch, n°. 111.
RAINVILLE, Editeur, rue Féron, n°. 991.
Mlle. DURAND, Libraire, palais Égalité.
FAVRE, libraire, palais Égalité.
Tous les marchands de nouveautés.

AN VII.

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

LETTRE PREMIERE.

A Julie.

Jeudi matin.

C'EST de ma maison de campagne, c'est de cette allée de pruniers où nous nous sommes promenés ensemble, que je vais m'entretenir avec toi du bonheur que tu m'as donné. J'en suis presque encore ivre, adorable amie ! Je te connaissais une ame, je te présumais des sens. Mais, ô ciel ! que j'étais loin de la réalité : tu me fais surpasser moi-même; quelle volupté! quel doux abandon !.... que je fus heureux ! femme délicieuse! tu es faite pour le plaisir, ou pour mieux dire, tu en est l'essence!.....

Que fait mon ange ? t'occupes-tu de ton

amant ? as-tu visité souvent la cabane de mousse ? le bosquet de myrthes ? Oh ! c'est celui-là..... Julie ! divine Julie ! vas y lire ma lettre ; réponds-moi de dessous ce myrthe qui se penche tendrement : mais reviens, reviens à la ville. Que fais-tu seule aux champs ? je meurs d'ennui, d'impatience ! quand te posséderais-je encore ? Si tu partageais mes desirs, déjà tu serais ici. Viens, viens, amante adorée !....

J'ai vu ton mari dans la société chez madame V..... : il m'a battu-froid, et m'a lâché quelques sarcasmes : tu sais que le propos n'est pas ce qu'il a de meilleur ; mais je tolère tout à celui qui a des droits sur Julie. Il entrait dans le parc comme nous en sortions. Comment auras-tu soutenu ce choc ? Je trembles pour toi, ô ma Julie ! Tu es si naïve ! (c'est un défaut de famille chez toi) et lui, il est si politique ! roué si consommé ! charmante maîtresse ! n'avoue jamais. Tu peux être la seule femme à qui on puisse dire, ne le dis pas. Mais tu es si faible dans de certains momens ! et puis, tu l'aimes !... il est si adroit !

il saura te prendre si à propos! tu te croiras maîtresse de renoncer à moi; tu regarderas comme héroïque de lui tout avouer! crois, mon amie, que tôt ou tard, un époux abuse toujours de cet aveu; à plus forte raison, le tien.... Julie! je trembles! sur-tout ne lui écris rien qui soit relatif à nous.

Renouvelle mes remerciemens à ton frère, cette angélique créature; que de soins il eut de moi! ô combien il t'aime! Mais, Julie, toute ta famille est parfaite: tes mamans, ai-je jamais vu tant de candeur, de bonté? ta mère est encore d'une beauté touchante, ton aïeule d'une beauté vénérable, et ton père, tout bouru qu'il est, ô, Julie! cette homme-là a encore de bons côtés. Tes jeunes sœurs, qu'elles sont jolies, quoique marquées de petite vérole! quels traits distingués! quelle noblesse de taille dans l'aînée! quels feux dans les grands yeux de la cadette! Non, Julie, jamais je n'ai vu un si beau sang. Mais sans doute que je suis proscrit dans tes lieux pénates : on ne voudrait plus m'y revoir;

nous avons compromis tant de monde ! toi, ma bonne, comment auras-tu pu concilier tout tout cela ? tu as de l'esprit, Julie ! c'était-là le cas de t'en servir.

Adieu, ma digne amie ; réponds-moi : viens bien vîte : S..... n'est plus qu'un vaste désert pour moi ; je ne puis vivre où Julie n'est pas. Reçois mille et mille baisers : places-les où bon te semble. Adieu, à jamais tout à toi.

N. Q.....te.

LETTRE II.

LETTRE II.

Julie à son ami.

Avec combien d'impatience j'attendais le courier ; il me remet une lettre : je la croyais de mon époux, puisque je lui avais écrit ; mais non, aucune réponse : cette lettre est de vous, vous que je ne devrais plus voir ! vous que je voulais oublier, quoique j'aye tant de motifs pour vous aimer !... Mais l'honneur, mais le devoir, m'ordonnent de vous fuir à jamais.

Le croiras-tu ? je m'en suis crue capable. Je me suis entourée de ma fille : si-tôt ton départ, je l'ai fait venir : c'est d'elle que j'attendais ma guérison ; la pressant continuellement sur mon sein, j'ai espéré que le sentiment si légime de la nature étoufferait ceux d'un criminel amour. Mon père m'a fait dire de ne pas paraître chez lui ; ma mère est venue nous voir : nous fûmes très-embarrassées à la vue l'une de

l'autre; elle ne me parla nullement de toi : mon aïeule n'a pas non plus prononcé ton nom; mais quelquefois je l'ai surprise en larmes, en me regardant et en carressant ma fille, lui dire : « innocente créature! tu seras sans doute victime de la faiblesse de ta mère! Que tout ceci, mon ami, est bien plus cruel que des reproches directs..... Crois-tu qu'une ame comme la mienne ne soit pas profondément blessée? je ne puis plus revoir ces lieux! Si la grotte de mousse, le bosquet de myrthes, font tressaillir mon cœur de plaisir, en récompense, en rejoignant l'habitation de ma mère, tous les remords assiégent mon ame et la mettent à la torture.

Je retournerai à S..... dans deux jours: je quitterai ces lieux, qui n'ont plus maintenant que des souvenirs amers à me donner.

Adieu, adieu; trouve un moyen de concilier mes devoirs avec ma tendresse. Adieu, je t'envoye tous les baisers de la volupté sur les ailes de l'amour.

Ta Julie.

LETTRE III.

A Julie.

CHÈRE amie, je me trouve beaucoup mieux; je n'étais encore que légèrement malade le jour que je n'ai pu te reconduire chez toi; mais le lendemain, une fièvre violente s'est emparée de moi; j'ai été alité pendant huit jours; mais tout à coup je fus ressuscité par un ange : il faut que tu le devines : je ne le nommerai pas; tu sauras seulement qu'étant mourant, une divinité qui a la fraicheur et la jeunesse d'Hébé, la chevelure et la taille de Vénus, l'esprit de Minerve, qu'elle mitige avec la philosophie de Ninon de Lenclos; cette déesse, dis-je, entre dans ma chambre; elle voulut me donner elle-même ses soins; bientôt je fus convalescent; mais à mesure que ma guérison s'opérait, je sentais dans mon cœur une blessure mortelle : ma bienfaitrice s'en apperçut : elle connaissait le pouvoir de ses charmes! « Mon ami,

me dit-elle un jour que nous étions seuls, je ne t'ai pas rappellé à la vie pour te la rendre cruelle! guéris-toi, et nous serons heureux! » cette bienfaisance m'arracha des larmes de reconnaissance; je m'empare de sa main que je baisai avec transport : bientôt avec cet espoir, j'eus récupéré ma santé. Elle me tint parole. Si-tôt que mon médecin m'eût dit que je pouvais me mettre à la vie commune, monter à cheval; que même l'exercice de la chasse ne pouvait que me faire du bien, elle me rendit le plus fortuné des hommes.

A la suite d'un de ces momens où l'on savoure tout, elle me demanda si elle avait mes prémices. — Oui, lui dis-je, ceux de mon cœur : je n'ai jamais aimé : mais pendant les deux ans que je fus à Paris, mon tempérammept m'a conduit dans les bras de ces syrènes si communes en ce pays; mais ce plaisir n'a rien de semblable à celui dont je viens d'être enivré. — Je me flattais, dit-elle, d'avoir donné la première notion du plaisir à toute ta famille. Eh! vous en profitez si bien!..... Toute enfant que j'é-

tais, et ta sœur plus encore, puisque je suis son aînée de deux ans : ta mère avec son innocence qui vous perdrait tous les uns après les autres, sans s'en douter, nous avait mis coucher ensemble, ta sœur et moi ; elle éprouvait des desirs dont elle ignorait absolument la cause : au moment où j'allais faire le voyage pour me rendre ici, un de mes parens m'avait rendue savante sur le chapitre de l'amour ; je fis part de ma science à ta sœur, qui ne l'a que trop bien perfectionnée..... Suzanne était un petit volcan : nous nous croyions seules, jugez quel fût notre étonnement, lorsque de dessous le lit en sortit ton frère René : il était indomptable, rien ne put l'arrêter ; il nous pria, nous menaça de nous vendre ; enfin, il fit tant de train, que ton père se leva et vint nous dire de nous taire : René s'était déshabillé pour se fourrer sous le lit un instant avant que nous entrions dans la chambre. La voix de ton père à notre porte nous effraya tellement, que nous le cachâmes entre nous deux : il nous voulait toutes les deux, ou au moins une. Ta sœur lui représenta

les liens du sang, etc. Il se calma un peu. Suzanne fut bientôt plongée dans un profond sommeil ; c'était véritablement celui de l'innocence. René, qui n'avait qu'un cal factice, me prouva bientôt que, quoiqu'il n'eût alors que treize ans, il n'était pas impunément dans le lit d'une femme de seize.

Je n'avais déjà plus mes prémices ; ainsi je reçus les siens et comblai ses vœux. Alors il se retira sans bruit et regagna sa chambre. Pour ta sœur, elle n'avait rien entendu : aussi je lui dis, lorsqu'elle s'éveilla, qu'il était parti de suite ; elle le crut. Tout le tems que j'ai restée ici, nous répétâmes souvent ce même jeu ; il passa même des nuits entières avec moi ; j'avais soin d'endormir Suzanne ; pour cela, j'avais ma recette infaillible : à certain signal, René qui était aux aguets, entrait.

Mais où est-il ? Que fait-il ? Il était à Paris chez un notaire ; il m'a écrit plusieurs fois ; mais il y a bien dix-huit mois que je n'ai point eu de ses nouvelles. Il doit

être d'une bien riche taille ; c'est absolument ta figure ; il a cependant les traits plus mâles. Comme je ne répondais rien, que j'avais l'air sombrement occupé, elle ajouta. — Réponds donc, où est-il ? je veux le voir ; est-ce que tu es déjà jaloux ? Je lui baisai la main, et laissai couler quelques larmes. — Ma belle amie ! il n'est plus !..... — Comment ? il n'est plus ? C'était la force et la santé ; c'était Hercule en personne : dis-moi donc, mon ami, comment cela peut être ? — Le voici ; tu sais qu'il était à Paris chez un notaire : sa beauté le fit accueillir de toutes les femmes, son tempérament lui fit tant multiplier ses plaisirs, qu'il est mort d'excès de jouissances ; mais papa, maman, ignorent encore le genre de sa maladie.

Nous versâmes des larmes sur la fin prématurée d'un homme qui promettait être un chef-d'œuuvre de la nature.

Nous devons t'aller voir, ma nouvelle maîtresse et moi ; mais avant, contes-moi quelle réception t'a fait ton mari : dis-moi

tout, ma bonne amie, tout, tout..... Adieu, je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire, beaucoup. Ton frère bien-aimé,

C. G. .....

LETTRE IV.

Julie à son frère.

J'AI lu ta lettre, ami bien tendre, avec de l'intérêt ; je te félicite sur ta nouvelle amante : tu es bien heureux ! car elle est belle et tendre..... Dis-lui que je l'ai tout de suite reconnue, que je la recevrai avec bien du plaisir ; que j'ai bien profité de ses leçons ; que quelquefois elles me sont encore utiles, malgré un époux et un amant : car ce dernier fait de si longues absences ; et le premier n'est qu'un zéro.

Tu veux savoir quelle fût ma réception ? je vais tout t'avouer. J'arrivai chez moi vers les quatre heures du soir ; les chevaux firent du bruitMon amant aux aguets n'at dait sûrement que ce signal ; car à peine étais-je dans ma chambre à coucher pour changer de vêtemens, qu'il parut. Il voulut me peindre tous ses transports : je le

repoussai ; et se plaignant amèrement : — Julie ! quoi ! tu ne m'aimes plus ? Je ne sais pas mentir ; je ne pus lui confirmer une telle fausseté ; et le regardant d'un air souriant : — Où prenez-vous, s'il vous plaît, que je ne vous aime plus ? — Vous ne voulez pas me le prouver, Julie ; il y a si long-tems !..... si long-tems !..... ô ma Julie! Puis, essayant de nouveau..... — Arrêtez, lui dis-je : pour vous avoir prouvé toute ma tendresse, et toute ma faiblesse ; on n'est pas tout-à-fait sans principes : ce lit nuptial, cette chambre à coucher maritale, ne seront jamais souillés..... — Eh bien, Julie ! ce joli petit salon, qui représente plutôt un boudoir qu'un salon, je parie que votre mari n'en a jamais fait l'inauguration, avec vous, s'entend ?..... Je demeurai incertaine sur ma réponse ; mais bientôt d'un bras vigoureux il m'enleva comme une plume, et me déposa sur la voluptueuse ottomane de ce boudoir : je fais encore quelque faible résistance. Que les hommes sont souples, lorsqu'ils desirent ! Il obtient de nouveaux témoignages de ma tendresse ! je partage son délire ! Puis, le regardant tendrement :

— Mon ami, qu'il me serait doux de te posséder le reste de la soirée! mais nous ne sommes point ici à H. F.... : je trembles qu'il n'arrive ; que deviendrais-je, s'il te trouvait ici ? Vas, mon ami, vas, il m'en coûte plus que tu ne penses de t'éloigner de moi ; demain nous nous verrons chez madame V..... ; je te dirai ce qui se sera passé. Adieu, ame de ma vie ! Il s'éloigne rapidement, il est échappé, il a disparu ! J'étais encore abîmée sous le poids des voluptés, penchée négligemment sur cette ottomane, lorsque mon époux se présenta ; il était monté sans bruit : je reste immobile d'étonnement à sa vue. Tu sais qu'il a la voix très-forte : me regardant avec un air terrible.....

—Eh bien, madame, m'avez-vous assez déshonoré ! croyez-vous que votre lâche séducteur, vous et moi, survivront à l'infamie dont vous m'avez couvert ? répondez, madame !

Cet homme-là était trop convaincu, pour que je pusse nier. Puis, les mensonges sont de si petits moyens !.....

Tout-à-coup reprenant de l'énergie....— Eh, monsieur ! de quoi vous plaignez-vous? je fus un bien que vous possédâtes longtems sans en connaître le prix; vous me négligeâtes totalement; vous me préférâtes de viles créatures : un être sensible a cherché à me consoler de vos mépris, et vous avez encore l'injustice de traiter cela de crime. Allez, monsieur, je vais me retirer dans un couvent; la dot modique que vous avez reçue suffira pour payer ma pension : ma fille restera à ma famille. Adieu ; il ne me reste plus qu'à vous oublier. Un ruisseau de larmes m'inondait : je veux me retirer, il m'arrête. — Non, madame, ce n'est pas votre dernier mot. Encore un instant. J'étais dans un assez galant négligé. Qui ne sait pas combien les larmes et le désespoir embellissent une femme! Mon époux vaincu par ce nouveau charme...—Arrêtez, mon amie, je sens que je vous aime encore; que je ne puis penser à l'idée de vous perdre pour jamais. Vous êtes sensible, votre cœur fut séduit, mais il n'est pas corrompu : et il voulut me donner une preuve des nouveaux sentimens que je venais de lui

inspirer..... — Arrêtez, à votre tour : je n'ai point voulu souiller votre couche nuptiale; mais vous, ne profanez pas non plus cette ottomane ; j'y ai rendu heureux M. Q....[re] : il n'a pas démérité dans mon opinion. Croyez-vous que parce que je n'ai pas été unie avec lui par un prêtre, que j'en crois moins mes liens sacrés ! Jusqu'à ce que lui-même, comme vous, les rompe? Je les crois ceux de l'honneur. Je ne vous eus jamais manqué la première ; mais vous l'avez tant de fois réitéré ! j'en fus tellement offensée ! J'ai besoin d'aimer ; et je me suis attachée lorsque j'en ai cru l'objet digne. Voici le langage que je tiendrais à toute la terre qui oserait me condamner. Vous-même, monsieur, vous-même, oseriez-vous prononcer ? Le ton, la chaleur de ce discours énergique, le pénétra jusqu'aux larmes : il me pressa de nouveau de me rendre à ses desirs. — Non, non, je ne vous appartiens plus ! — Cruelle ! c'en est trop. Mais persuadé de ne rien obtenir dans ce boudoir, il m'emporta dans ma chambre à coucher de la même manière que mon amant m'avait transportée dans le boudoir.

O! quelle bisarrerie de la nature! Oui, ce moment fut un des plus doux que j'aie ressenti avec mon mari, et qu'il ait goûté avec moi depuis notre hymen. Enfin, il porta l'excès au point, que dans ce moment où l'on est éperdus, il me disait : — Penses-tu que c'est lui!.... Ciel! je ne fus jamais si heureux! délicieuse infidélité!.....

Nous descendîmes ensemble les meilleurs amis que nous fûmes jamais. Fanny qui l'avait vu monter rouge de colère, ne sut à quoi attribuer un changement si innattendu; elle avait sûrement déjà calculé sur cette rupture pour rétablir son crédit sur les débris de ma disgrace; sa figure était altérée de se voir ainsi déchue au plus beau moment de ses espérances; car tu penses bien que depuis que nous sommes en rivalité, comme nous nous haïssons bien cordialement.

Il était fort tard; elle vint annoncer que le souper était servi : elle surprit mon mari qui me prenait un baiser, comme au-

rait pu faire un amant timide. Je l'entendis en passant dans la salle à manger, qui disait à l'Espérance : « oh! pardi, mon maître est un homme sur lequel on ne peut jamais compter : elle en fera toujours tout ce qu'elle voudra; par ma foi, je crois qu'il en est redevenu amoureux. » Nous soupâmes gaiement ; nous étions aux petits soins l'un pour l'autre : il dit à Fanny : « Montez mon bonnet de nuit et mes pantoufles chez madame ; j'y couche cette nuit » : en obéissant à son maître, la figure de la soubrette se décomposa.

Après mille autres douceurs de part et d'autre, il fut à ses affaires ; moi, je restai réfléchissant sur la bisarrerie d'un tel être. L'après-dîner, je fus chez madame V....., où mon amant devait se rendre ; je lui contai, à-peu-près, tout ceci. — Rien ne m'étonne d'un tel homme ; mais rien non plus ne me rassure ; j'aimerais mieux que tu ne lui eusse rien avoué ; mais c'est fait : profitons de la tournure que cela a pris : j'irai chez toi à l'issue du dîner. Il vint, mon mari était dans mon appartement :

nous rougîmes tous trois à l'aspect l'un de l'autre : mon mari se remit le premier ; il lui fit un accueil assez honnête. Après un petit quart-d'heure de conversation, il dit : — Madame, vous savez que je soupe en ville; si monsieur veut vous tenir compagnie, sonnez et commandez à souper.

— Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi; je suis veuve : c'est gagner les indulgences, lui dis-je en rougissant; Madame, vous êtes bien bonne, j'accepterai d'autant mieux, que mes parens sont à la campagne, et que j'ai besoin demain de bonne heure en ville. Je sonnai Fanny, je lui ordonnai le souper devant mon mari : cette fille ne savait plus à quelle sauce manger le poisson. Mon mari lui dit en sortant qu'il ne reviendrait pas le lendemain avant midi ; qu'il passait la nuit en loge maçonnique ; et il nous quitta.

Jamais je n'ai vu un homme plus étonné que mon amant. — Tout ceci n'est pas naturel, ma chère amie ; je connais le monde,

monde ; je n'ai jamais rencontré une telle bisarrerie ; mais profitons-en. Nous passâmes une soirée agréable, et une nuit plus heureuse encore, après avoir barricadé notre appartement : remarquez que j'ai mis moi même des draps au lit de la chambre d'ami, pour ne jamais enfreindre la loi que je m'étais faite.

Le lendemain, mon amant me quitta pour se rendre à son département à L.... Il doit revenir samedi coucher à S...., et y passer la journée du dimanche franc.

Si la charmante Lise veut voir et l'amant et l'époux, il faut que vous veniez coucher chez moi ; arrangez vos petites affaires pour cela. Puis, il y a un charmant bal champêtre au cours.

Sitôt que je fus habillée, il me vint en tête, pour témoigner ma gratitude à mon mari, et aussi me venger de Fanny, d'aller chez la petite marchande de modes, la prier de venir chez moi me faire des chapeaux, etc. Je n'ai jamais vu de ma

vie une figure aussi embarrassée ; mais je sus bientôt la remettre, en louant son talent, et ce que savent dire les gens qui ont l'usage du monde.

Arrivée chez moi, j'ordonne à Fanny de lui disposer l'appartement d'ami. Oh ! c'est pour le coup que j'ai joui de la rage sourde de ladite Fanny. Mon mari rentra pour dîner; il vit trois couverts. — Est-ce que M. Q....[re] dîne ici, Fanny ? — Non, monsieur, c'est Mlle. M....[t] — Tu badines. — Pour ça, elle est en haut avec madame qui en raffole ; pardi, elle lui fait des chapeaux ; tout le monde n'a pas ce talent là. — Toujours de la jalousie ! Il monte. — Bon jour, mon amour ! il m'embrasse ; puis, il adressa un mot d'honnêteté à la petite, dont le minois prit mille couleurs ; véritablement, elle devint tout-à-fait jolie : mon mari ne sut comment reconnaître ce trait généreux ; mais bientôt l'habitude le fatigua de la petite, et honnêtement, il l'expulsa. Comme c'était vraiment une excellente enfant, je lui fis plusieurs cadeaux, et nous nous quittâmes, elle

beaucoup plus contente de moi que de mon mari.

Mais voici un in-folio. Adieu, mes amis, en m'écrivant, ne me parlez que de vous, comme je ne vous parle que de moi ; je vous embrasse bien tendrement : faites-en autant à ceux qui vous entourent et qui m'aiment.

Je dois te dire que Lise, ce nom que tu ne connais peut-être pas à ton amante, était celui qu'elle avait pris avec moi dans ses lettres, de crainte que mon père ne les décachetât : par ce nom de convenance, cela le dépaysait. Ajoute encore qu'elle portait la prudence jusqu'à faire mettre ses lettres à une autre poste que le lieu qu'elle habitait. Lise, ce nom lui était précieux ; c'est celui que lui donna M. de... ce jeune officier qui eut ses prémices, et qui était assez adroit pour passer dans l'appartement où étaient couchés ses père et mère, pour parvenir au sien. Je sais que le nom de Lise lui fut toujours cher, surtout d'après ce couplet qu'il laissa sur sa

toilette un jour qu'il s'était un peu oublié :

> Lise déjà je vois le jour,
> Heureuse nuit, tu passes vîte.

Mais, adieu pour la dernière fois ; baise bien ma Clarisse qui t'aime tant ; ne manque pas de venir samedi ; à jamais ton amie,

JULIE.

LETTRE V.

Lise à Julie.

Tu te souviens encore, charmante amie, de ce joli nom que l'amour me donna ; comme je sais qu'il n'y a rien d'indifférent qui nous vient de cet espiégle d'enfant, je ne te nommerai plus dorénavant Suzanne, mais Julie : Suzanne annonce la sévèrité de la sagesse. En vérité, mon ange, nous sommes trop aimables pour nous armer de rigueur : nous ferions trop de malheureux : tu n'es pas non plus la Julie farouche et pusillanime de J.-J. Rousseau : mais tu es la tendre, la voluptueuse, la passionnée Julie d'Ovide : ton amant ressemble aussi plus à ce poëte charmant qu'aux langoureux St-Preux....

Mais c'est ton mari que j'aime ; il est précieux, cet homme là ; qu'il me tarde de le voir ! Quoique tu me parles d'un bal, ce sera plutôt, je t'assure, le plaisir de te

voir, de connaître ton mari (dont j'ai entendu parler sous tant de couleurs diverses) et ton amant !.... que le plaisir d'une fête dansante, qui me conduirait à S.... Il est convenu que ton frère et moi, nous irons y coucher samedi ; qu'il y a encore loin d'ici à samedi ! Combien, depuis quatre ans j'ai trouvé l'habitation de ton père embellie, tes sœurs grandes, ta mère vieillie, ton père plus maussade encore. Oh ! quel que soit le mariage que tu as fait, tu es bien heureuse d'être sortie de la maison paternelle ; car c'est un véritable enfer ; tes sœurs s'y ennuient déjà à périr, et quoiqu'elles ne soient encore que des enfans, elles épouseraient le premier venu pour sortir de la domination de leur père. Cependant il les traite avec encore bien plus d'égards que toi.

Ta fille est charmante, et donne les plus belles espérances. Ton frère, la bonté même, va périr d'ennui lorsque je ne serai plus ici ; il frémit de passer un hiver dans ce désert : je ne vois pas quel moyen pourrait le tirer de la tutelle de son père ; puis,

il a une si faible santé ! il ne peut se passer des soins de sa digne mère. O ! pour elle ; c'est bien la vertu personifiée.

Ton frère m'avait sondée sur le mariage ; mais, outre que je ne suis pas maîtresse de donner ma main, j'ai une répugnance invincible pour ce lien indissoluble ; je t'avoue mon faible ; je ne suis pas constante ; je ne puis aimer long-tems le même objet ; il faut attendre que je soie plus mûrie pour m'engager sérieusement ; d'ailleurs, je suis si heureuse !... je voyage agréablement ; nous sommes dans l'opulence ; j'aime partout où je m'arrête et où je trouve quelque objet qui plait à mon cœur. Je suis fille unique ; mes vieux père et mère m'adorent ; rien n'est plus facile à tromper qu'eux ! O ! c'est un beau titre que celui d'être fille unique ; ma mère m'a euc dans un âge si avancé, que c'est une seconde Elisabéth. Ils faillirent tous deux mourir de joie lorsqu'ils se virent reproduire dans mon être ! Ils m'ont toujours idolâtrée ; ils n'ont rien négligé pour me donner des talens, des sciences agréables ; j'ai heureu-

sement assez répondu à leurs vues; ils ne vivent que pour moi, et je les aime bien tendrement aussi; mais s'il s'agissait de me marier, tu penses bien que leurs prétentions en pareil cas seraient inaccessibles, et ma mère l'a déjà observé à ton père qui, sûrement, n'avait aucune vue pour que je devinsse sa brue; car les bonnes gens sont bien loin d'imaginer ce qui se passe entre ton frère et moi.

Ma mère disait : « ma fille a un nom, de la jeunesse, de la beauté, des talens, et vingt mille livres de rente; je ne gênerai pas ses inclinations; mais je serai bien difficile sur le choix qu'elle fera d'un époux.

Ma bonne amie, si j'avais du goût pour m'enchaîner, j'avoue que ton frère serait peut-être le seul avec qui j'oserais engager ma liberté; mais je suis si loin de-là! Tiens, je ne peux mieux me comparer qu'à *Félicia*, auteur et héroïne d'un joli petit roman qui vient de paraître tout nouvellement, et toi,

tu

tu es le caractère de madame de *Leisseval*, son amie ; tu as déjà, comme elle, pris un nom d'héroïne d'amour ; elle se nommait, en pareil cas, *Clarisse*, et toi, *Julie* ; et comme elle, tu ne différeras en rien des autres femmes galantes, même de celles qui le sont beaucoup, sinon, que chaque caprice sera pour toi une passion, ou en aura la marche (toujours fort rapide de la naissance au dénouement); ce sera le nom tendre, Julie, dont tu enobliras très-adroitement tes fréquentes faiblesses. Vas, ma bonne, je connais le monde; j'ai tiré ton horoscope...... Au surplus, tu ne te fâches pas, madame de Leisseval, à laquelle je te compare, et moi à Félicia, sont des femmes fort estimables, et sur-tout aimables au-dessus de toute expression : d'ailleurs, tu en jugeras toi-même; car je t'envoie ce joli petit roman joint à ma lettre.

Adieu, je te quitte brusquement, la gouvernante du curé qui va à S..... se charge de ma lettre et de ce joli petit ouvrage; elle attend après moi; tous les tiens t'em-

brassent : de tous ces baisers, tu distingueras facilement celui de ton frère et de Lise. Adieu : à samedi, Lise sera dans tes bras.

Ta LISE.

LETTRE VI.

A Julie.

Je suis, ma Julie, arrivé à L... ; que le trajet de S..... à L... est long, ennuyeux ! que tout ce qui nous éloigne de nos affections est haïssable ! Mais aussi, lorsque je retournerai à S....., comme tout s'animera sur mon passage ! tout prendra une forme nouvelle : chaque pas qui me rapprochera de Julie, la nature s'embellira à cet œil qui ne goûte de charmes qu'à te contempler. Tendre Julie ! samedi je respirerai le même air que toi, et dimanche, je pomperai sur tes lèvres le soufle du plaisir.

J'ai pris des arrangemens pour passer l'hiver ici ; je paye pension dans une maison honnête et aimable ; on a pour moi beaucoup de soins, d'égards : si j'y possédais Julie, je serais heureux ! mais ce tems d'hiver va nous tenir claque-murés : il fau-

dra donc, Julie, vivre de souvenirs?.... Ce genre de vie n'est pas sans agrémens; mais la réalité, ô Julie, que tu rends si délicieuse!..... Cependant, si tu veux un peu faire le rôle d'amante, nous nous verrons plus souvent, Julie! Anizy (petit village charmant où est la maison de plaisir de l'Evêque de cette ville), Anizy, dis-je, coupe la moitié de la route de S.... à L..., si Julie était assez bonne pour s'y transporter! je t'abandonne cette pensée; mes obligations de fonctionnaire public s'opposent à ce que je me transfère à S.... aussi souvent que mon cœur le desire; mais un peu de bonté de ta part, ô Julie! nous partagerons le différent par la moitié, tu viendras une fois à Anizy, et moi l'autre à S.....

Oh! voici des importuns : je veux que ma lettre parte aujourd'hui; je n'ai plus que le tems de baiser ton bel œil.

N. Q.....te.

LETTRE VII.

Julie à son ami.

Que ta petite lettre me fait de plaisir! je l'ai reçue en même-tems qu'une charmante d'une personne de mes amies que tu verras dimanche chez moi : quoique ma liaison avec Lise existe depuis quatre ans; qu'elle me parlait de tous les miens, puisque c'est de chez eux qu'elle m'écrit. C'est ta lettre que j'ai décachetée la première, quoique l'adresse fût d'une main étrangère. O pouvoir magique de l'amour! je n'eus point plutôt touché cette lettre que mon cœur tressaillit. Après t'avoir lu plusieurs fois, avoir tâché d'aspirer le baiser que tu me donnais, j'ai prêté quelqu'attention à celle de Lise; tu sais qu'elle et mon frère bien aimé, dînent dimanche chez moi; viens me faire une visite de bonne heure, afin que si monsieur conserve toujours sa belle humeur, je puisse t'engager à dîner avec nous.

Nous aurons aussi madame de B..... dont mon mari est nouvellement épris ; tu sais que c'est une femme aimable qui a de l'esprit; que ne peut-il s'y fixer, au moins, il donnerait dans le bon genre.

Mon frère est du dernier mieux avec Lise; mon mari avec la sémillante madame de B...., que veux-tu que je devienne, si tu n'es pas là pour doubler le cadrille? Ne manque pas, cher petit ami, de venir avant midi, ou même, trouve-toi à la messe de midi à la cathédrale; tu m'en rameneras ; il sera tout naturel que, d'après ces couples arrangés, je te gardes pour ma part, quitte à être la plus mal partagée, n'est-ce pas? Je sais que madame de B..... a du goût pour toi ; je veux que tu t'en apperçoive; mais, garde-toi d'y répondre! ta conduite de ce jour, que tu peux rendre fortuné pour Julie, sera la boussole de celle qu'elle tiendra avec toi.

Au sujet du voyage d'Anizy, je ferai le rôle d'amante, si mon amant s'en rend digne..... A dimanche, toute pour toi,

Ta JULIE.

LETTRE VIII.

A Julie.

O divine amante! tu m'as ravi au troisième ciel! peut-on être plus aimable! peut-on mieux faire les honneurs de chez soi que toi? Ecoutes; oui, oui, je fus le plus heureux; et ton époux enrageait d'être si avancé avec madame de B..... qu'il ne pouvait se dispenser de la reconduire chez elle à B....., et que ne pouvant revenir, il me laissait par conséquent le champ libre. O! malicieuse Julie! tu avais si bien tout arrangé, que personne ne pouvait se plaindre; et cependant on eût bien voulu les trocs pour trocs! Pas moi, s'entend. Ta recommandation de ne pas répondre aux agaceries de la coquette petite B..... était de trop: n'étais-tu pas la plus belle? Mais, Julie joint la modestie au mérite.

Oui, ton mari était amoureux de toi, et je t'assure qu'il eût bien voulu me donner

madame de B..... pour t'arracher de mes mains, et toi-même l'as vu aussi; car tu l'as craint un instant.... ; mais tu es si adroite, que tu as tout remis dans l'ordre qui plaisait à ton cœur. Rappelles-toi bien que c'est toi qui provoqua la petite B.... à envoyer chercher des chevaux de poste, et que ton mari se fit tirer l'oreille pour monter dans sa voiture ; et alors madame de B...., offensée, dit en colère, il faut bien que quelqu'un me reconduise ; m'adressant la parole, elle me fit une semi-invitation : tu rougis ; je m'en défendis aussi honnêtement que le cas le permettait, elle sentit qu'elle avait fait une sottise ; et tout à coup se retournant vers ton mari, qu'elle saisit par le bras, elle lui dit avec véhémence : « Vous viendrez, monsieur, je l'exige.... » Atterré plus encore de son action que de son expression, il la suivit, regrettant de nous laisser ainsi en bonne fortune : et je parierais encre que, pour comble de malheur, elle l'aura très-mal mené ; car elle a l'air méchante, et véritablement, elle n'a pas à se louer de lui.

Toi,

Toi, friponne, tu as triomphé doublement ; ce qui donnait un nouveau charme à ta phisionomie.... Non, Julie, en face, tu n'as jamais de rivale à craindre.

Enfin, les chevaux les éloignent avec vitesse, et nous restâmes maîtres du champ: tu nous fit servir un galant souper. Que ce quatuor était charmant! Combien ton amie était aimable! elle manifesta cependant quelques regrets de l'absence de ton époux; oui, je parierais qu'elle a un caprice pour lui. Ton frère lui en a fait de tendres reproches; et j'ai remarqué que pendant tout le dîner, elle avait les yeux fixés sur lui; elle n'a pas non plus goûté madame de B.... et de la loyauté et de la franchise dont est Lise, elle t'en dira quelques mots ; mais je n'ai jamais vu une femme plus singulièrement aimable, sur-tout plus philosophe sur les plaisirs de l'amour! Elle aime ton frère: eh! qui ne l'aimerait pas? Mais elle t'aime aussi; elle aime ton mari; je ne parlerai pas de moi; car tout mon culte est uniquement et tout entier à Julie.

Si, dis-je, près de la charmante Lise, je

me donnais quelques soins, j'aurais peut-être aussi mon tour. Je vous admirais, en soupant, tour-à-tour ; vous êtes d'un genre de beauté tout-à-fait différent : aussi languissante que tu es piquante : ces grands yeux bleus ont l'air de dire : aime-moi, je suis sensible ; l'éclat, le feu des tiens, qui sont pour le moins de même taille, semblent dire aussi : je vous aime d'un ton plus impératif, mais non moins tendre. Vous êtes de la même taille : son port est bien plus majestueux ; mais l'abandon négligé du tien semble promettre plus de volupté. Eh ! Julie ! je t'assure que tu tiens parole ! les cheveux que vous avez encore en égale quantité ; les siens, quoique jolis, sont tous blonds ; j'aime mieux ceux de Julie, qui sont blonds cendrés : la gorge de Lise a l'air parfaite, à ce que j'en ai pu voir ; mais il en est une où ma bouche se repose avec délire ; celle-là a le charme des proportions, je ne veux pas en connaître d'autre. Que ne puis-je être à jamais inséparable de ce joli petit bouton ! oh ! joli dans toute l'étendue du terme ! joli bouton !.....

Mais où m'égarai-je, Julie! tu vas me gronder! voilà ce que c'est que de ne vivre que de souvenirs..... Mais, adorable maîtresse! viens me donner des réalités. C'est dimanche la fête à Anizy; viens, mon amie; prend un déguisement : mets-toi en homme; tu seras mon pupile. Cette folie ne te parait-elle pas aimable, mon amie ? Il est quelquefois bon de se servir du grelot de la folie, pour égayer la triste monotonie de la raison.

Adieu, amie, amie de mon cœur; écris-moi; dis-moi l'arrivée de ton mari : il aura sûrement encore eu quelque nouvelle originalité. Mais, Julie! tu l'aimes trop pour avoir un amant; et Lise a dit, avec bien de la vérité, que quoique tu lui passât la *moutarde* lorsqu'il te passait le *séné*, tu le retrouvais encore avec plaisir, et que tu en avais beaucoup à nous faire la *chouette*; que tu me faisais *repique* et lui *capot*. En vérité, je t'avoue que je me sent bien jaloux de lui. Il me semble que si tu partageais tes faveurs avec un autre amant, je serais moins offensé que d'avoir un mari pour rival.

Je n'ai jamais souillé (pour me servir de ton expression) ta couche nuptiale; mais assure moi que lui, il n'a jamais profané cette ottomane...., ce lit bleu dans ta chambre jaune..... Adieu, ma Julie; viens dimanche à Anizy, j'y serai à midi précis; à midi je serai sous un gros noisetier qui est au bord du chemin croisé, à l'entrée du village en arrivant par S..... Adieu, loin de toi je suis sans force et sans vie.....

Q.......

LETTRE IX.

Lise à Julie.

Mon amie, le voyage de S..... ne me sort pas de la tête ; je me piquais d'originalité, mais je vous cède les armes. Oh, friponne! es-tu assez heureuse! tu fais la chouette aux deux hommes les plus parfaits qui soient sortis des mains de la nature (ton frère à part cependant) : ces deux hommes sont amoureux de toi, et tu raffole des deux! oui, des deux, mademoiselle ; car si M. Q.....[te] était ton mari, Q.....[et] serait ton amant.....; et s'il faut dire son goût, moi, je suis pour ton mari ; je veux le voir encore ; j'irai à S..... te voir, et ce sera pour lui : tu le passe bien à madame de B....., à la petite marchande de modes, etc. etc. etc. Eh bien, mademoiselle! tu me le prêteras bien aussi ? Je t'avoue que je n'ai jamais vu une singularité aussi aimable qu'en cet être là. Puis, de l'esprit, le charme de l'éloquence, des yeux, des soucils....., une

bouche divine ; mais j'en conviens, il n'est pas fait pour être un mari, et sur-tout d'une femme de dix-huit ans, qui a une tête aussi électrique, et un cœur aussi passionné que le tien ; mais il t'aime, et il retrouve un nouveau plaisir dans tes bras, lorsqu'il en a connu une autre.

Enfin, il me disait : « Lise ! j'aime ma femme au-delà de toute expression ; je n'en suis point jaloux : j'aurais desiré qu'elle me restât fidelle ; mais c'est fait : je n'irai pas faire une esclandre, l'empêcher de voir son amant, c'est vouloir arrêter un torrent ; j'aime mieux être tolérant, et en profiter, pour qu'elle souscrive à toutes mes petites fantaisies ; mais je crains qu'elle ne me fasse un enfant ; sans cela, je l'aime assez pour lui souffrir tout ce que je me permets bien moi-même. Puis, elle a de l'esprit ; elle est jolie, bonne : chacun a ses défauts ; je sais combien les femmes qui peuvent se targuer de chasteté ont d'autres vices ; ma femme est bien piquante ; elle aime le plaisir : je l'aime bien mieux comme cela, qu'une sotte bégueule, précieuse ridicule. »

Je le rassurai sur ce qu'il n'avait point à craindre que tu lui fisse d'enfans ; en ajoutant que tu étais trop livrée au plaisir pour cela. Il m'embrassa et demeura fort satisfait ; il me fit une déclaration ; je lui ai promis de revenir pour lui ; il m'a paru très-sensible à cette promesse. Tu es une bonne enfant, me dit-il en m'appliquant un de ces baisers où l'ame se montre à nu. C'est véritablement un très-aimable homme, et je te félicite encore plus sur ton époux que sur ton amant.

Mais je sais que tu veux que je te parles de moi. J'avais chez toi respiré l'air des avantures ; aussi en revenant, nous en eûmes une qui faillit devenir tragique. Malgré que la nuit fut bien employée, nous nous piquâmes d'émulation à votre exemple ; puisqu'une seule cloison nous séparait, nous étions témoins auriculaires de vos exploits, et nous faisions chorus!!!

Nous avions pris notre route par le bois de Barus, comme étant la plus jolie. Ton frère qui n'aime guère ton mari (celui-ci le

lui rend bien) et qui, en récompense aime beaucoup ton amant, ne cessa de me parler de lui et de toi toute la route; ce bois, dis-je, nous rappella votre souvenir d'une manière plus positive.

« Voici, dit-il, un arbre charmant ; il a servi d'ombrage aux plaisirs de ma sœur et de son amant, Lise, la lune nous invite ; » et sans attendre mon consentement, il est en bas du cheval et m'attire dans ses bras ; le pied meglisse, et me voilà sous l'arbre, prenant la bride des deux chevaux dans sa main ; mais au moment que tu connais si bien..... le bras de ton frère s'étendit sans force ; les chevaux profitèrent de ce qu'ils ne sentaient plus de résistance, se dégagèrent insensiblement ; et lorsque nous revînmes de ce délicieux extase, nous ne trouvâmes plus nos chevaux : nous imaginâmes qu'ils mangeaient de l'herbe à peu de distance ; mais nous les cherchâmes en vain.

Il est impossible de décrire notre embarras ; et s'il n'eût point fait clair de lune, je

je ne sais ce que nous serions devenus ; la nuit était fermée que nous étions toujours dans le bois. Ton frère dit : mais peut-être sont-ils retournés à la maison ? donne-moi ton bras, et gagnons au moins un gîte. Nous sortîmes du bois : tout aussi-tôt nous entendîmes appeller à grands cris ; nous reconnûmes la voix de Décau (domestique de ton père) : nous lui répondîmes. Ce bon homme avait aux larmes : il accourt à nous. — Vous vivez donc encore ? vous n'êtes pas blessés ? Dieu soit loué ! Vous nous avez fait une belle peur ; c'est vos mamans qui ont vu les premières les chevaux rentrer seuls dans la cour ; ils ont cassé leur bride ; un étrier de celui de monsieur est perdu. Votre maman, mademoiselle, a fait un cri : ma fille est tuée ; elle s'est trouvée mal ; votre père court les champs ; il voulait prendre le cheval pour venir voir où on vous trouverait ; mais moi, j'ai dit : je connais mieux les chemins que vous, je vais courir : ils auront voulu descendre de cheval ; ils sont vifs ; les mouches sont méchantes, ils leur auront échappé, et ils reviennent à leur gîte, c'est tout naturel.

Un petit moment de patience, ce ne sera rien, il faut espérer qu'ils sont vivans : je galoppe pour vous retrouver ; j'ai déjà fait plusieurs tours dans le bois, lorsque je me suis avisé d'appeller ; mais venez tout en vous promenant, je vais rejoindre M. votre père qui est sur le chemin pour le tranquilliser, et courir à toute bride à la maison ; ces dames se désolent : est-il possible de donner tant de chagrin à tant de monde ?....

Nous le renvoyâmes ; car son discours aurait duré plus long-tems : nous n'eûmes pas plutôt atteint la plaine, que nous trouvâmes mon père qui se reposait dans un fossé. Décau l'avait tranquillisé, et il nous attendait. Ton frère lui dit que j'avais eu besoin de descendre ; qu'il avait mis pied à terre ; qu'il ne m'avait pas plutôt reçu dans ses bras, que les chevaux tourmentés des mouches, s'étaient échappés, et que nous n'avions pu les joindre : ce bon père, ravi d'aise de nous trouver sains et saufs, nous embrassa les larmes aux yeux.

Nous revînmes tous trois à la maison ;

c'est lui qui transmit à nos mamans, et à ton père, l'histoire que nous lui avions fabriquées, elle prit de la consistance près de ta mère ; mais ton père secouait l'oreille ; ta mère nous embrassa bien tendrement; car on nous avait cru perdus : on nous retrouvait, ce moment était bien précieux !....

Adieu, adieu, chère amie ; je compte aller te voir la semaine prochaine; je t'embrasse : donne un baiser sur l'œil gauche de ton mari pour moi. Tu n'es pas jalouse de moi, n'est-ce pas ? Si c'était ton amant qui m'eût inspiré ce que je sens pour ton époux! je l'eusse étouffé comme un crime de lèze-amour..... Mais aux termes où vous en êtes, ton mari et toi, j'ai cru le pouvoir, sauf ma philosophie à toute outrance, et même te faire ma confidente; puis, ô Julie! peut-on te donner un suffrage mieux démontré? J'ai embrassé hier ta Clarisse, elle se porte à merveille.

Toute à toi, LISE.

LETTRE VII.

Julie à son ami.

Celui qui part est toujours plus heureux que celui qui reste, ne fut-ce que parce qu'il est distrait par la route. Tu partis le premier après le dîner, Lise et mon frère s'en furent aussi. Mon mari est revenu pour dîner; il était d'assez bonne humeur; cependant je ne crois pas que sa belle l'ait infiniment bien traité; mais sans mon frère, il s'en serait bien dédommagé; car Lise a réellement pour lui des sentimens prononcés; mais cette partie est remise à la semaine prochaine : ce petit incident pourra déterminer mon voyage à Anisy, pour leur laisser le champ libre; car quoique je les aime tous deux, je ne suis pas encore assez à la hauteur pour être témoin auriculaire..... J'aime bien mieux, pour mon compte, mettre au profit de l'amour les nombreux caprices de mon mari; comme tu vois, il n'y a que manière de

prendre les choses; et je dirai avec le compère Mathieu : tout est pour le mieux dans l'ordre des mondes possibles.

Combien je m'ennuyai lorsque vous fûtes tous partis ! Ma petite maison si gentille, dans laquelle les occupations du ménage, d'une mère de famille enfin, me tenaient si agréablement : tous ces charmes sont perdus pour moi ! toi seul est mon univers ! mais si tu amènes le bonheur avec toi, derrière toi, il ne reste que les ennuis et les regrets !.....

Si je n'avais pas avoué à mon époux ma passion pour toi, pourait-il l'ignorer longtems ? Si-tôt que tu n'habites plus S...., je n'aime plus que la solitude : enfermée dans mon boudoir, rever sur cette ottomane..... est la seule chose à laquelle je puisse me livrer. J'abandonne toute toilette ; je néglige ma personne jusqu'à la veille de ton arrivée ; c'est tellement si visible, que l'Espérance, tout bête qu'il est, la dernière fois que tu vins à S....., je me faisais coëffer, il dit : « Sans doute M. Q.....«

va bientôt paraître, car notre dame se bichonne.

Je fus chez madame V..... hier, passer la soirée; on annonça ta mère : ce nom retentit au fond de mon cœur ! je me lève et la salue en rougissant; elle me témoigna un bien tendre intérêt; deux autres personnes vinrent, on fit un reversy; à la fin de la soirée, mon mari vint me chercher; la femme-de-chambre de ma sœur, (sûrement malicieusement) profitant de la conformité de nom, annonça M. Q.....te, plutôt que M. Q.....et, et il me fut impossible de cacher mon trouble, au point que mon mari s'en est très-offensé; nous sortîmes peu de tems après; mon mari donna la main à ta mère pour descendre; je m'embarrassai dans la queue de ma robe : la femme-de-chambre qui nous éclairait me dit encore : « prenez-garde de tomber, madame Q.....te.... : mon mari la regarda. Tu sais que son œil exprime assez ce qu'il veut faire sentir; la soubrette baissa les yeux en ajoutant, je m'y trompe toujours, tant ces noms sont ressemblans. Ta mère

dit avec grace, si le nom de madame ressemble au mien, son âge fait une si grande différence, qu'il doit empêcher toute méprise. Nous étions à la porte, nous reconduisîmes tous les deux ta mère chez elle.

Voici de ces petits embarras difficiles à éviter : un domestique qui fait ce qui-pro-quo malicieusement, peut toujours s'en excuser comme d'une méprise naturelle; que dire? y faire attention, c'est lui donner envie de renouveller ce jeu : cependant, ne pas s'en appercevoir, cela est difficile; mais il faut que nos amours soient bien divulguées; car nombre de fois, on m'a interpellé par ton nom. Oui, je voudrais pour beaucoup que tu eusses, ou moi, un autre nom.

Adieu, ami cher : décidément je serai le dimanche de midi à une heure à Anisy; c'est-à-dire, que je passerai, dans cette heure, près le noisetier, au bout du chemin croisé. Pour que tu ne t'y méprenne pas, lorsqu'une voiture de poste contiendra un jeune homme en redingote couleur

de pensée, un pantalon de soie gris, un gilet rouge de casimir, un chapeau rond pluche, à haute forme, tu pourras arrêter la voiture, et demander si le jeune homme n'est pas le chevalier Jules..... Adieu, à dimanche, je te presserai dans mes bras ; je serai ton ami, ta pupile, ton amante,

JULIE.

LETTRE

LETTRE XL.

Julie à Lise.

VIENS, chère amie, viens m'assurer d'un nouveau suffrage, en prouvant tes tendres sentimens à l'homme que j'aime bien sincèrement, quoiqu'un amour effréné me précipite dans les bras d'un autre! rend-le heureux, cet aimable époux, Lise! non, je ne suis point jalouse; mais je ne pourais être témoin..... ; ainsi, dimanche, je vais à Anisy joindre mon amant; viens rendre à mon époux les plaisirs que je porte à mon amant, peut-être à son préjudice; mais lorsque je saurai qu'il est heureux, cela ajoutera encore à ma félicité!

Je pense à tout le monde : ce sera pour mon pauvre frère un coup mortel; il t'aime si tendrement! lui as-tu bien inculqué ta philosophie? Pourquoi ne peut-on être heureux les uns qu'aux dépens des autres? Mais j'arrête mes réflexions, peut-être pourais-tu me soupçonner de jalousie.

« Ne manque pas de venir dimanche chez moi, tu seras maîtresse de maison; j'arriverai mardi: ne sois pas partie; car je veux t'embrasser, et te renouveller que je suis à jamais ta meilleure amie,

JULIE.

Baise ma Clarisse pour sa mère.

LETTRE XII.

Lise à Julie.

De quoi se sont avisés tes parens de C..... de venir nous enlever à notre comité. Que nous avions de choses à nous dire! Et nous ne pûmes avoir une conversation particulière. Ta qualité de maîtresse de maison t'obligeait à ne pas laisser les nouveaux arrivés pour t'entretenir seule avec ton amie. Tu me dois une lettre très-circonstanciée de ton voyage d'Anisy; de ton déguisement, dont tu n'as pu me parler qu'en bâton rompu; je ne t'en tiens quite qu'après des détails qu'il ne doit pas être pénible à ton cœur de me donner.

Je te remercie de ta complaisance de m'avoir mis à l'aise avec ton mari; c'est une fantaisie qu'il me fut doux de satisfaire: cependant, je sent qu'elle est passée; je resterai son amie; mais, quand je serais

plus à proximité de lui, je ne desirerais point être sa maîtresse : cependant, il est aimable; mais que sais-je? Je me suis retrouvée, avec plaisir, dans les bras de ton frère; que je plains ceux qui ne connaissent pas le sel du changement ! Ton mari n'est pas sans charmes, sans voluptés; mais il fera plus de conquêtes à la table qu'au lit......

Nous avons beaucoup parlé de toi; il t'aime véritablement; puis, nous sommes entrés en confidence sur sa fortune; elle est très-délabrée; vous êtes si honorables tous les deux! Il craint toujours le moment où le frêle édifice de son existence culbutera; et le fin mot est qu'il se débauche plutôt pour s'étourdir, que pour chercher des plaisirs; ainsi, sa conduite et celle qu'il te laisse prendre, est plutôt l'effet du calcul du malheur, que de l'insouciance. Il vaut mieux paraître original, dit-il, que tout autre chose. Il ne fait presque rien de son état : insensiblement votre maison s'est montée sur un ton de dépense : il loue néanmoins ton économie. — Mais tout-à-

coup ma maison n'a qu'à fondre, me dit-il! dans ce cas, tu le sais, je ne puis m'adresser aux parens de ma femme; elle sera riche; mais son père peut vivre long-tems; ma foi, tout cela pésé, je lui ai laissé faire un amant; s'il est honnête-homme, ce sera pour elle, en cas d'événemens, une ressource..... Puis, il est déjà obéré avec la petite madame de B..... Enfin, tout ceci n'était pas provocation à l'amour.

Adieu, ma chère amie; jouis bien de ton bonheur; car je crains bien qu'il ne puisse être de longue durée; cependant, Dieu me garde de te mettre le poison de l'inquiétude dans le cœur. Tu as encore bien des ressources; tu es jeune, jolie, plus aimable encore. Ta maison culbuterait, ton amant, comme tous les hommes, serait inconstant, que mille êtres sensibles seraient trop heureux de réparer vis-à-vis de toi, l'injustice du sort! quant à ta fille, ta mère, tant qu'elle vivra, en aura toujours soin : si elle meurt, sa fortune te donnera des moyens d'exister toujours honorablement.

Adieu, cette lettre est trop sérieuse : pardon si mon amitié a su lever le voile de ces vérités amères ; dans tous les cas, crois-moi toute à toi,

Ta Lise.

LETTRE XIII.

Julie à Lise.

TA lettre m'a fait peine et plaisir ; ce n'est pas que tu m'apprenne du nouveau, quant à mes affaires; depuis long-tems, je soupçonne mon mari d'être fort embarrassé ; et peut-être est-ce ce même embarras qui m'a déterminé à faire un amant, et avons-nous touché tous deux dans les mêmes vues sans nous l'être indiqué. Je sais bien que tout l'éclat, le séduisant de notre maison, tout ceci n'est qu'un château de cartes ; longtems je m'en suis creusé la tête ; mais ne pouvant y remédier, je préfère, comme mon mari, oublier mon chagrin dans les délices de l'amour. Puis, ma bonne amie, la peur du mal......, c'est déjà le mal de la peur !

Mais revenons à des sujets plus gais. Tu veux que je te parle de mon voyage ; eh bien, chère amie! dimanche, à neuf heures

du matin, sous un petit habit d'homme assez leste, je montai dans une voiture que j'envoyai chercher à la poste, je me fis conconduire à Anizy, qui est à cinq lieues d'ici. Je croyais bien être inconnue du postillon, et qu'il s'imaginerait avoir un jeune homme dans sa voiture; mais lorsque nous fûmes au noisetier du chemin croisé, à l'entrée d'Anizy, où mon amant m'avait dit qu'il m'attendrait, le postillon l'appercevant, s'arrêta tout court. Q.....[re] crut que j'avais dit au postillon d'arrêter; moi, je crus que c'était lui qui lui avait fait signe; mais lorsqu'il eût monté dans ma voiture, et que nous nous fûmes expliqués là-dessus; que nous vîmes que le postillon avait arrêté de son chef, et que par un plus mûr examen, mon amant le reconnut pour l'avoir mené souvent, et que m'ayant prise chez moi, il ne doutait pas que je ne fusse madame Q.....[et] travestie en homme, tout cela nous inquietta beaucoup: nous ne voulûmes pas rester à l'auberge où le postillon nous avait descendus, nous fûmes à une autre. Comme nous étions sans armes ni bagages, cela nous fut facile; mais nous faillîmes encore

encore être reconnus; et mon amant, pour tout-à-fait rompre les chiens, n'eut d'autre parti à prendre que celui de nous faire passer pour des opérateurs.....

Le lendemain après dîner, nous fûmes à L... : il pleuvait; il faisait un tems pitoyable. Crainte de me compromettre, mon amant ne voulut pas me mener chez lui; nous descendîmes encore à l'auberge; mais il voulut que j'allasse souper avec lui chez un de ses amis; je le priai d'y aller seul, que je prendrais un œuf frais, et que je me coucherais; qu'il viendrait me trouver après son souper; nous en étions-là, lorsqu'un de ses amis entra, et lui dit : on vous attend chez l'abbé M..... pour souper avec votre compagnon de voyage; ce M. s'adressa à moi. Oui, répondit mon amant : monsieur est mon pupile; mais il est bien fatigué; il est arrivé hier par la diligence à S....., et il est venu me joindre aujourd'hui; ainsi joignez vos instances aux miennes pour le déterminer à venir souper avec nous. Enfin, ils firent tant, que je me laissai entraîner. Nous entrâmes dans le sallon de

l'abbé M.... où étaient encore deux convives : jugez de mon embarras. A tous, mon amant me présenta comme son pupile ; par honnêteté, ces messieurs eurent l'air de le croire ; et moi, je me persuadai qu'ils le croyaient effectivement. Pour le leur prouver davantage, je m'amusais à sauter entre deux chaises, comme un écolier. Je te vois rire.....

On servit le souper : « Placez - vous, messieurs, dit le maître de la maison ; le petit voyageur a froid ; mettez-vous près du feu, jeune homme..... (et tous souriaient). Si nous avions une dame, nous la prierions de servir. — Je m'en charge, dit mon amant. Cher pupile, voulez-vous de ce poulet ? il a une excellente mine : cependant, ce n'est pas une poularde de chez Méot ; mais vous voilà en province. — Volontiers, je mangerai cette aîle. Le maître de la maison me servit le foie : je ne voulus point l'accepter. — Acceptez ; chez nous, c'est au plus jeune que nous déférons les honneurs. Puis, ils souriaient ; la conversation devint générale.

On parla littérature ; mais on eut soin que ce fût à la portée d'une femme : je prouvai que je n'étais pas tout-à-fait ignorante. Lorsque l'on fut à la fin du repas, on apporta de la liqueur des îles ; puis, ces messieurs jurèrent fidélité, fraternité, amitié : je mis ma petite main dans les leur ; le contraste était frappant. On proposa de l'eau-de-vie ; je fis quelques grimaces pour l'avaler. — Jeune homme, dit le plus gaillard, cela vous fera pousser de la barbe. Mon amant, d'un coup-d'œil lui imposa silence.

On renouvella le serment : mon amant porta ma main dans la sienne, et ajouta à la formule du serment, *amour et fidélité ;* je répète, *amour et fidélité.* On ajoutait son nom ; je dis : *Jules, jure d'être fidèle à ses nouveaux amis,*, les regardant. Un d'eux ajouta ie... ie... Mon amant tombant à mes pieds, baisant fortement mes mains, dit : — Pourquoi ne pas dire que tu es ma Julie ? Ce fut un coup de théâtre, tous les autres suivirent son exemple. Ces messieurs se piquaient d'être sentimental ;

puis, ils avaient une petite pointe de vin qui était fort tendre. Mon amant remit tout de suite le bon ordre, en disant : si madame veut le permettre, je vous donnerai notre confiance. — Tout, hors les noms, dis-je en serrant la main de mon amant d'une manière signifiante. — Eh bien, mes dignes amis, pardonnez mon égoïsme, d'avoir voulu seul, au milieu de mes amis, posséder ma maîtresse; mais vous ne m'aviez pas donné votre confiance, et on ne pouvait faire trouver avec madame, qu'une amante de cœur: une femme quelconque n'eût pu être admissible; j'ai cru, sous ce déguisement de notre sexe, pouvoir me permettre cette supercherie. Vous avez vu madame, si vos amantes sont d'un genre au sien, nous arrêterons un jour où nous pourrons renouveller ce joli souper, et où tous après, nous pourrons être heureux. — Demain, demain s'écrièrent-ils. — Demain, madame part de grand matin : on ignore chez elle cette fougue; elle était supposée aller dîner à deux lieues de Paris, et elle doit y coucher demain soir; il est de toute impossibilité; il faut

remettre le souper à un tems plus éloigné, et j'écrirai à Julie, qui sera assez bonne pour s'y rendre. On me le fit promettre. On renouvella le serment de fidélité, et nous les quittâmes après qu'ils m'eurent donné chacun un baiser, et qu'ils m'eurent assommée de complimens, et mon amant de félicitations.

On nous avait couvert deux lits à l'auberge; mais nous n'en occupâmes qu'un. Le lendemain matin vint le bottier de mon amant (c'était celui d'un régiment en garnison dans cette ville). Mon amant voulait me faire la galanterie d'une paire de bottes d'officier; il me fit aussi prendre la mesure d'un pantalon de peau de reme; ce qui me donna tout-à-fait l'air martial; le culottier ne fut point la dupe que c'était des mesures qu'il prenait à une femme; mais elles lui furent tant recommandées, qu'il ne pût douter que c'était pour une maîtresse chérie; ainsi je ne doutais pas qu'il n'y mît tous ses soins; puis, M. l'administrateur du département jouit dans cette ville de certaine considération.

A onze heures, nous nous sauvâmes pour éviter la poursuite de ses amis : je ne me souciais pas d'être vue de jour ; il me conduisit jusqu'à la porte : nous prîmes une voiture ; il y monta avec moi jusqu'à une lieue de la ville, puis me quitta pour retourner en se promenant. Je le suivis des yeux par la petite lucarne, tant qu'il me fût possible ; j'eus le plaisir de voir qu'il se retourna souvent tant qu'il pût appercevoir la voiture qui contenait sa Julie ; il s'était arrangé avec le postillon pour qu'il payât les relais que j'étais obligée de prendre à l'Ange-Gardien ; et celui-ci devait me déposer aux portes de S.... J'en traversai les rues avec timidité ; enfin, j'arrive chez moi ; tu sais le reste ; tu vois combien j'ai été minutieuse ; mais tu l'as voulu!....

Adieu, bel ange! mes parens, les C....n s sont repartis : me voilà seule ; ils veulent que je fasse un rôle principal. Madame R..... va faire chez elle une petite salle de comédie pour s'amuser cet hiver : ils débuteront par la petite pièce : *mauvaise tête et bon coeur*. On a prétendu m'y recon-

naître trait pour trait. Elise est le nom de l'amante qui est déguisée pour suivre son amant sous le nom du chevalier d'Anceny. Mon costume d'homme convient parfaitement à ce rôle. J'ai eu la hardiesse, pressée par leurs sollicitations, de dire que l'on proposât à M. Q.....te le rôle de Dorval (l'amant) ; que s'il l'acceptait, je promettais de prendre celui de Lise. Adieu, je te baise.

JULIE.

LETTRE XIV.

A Julie.

J'AI possédé ma maîtresse au milieu de mes amis, ciel ! que je fus heureux !..... Julie ! que tu fus aimable ! Si sous l'habit de ton sexe tu es Hébé, sous le nôtre tu es l'amour ! Ce nouveau costume n'a rien d'emprunté pour toi ; tous mes amis raffolent du pupile. Notre hôte qui nous a donné à souper, vient d'être nommé vicaire épiscopal à S..... et nous allons tous l'installer les fêtes de Noël à S.... Sans doute vous vous rencontrerez dans la société; car l'abbé M..... est aimable ; il y sera reçu avec plaisir. Ne conviens de rien, ô Julie ! je ne pourrai guère, avant ce tems-là me rendre à S..... : alors, tout le département ira installer l'évêque et ses grands vicaires ; mais suivant ce calcul, bonne Julie, nous serions encore six semaines sans nous voir : il semble, cher cœur, que nous avions prévu cela la dernière nuit que nous passâmes ensemble.

A propos, Julie; tu m'as fait une bien mauvaise réputation à L....; car les séparations des appartemens de l'auberge n'étant que des cloisons, le voyageur voisin s'est beaucoup plaint que nous l'avions empêché de dormir..... Et, à la réponse que fit la servante de l'auberge, que c'étaient deux jeunes hommes qui avaient couché, cet officier assez mal embouché a dit : ce sont donc des B.....; et ce matin, passant devant la porte de cette maison, la servante me fit remarquer à deux personnes qui y étaient, et ils rirent; mais ces mauvais propos ne peuvent avoir de consistance. Au surplus, tu sais bien que je n'ai point des goûts dépravés; que m'importe l'univers, lorsque ma Julie connaît jusqu'au moindre replis de mon cœur.

O dieu! adorable et adorée amante! six semaines sans te voir! quel siècle d'ennui! je t'ai suivie de l'œil aussi long-tems qu'il me fût possible; toi, tendre amie, tu étais aussi à la petite lucarne de ta voiture. Mon Dieu! que les chevaux t'enlevaient avec vîtesse! qu'il est toujours douloureux

de se séparer ! Rentré chez moi, je m'abandonnai à la rêverie ; je suivais tes pas timides en traversant la ville pour arriver chez toi ; puis, ma main soutenait ton bras tremblant en sonnant à ta porte. Julie ! connais-tu l'effet du talisman ? combien ce jour, j'ai éprouvé sa bienfaisante magie !

Enfin, j'étais seul dans ma chambre, assis dans un fauteuil ; de la rêverie, je me suis laissé aller au sommeil : un songe me conduisit sur tes pas ; c'était une femme blonde qui t'a ouvert la porte ; elle s'est précipitée dans tes bras : tu lui demanda timidement si ton mari était à la maison : à sa réponse que non, tu la suivis dans ton boudoir, et vous parlâtes de moi ; puis, Lise (car c'était elle), te dit : voici du monde qui t'arrive. Je me suis réveillé.

Dis-moi, Julie, si j'ai rêvé juste ? Ecris-moi souvent ; pensès que d'ici à six semaines, je n'ai point d'autre aliment pour mon pauvre cœur que tes lettres. Adieu, mille baisers. Noël ! tu es pour moi le siècle des siècles. Adieu. Je compte tous les jours

jusqu'au détail que tu me dois de ton retour. Lili ! chère Lili ! encore un baiser sur ta bouche !

N. Q.....[te]

P. S. Je t'envoye tes pantalons et tes bottes ; dis-moi si tu en es contente.

LETTRE XV.

Julie à son ami.

Ami, ami cher! si je connais l'effet du talisman! ne m'as-tu pas appris à tout connaître? Hier soir, je me promenais avec madame V..... ; la soirée était belle, quoiqu'un peu fraiche ; il pouvait être de sept à huit heures. Mes yeux, malgré moi, se fixèrent sur le haut du pain-de-sucre que tu habites, j'éprouvai un petit éblouissement, et je te vis : tu étais du côté de l'Aniscourt, appuyé contre un arbre qui est au haut de la montagne : tu tenais une de mes lettres à ta main ; j'étendis le bras pour te toucher, tout s'évanouit comme une ombre. Je fis un cri ; ma sœur me dit avec sévérité : — Est-ce que vous êtes folle? — Ce n'est rien ; je garde ma vision pour moi. Quant à toi, tu as rêvé juste absolument : c'est Lise qui m'a ouvert la por-

te ; mon mari était sorti : nous nous assîmes sur l'ottomane et nous parlâmes de toi. Le monde qui arrivait chez moi, c'est encore vrai, c'est M. et Madame de R.... de C.....

A propos, tu ne sais pas ? Ils ont fait faire un petit théâtre pour jouer chez eux la comédie bourgeoise ; et ils veulent que je fasse un rôle, justement celui d'amante : si tu veux faire celui d'amant, j'accepterai, et nous jourions bien d'après nature, moi sur-tout ; car la pièce est *mauvaise tête et bon coeur.* Mon petit costume à l'officier est à merveille pour cela ; car Elise, l'amante de Dorval, prend le déguisement du chevalier d'Anceny, pour suivre son amant. Dis : veux-tu faire Dorval ? je ferai Elise, tu n'auras pas si loin à te rendre à C...., qu'à S....., et nous serons chez nos bons parens comme chez nous. Veux-tu ? Par le prochain courier, je t'enverrai ton rôle.

Tu me demandes le détail de ma route ; il est simple. Si-tôt que je t'eus perdu de

vue, je m'enfonçai dans le fond de ma voiture ; je me rappellai et retraçai à ma pensée tout ce qui s'était passé ; je restai plongée dans une aimable rêverie jusqu'à ce que mon postillon s'arrêtant tout court : me dit : « Monsieur, nous voici à S.... Où voulez-vous que je vous descende ? — Ici, lui répondis-je ; je me rendrai à pied à ma destination. Je saute de ma voiture, et d'un pas lent et timide, je me rends chez moi ; le reste t'est connu.....

Mais tu me fais trembler ! comment ? tout le département va venir les fêtes de Noël installer l'évêque constitutionnel et ses vicaires ; l'orgueil de mon mari ; puis, en sa qualité de P.-S. du D., il voudra vous recevoir, vous donner à dîner ; sur-tout il voudra faire sa cour au nouvel évêque, ne fût-ce que parce qu'il déteste l'ancien M.r de B.... Mon ami, que deviendrais-je ? Mon mari ignore que c'est à Anisy que je fus, et bien plus encore, le souper que j'ai fait à L... avec tes amis ; assure-toi de leur discrétion. Adieu, mon amour.

Je ne puis trop te faire de remerciemens des jolies petites bottes et du pantalon que tu m'as envoyés; ils vont à ravir. Si-tôt leur arrivée, j'ai voulu les essayer; j'avais déjà passé une heure avec ma femme-de-chambre, sans succès, et nous faisions tant de ris et de train, que nous n'entendîmes pas mon mari qui montait; il nous surprit dans cette occupation : comme il était de fort belle humeur, il nous aida: nous passâmes encore trois heures pour parvenir à les mettre dans toute la perfection : lorsque nous y fûmes parvenus, mon époux me trouva charmante; il ne voulut pas que je me déshabillasse avant le soir; il amena deux de ses amis souper. Après m'être déshabillée, j'étais broyée; mais je les ai remis depuis; ils me vont maintenant à merveille. Il me tarde de les remettre une seconde fois pour faire une nouvelle excursion en faveur de mon ami.

Oh! qu'il me tarde de redevenir ton pupile, ton petit Jules, ton amante.

Adieu, mille baisers, que tu déposeras où bon te sembleras.

Toute à toi, JULIE.

P. S. Si tu fais le rôle de Dorval, je ferai Elise, et mon frère, celui de Charles, ami de Dorval.

LETTRE

LETTRE XVI.

A Julie.

Mon amie, elle est partie beaucoup plutôt que je ne m'y attendais, ni elle non plus. Tu sais que son père a un procès considérable à Paris. M. de B....., son oncle F.-G.[al] lui a écrit de se rendre tout de suite à Paris; elle me charge de te mander son départ : elle t'écrira de Paris, si-tôt qu'elle le pourra ; mais tu la connais : d'autres lieux, d'autres soins ! Mon amie, peut-on avec tant de qualités aimables, avoir tant, je n'ose dire, de traverses; car elle t'a inculqué sa morale, mais de légèreté, d'inconséquence ; et moi, il faut que j'aye le malheur de l'aimer ! Plains-moi, bonne Julie ! l'univers est vide pour moi ; elle a su animer, vivifier ces déserts à mes yeux : mais depuis son départ, ils ont repris tout leur hideux ! les arbres sont presque déjà dépouillés de leurs feuilles ; nous ne sommes plus qu'entre des montagnes et des

brouillards épais : ma sœur, ma bonne, mon excellente sœur, si tu ne trouves pas un moyen d'égayer mes ennuis, je n'ai pas deux mois à vivre.

Mais, chère amie, je t'entretiens de mes maux; et toi, comment es-tu? comment se comporte ton mari? Le bruit court ici que ses affaires sont mauvaises; qu'il noye ses chagrins dans le vin, la bonne chère et les femmes : toi, à son exemple, tu portes ton insouciance apparente dans les délices de la volupté; mais je te connais trop bien, ô chère sœur! ce caractère, pour toi, n'est que factice : ta sensibilité, malheureusement, se retrouve : alors, tu as peine à chasser l'effroi de te voir suspendue sur le bord d'un précipice immense. Mais, adieu : ta fille est charmante. Quel malheur qu'elle ait un tel père! Tout ici va toujours de même : mon père boude; ma mère crie sans cesse; cette maison est un enfer. Nous ne voyons presque plus personne que les habitans de l'Epines. Adieu; je t'embrasse de toute mon ame,

Ton frère C. G......

LETTRE XVII.

Julie à son frère.

Si-tôt ta lettre reçue je prends la plume pour te répondre; car tu as besoin de consolation; elle est partie. C'est pour toi un vide immense. Je partage bien sincèrement ta malheureuse position, mon trop tendre ami : cette sensibilité est encore, dirai-je, héréditaire, oui, de ma mère, s'entend; mais mon père, cet être indéfinissable! pour être heureux avec lui, il faut être son chien.

Oh, mon ami! tu me demandes si je suis heureuse? Oui, si je ne réfléchis pas, si je ne porte pas mes regards sur l'avenir : mon mari, qui est tout extrême, se conduit toujours avec moi par sauts et par bonds : cet homme est aussi indéfinissable que notre père. Oh! cependant il vaut mieux. Il a toutes les vertus, tous les vices; c'est un mélange, un composé de toutes sortes de

choses. Il est le plus aimable et le plus détestable de tous les hommes. Cependant nul doute que s'il était fort riche, je ne fusse heureuse avec lui, parce que véritablement il m'aime ; je sais le prendre ; mais tout-à-coup, je crains de faire le soubre-saut ; c'est ce qui me fait vivre vite. Le bon tems que je me serai donné sera toujours autant de pris sur l'ennemi. Mon ami, lorsqu'on ne peut faire les circonstances pour soi, il faut se faire pour elles. Dans les mains d'un autre mari, j'eusse été une toute autre femme. Par exemple, si j'avais été plus heureuse chez mes père et mère, je n'eusse pas été si pressée de me marier : j'aurais pu épouser un homme honnête, et sur-tout un honnête homme, un riche habitant de la campagne; j'aurais pratiqué toutes les vertus rurales..... ; j'eusse été une vertueuse mère de famille.

Eh bien! combien de gens ne sauraient pas tirer parti de ma position ? s'abandonneraient aux larmes, faneraient leurs belles années dans la douleur ? Eh bien! moi, je ne veux point penser à l'avenir, je veux

jouir du présent, profiter de mes beaux jours.

Le moment qui fuit n'est plus en notre pouvoir,
Et manquer à jouir, c'est abuser de la vie.

Voilà ma devise, adoptes-là pour toi, mon ami, et tu t'en trouveras bien; et pour te prouver que nonobstant tous les on dit sur mon compte et sur celui de mon mari, je veux faire envier mon sort à ceux qui sont mille fois plus heureux que moi. Je veux m'amuser, étaler du luxe, avoir l'air de regorger de plaisirs, et bien réellement en prendre dans les bras de mon amant.

Nous avons, avec M. et madame de R.... de C.... le projet de jouer la comédie bourgeoise chez eux cet hiver. Nous jouons *Mauvaise tête et bon coeur*. C'est moi, comme tu vois, d'après nature! Q.....te fait le rôle de Dorval (d'amoureux); moi celui d'Elise (d'amante); et toi, je te destine celui de sir Charles, ami et confident de Dorval. Tu as des graces, de la mémoire, quoique ta poitrine soit faible, tu as l'organe avantageux, voilà un moyen,

mon-ami, d'adoucir les frimats et l'ennui de l'hiver pour cette année, il faut en profiter.

Adieu. Embrasse ma fille, ma chère Clarisse ; ce seul bien qui, peut-être un jour, me retiendra à la vie. Je t'embrasse et suis la meilleure de tes amies,

JULIE G. Q....et.

LETTRE XVIII.

Lise à Julie.

Je suis, mon amie, partie avec tant de précipitation, que je n'ai pas eu le tems de t'écrire ; j'en ai chargé ton frère ; je l'aime toujours beaucoup ; c'est une si parfaite créature ! consoles-le de mon absence, toute bonne Julie !....

Mon père a l'espérance de gagner son procès, cela me rendrait dix mille livres de rente de plus. Julie ! si l'infortune t'atteint, si l'amour ne répare pas ses torts, ressouviens-toi de Lise ! que l'amitié soit ton réfuge ! mes amis, ton charmant époux et toi, vous êtes si dignes d'être heureux ! et le sort serait-il injuste ?

Mon amie, nous sommes descendus chez mon oncle le F.-G.[al] Cette maison est d'un luxe, d'une opulence, dont tu ne peux

pas te faire d'idée. Il m'a très-bien accueillie; il me fait des cadeaux tous les jours. Tout le monde me fait la cour et brigue ma main; mais j'aime trop mon heureuse liberté; ma philosophie, ma moralité sur l'amour ne plairait peut être pas à beaucoup d'hommes : pourquoi me donner un maître ? Je ne veux recevoir de loi que de mon cœur ! et qui le commande aujourd'hui, demain peut trouver un rebèle : oh ! c'est bien à moi qu'appartient ces vers :

Non, non, j'ai trop de fierté
Pour me soumettre à l'esclavage,
Sous les liens du mariage........

Adieu; parles-moi de toi, de ton mari, de celui qui a tant d'empire sur ton ame; ma chère amie : ton amant a un grand moyen de séduction que je ne t'ai pas encore observé, c'est un son de voix le plus séducteur; c'est véritablement le sentiment qui découle de ses lèvres : sa voix va droit à l'ame. Adieu, délicieuse Julie, toute à toi,

Ta LISE.

LETTRE

LETTRE XIX.

A Julie.

C'est décidé, nous partons tous cinq pour aller chercher l'évêque constitutionnel : nous le gardons ici quinze jours, et nous le menons ensuite à S..... Que ces quinze jours seront longs pour ton impatient amant !

Ecris-moi, Julie; tes petites lettres vivifient mon ame. Aimable pupile ! je te reverrai donc encore au sein de mes amis ? Ton habillement de femme te change totalement, sur-tout pour quelqu'un qui ne t'a vu qu'une fois, et à la lumière ; puis, tu es bien plus grande en femme ; mais ce qui se reconnaît, ce sont tes grands yeux, ma Julie ! Je ne les ai jamais trouvés qu'en toi, ton frère et ta sœur Henriette ; mais cette langueur, ce délicieux abandon, ce feu qui, tout-à-coup, vous embrâse ; voilà

ce qui, sous tous les costumes, caractérisera toujours ma divine Julie; mais rassure-toi, mes amis sont prudens; ils respecteront ma Julie pour elle et pour moi.

J'accepte de grand cœur le rôle de Dorval, quand Julie est Elise, ton frère sir Charles, ce ne sortira pas de la famille; jusqu'à ta fille, qui a aussi un petit rôle proportionné à son âge : cependant, j'ai un petit chagrin; il n'y a qu'elle qui nous éloignera de la vérité..... Envoye-moi mon role bien vîte; qu'il me tarde d'être à ce jour!....

Demain il part une lettre du département au district de S..... pour prévenir de l'arrivée du nouvel évêque; ton mari t'en apprendra la nouvelle. Que je suis curieux de savoir comment il va se tirer de là! Car, comme tu dis fort bien, il voudra traiter le département, et moi qui en fait nombre! Combien je desire ta prochaine lettre! je t'envoie à mon tour tous les baisers de la volupté sur les ailes de l'amour.

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE XX.

Julie à Lise.

Tu es à la capitale, ma belle, fêtée, aimée, chérie ; une foule d'adorateurs t'entourent ; tu es heureuse, charmante Lise : te savoir heureuse, c'est doubler ma félicité ! Jusqu'à cette heure, je la dois toute à l'amour !.... Mais tu sais que je suis née pour les incidens : en voici un nouveau que mon amant ni moi n'avons pu prévoir, au moins de si-tôt. Tu sais qu'il m'entraîna à L... ; qu'il me fit souper avec ses amis, bien sûr qu'ils ne pouvaient pénétrer que je fusse madame Q.....et. Eh bien ! on vient de nommer un évêque constitutionnel, et c'est le département qui vient l'installer les fêtes de Noël à S.... Les amis de mon ami avec qui j'ai soupé, sont deux administrateurs du département ; le maître de la maison est un abbé qui vient d'être nommé grand vicaire épiscopal ; ainsi il va établir sa résidence à S.... Je ne puis éviter de le ren-

contrer dans la société; car c'est un homme aimable qui y sera accueilli; quand bien même, les fêtes de Noël, j'irais à la campagne pour éviter le département, je ne pourais échapper à l'abbé M.... Puis encore, puis-je avoir le courage d'abandonner cette ville au moment où mon amant y vient : depuis six semaines, je vis de privations ; dans cette saison, il ne peut faire des voyages aussi fréquens ; non : dussai-je me compromettre, et tous les miens, je n'ai pas la force de m'éloigner de cette ville : tu connais l'orgueil de mon époux ; il fait déjà des préparatifs pour les recevoir ; sa place, en quelque sorte, l'y oblige : tout ce que j'ai pu obtenir de lui, c'est de ne pas leur donner à dîner, mais à souper ; je lui ai prouvé l'économie d'un souper ; d'ailleurs, c'est toujours plus aimable ; puis, encore moi, il me semble que je serai moins reconnue et moins déconcertée ; qu'il me tarde d'avoir quinze jours de plus !....

Tout est prêt pour jouer la comédie ; je sais déjà mon rôle, mon amant a le sien : mon frère fait celui d'ami et de confident ;

Clarisse en a un aussi : tous les autres sont aussi fort bien distribués : il y a tout lieu d'espérer que tout le monde sera content. Quel dommage que cette idée ne soit pas venue pendant que tu étais dans le canton! Mais toi, tes jours gras à Paris seront plus superbes ! Tu iras au bal de l'Opéra, et sous le masque, ton esprit acquerrera encore de nouveaux charmes ; mais pour nous autres gens de province, c'est déjà beaucoup d'avoir eu l'instinct de nous procurer ce genre de plaisir : j'en goûte un bien sensible de pouvoir le faire partager à mon frère ; il est maintenant comme un corps sans ame !.....

Je ne te fais point de remercimens des offres obligeantes que contient ta dernière lettre : rien ne peut assez te manifester ma reconnaissance ; mais tu connais le cœur de ton amie ; c'est à lui que je te renvoye! mon mari partage ma sensibilité et mon inviolable attachement à toi. Adieu.

Ta JULIE.

LETTRE XXI.

Julie à son ami.

DANS douze jours je te verrai, ami de mon cœur. Hier soir, mon mari est rentré pour souper; il se frottait les mains d'une manière de gaieté.

Tu ne sais pas, me dit-il? Eh bien! le département vient ici les fêtes de Noël; ainsi tu verras ton amant; je veux les bien régaler, et l'évêque! oh! je suis bien aise que ce petit J.-F. de B... ne soit plus ici pour prier à la chapelle; puis, le nouvel évêque est un fort galant homme, etc. etc.

Tu sais qu'il est honorable quand il donne à manger, même prodigue : tu sais encore que nous ne sommes pas riches; j'ai eu toutes les peines du monde à le dissuader de donner à dîner; enfin, je l'ai déterminé à un souper, outre qu'un souper est moins dispendieux, c'est plus gai, plus aimable;

d'ailleurs, sais je quelle figure je ferais ? les lumières me seront toujours plus favorables. Dans tous les cas, une femme plus sage que Lili eût été à la campagne pendant ces fêtes pour éviter de se compromettre ; mais, je te l'avoue, je n'en ai point le courage. Cependant, madame V.... me l'a conseillé, sans savoir tous les motifs que j'avais de m'absenter:peut-être me déterminera-t-elle. — Cela, me disait-elle, ma chère amie, évitera à votre mari de donner à manger pendant ces jours : votre voyage sera son excuse : autrement, il fera des extravagances ; vous le connaissez ? — Eh, mon dieu! ma sœur, il en fera encore bien davantage, si je n'y suis pas : il donnera un repas d'hommes, et mes domestiques profiteront de mon absence pour pêcher en eau trouble ; puis, vous savez que J. H. arrive demain ; il faudrait donc aussi que je la mène à la campagne? Elle vit bien que j'étais difficile à dissuader de rester à S..... ces fêtes ; elle n'ignorait pas le motif de mes objections pour m'éloigner; elle s'est tue ; mais toi, si tu pouvais venir me joindre à la campagne?.....

Je dois t'apprendre que mademoiselle J. Q...., sœur de mon mari, arrive demain de Paris, pour venir passer quelques mois avec nous, peut-être y rester; je ne la connais pas; mais on la dit bonne enfant; ainsi nous serons deux maîtresses de maison, cela donnera au moins le change pour un petit moment; j'ignore comment ma belle sœur prendra notre liaison; mais elle est elle-même une victime de l'amour; et j'aime à croire qu'elle sera indulgente sur les autres. Peut-être aussi y aura-t-il moyen de l'occuper à une affaire de cœur! Adieu, bel ange; ta Lili te baise sur l'œil gauche.

P. S. Une lettre de mon mari se trouvera au district pour vous engager à souper chez lui le jour de votre arrivée.

LETTRE

LETTRE XXII.

A Julie.

Aussi-tôt ta lettre reçue, vîte j'y réponds, tendre Lili. Quoi ! tu pourais te laisser séduire pour aller passer les fêtes à la campagne, tandis que moi je serais à S...? Ne crois pas que je pourais me dégager de mes lurons de collègues, pour courir à la campagne? Puis, où? et dans cette saison, Lili, Julie, Lili, réfléchis donc? La tête m'en tourne. Je ne t'ai pas vue depuis six semaines .... Oh ! tu ne m'aimes pas, Julie, tu ne m'aimes plus ! Pense que si tu reste à S.... nous souperons chez ton mari le jour de notre arrivée ; le lendemain, on dînera sûrement chez madame V.... On ne pourra se dispenser de vous engager ; ni chez M. M..... ; puis, l'évêque rendra à son tour ; l'abbé M...., son grand-vicaire; tu seras de tous ces galas : nous serons toujours ensemble, ô ma Julie ! et comment voudrais-tu que je me dégageasse de tout ce monde-là

pour aller courir les champs? Mon amie, cela est impossible; mais reste chez toi, c'est beaucoup plus simple : ne crains rien ; je serai là ; je sais que ta timidité a besoin de ma force, et qu'unis, nous en valons mieux.

Bonne, toute bonne Lili, rassure-moi ! tranquillise-moi! je serais un homme désespéré, si je ne te trouvais pas à S.... Ecris-moi deux mots sur le caractère de ta belle-sœur J. H.... J'ai beaucoup entendu parler de ses avantures; c'est aussi un petit roman ambulant; mais elle, je ne la connais nullement; dans tous les cas, si ce n'est point un espion, c'est toujours un témoin de plus dont nous nous serions bien passés.

Adieu, je n'ai plus la force de t'embrasser, que je ne sois sûr de me trouver dans tes bras ces fêtes. Lili, très-idolâtrée Lili.

Ton ami N. Q....te.

LETTRE XXIII.

Lise à Julie.

Le bonheur, amie de mon ame, s'est plu à me combler; je suis véritablement son enfant gâté; mon père a gagné son procès, j'ai dix mille livres de rente de plus. Mon oncle m'adore, me comble de bienfaits; l'amour vient encore embellir ma destinée! Oui, l'amour! j'aime, Julie! j'aime à ta manière, c'est-à-dire, avec extravagance, délire, fureur.....; mais encore bien moins rigoureuse que toi; je sais rendre heureux l'objet de ma passion. Eh, mon amie! à quoi me servirait la fortune, la beauté, la santé, la jeunesse, si je ne savais pas jouir, si j'étais assez pusillanime pour faire taire l'éloquence de mes sens. Non, non, la vertu des bégueules n'est qu'une chimère, le partage des ames étroites, des femmes laides et ineptes, qui n'ont pas l'ame as-

sez élevée pour en avoir d'autre; car, ô Lili! où trouve-t-on l'humanité, la bienfaisance; c'est dans une femme galante! la sensibilité n'appartient qu'à une amante! quelquefois un phénomène se rencontre, comme voilà ta mère; mais c'est si rare! Oh! que je plains ces femmes bersées dans les préjugés, incapables de ces sensations délectables qui naissent de la volupté, qui n'ont jamais goûté cette félicité suprême qu'on partage avec l'être qu'on adore.

Mon amie, quoique je permette à mon cœur toutes ces fantaisies, je garde le décorum en société; j'ai l'air d'une vestale: il n'y a pas un de mes nouveaux soupirans qui ne croye avoir mes prémices; je ne trompe cependant personne; je ne suis point hipocrite; mais la décence que je me conserve est pour me faire respecter; c'est aussi parce que cela plait aux hommes: si j'ai deux amans à la fois, je ne les trompe pas, puisque je ne promets ni ne demande jamais de fidélité à personne; mais que sert de leur apprendre ce qui leur ferait de la

peine? Lorsqu'on le sait, c'est peu de chose, et lorsqu'on l'ignore, ce n'est rien.

Je vais te faire une confidence, ma Lili, mon hôte devint amoureux de moi; il desirait tant que je le rendisse heureux! cela me coûtait si peu!.... tu m'entends, Lili! Depuis ce moment, je plane ici en souveraine; mon hôte a de la philosophie à ma manière; il fut étonné de me trouver si savante : nous rîmes ensemble de la bonhommie de mes parens, qui ne peuvent être comparés qu'aux tiens.

Tous les jours, il y a de grands soupers chez mon hôte; papa, maman, vivent ici chez eux; ils se font apporter, le plus souvent, à manger dans leur appartement; car quand il y a beaucoup de monde, ils sont sauvages; puis, ils se couchent à huit heures; mais ils me laissent totalement libre. J'ai mon appartement, mes gens, c'est-à-dire, une femme-de-chambre, un jokeis, un cabriolet et deux chevaux, dont je dispose seule; ma loge à l'opéra et aux

italiens, que me donne mon bien-aimé hôte; car, quoique vieux, il est encore aimable; d'ailleurs, lorsqu'un homme est délicat, noble, généreux dans ses procédés, il n'a pas d'âge; à cent ans, il plait encore, c'est-à-dire, à l'ame. J'ai aussi un escalier dérobé, et personne ne me demande compte de ma conduite; enfin, j'ai seule trouvé la pierre philosophale, le bonheur parfait.

O! mon aimable Julie! j'espère un jour contribuer à ton bonheur; permets que maintenant je contribue à tes plaisirs..... Je fus hier aux Variétés, parce que l'on donnait *Mauvaise tête et bon coeur*. J'ai bien examiné le costume de l'actrice. La première fois qu'elle paraît sur la scène, elle est en simple villageoise (je t'envoye tout ce costume dans une boîte qui sera mise demain à la diligence). Elise apprenant que Dorval va en épouser une autre, elle prend le costume du chevalier d'Anceny (je sais que tu as celui-là), jeune officier de ses amis; elle lui propose un

duel ; il ne la reconnaît qu'au moment où, prêt à la percer de son épée, elle lui ouvre son sein où est encore son portrait ; ensuite il se présente à son père avec elle et son enfant (qui peut avoir à-peu-près l'âge de ta Clarisse), pour avoir son consentement à leur himen ; là elle est parée en dame dans le plus joli costume.

A celui de villageoise contenu dans la boîte en question, est une robe à la Coblentz (dernière mode qui paraît) ; elle est grise et rose ; la ceinture, les gants, tout est assorti ; les souliers, le chapeau aussi gris et rose, et à la plus nouvelle mode, sont presque semblables à ceux qu'avait l'actrice qui remplissait ce rôle ; les boucles d'oreilles et l'esclavage, sont aussi dans le même genre. Je n'ai pas oublié Clarisse ; tout son ajustement s'y trouve : cela, dans ta province, fera de l'effet : dis-moi s'il y manque quelque chose, j'aurai encore le tems de te l'envoyer ; essaye la robe ; j'imagine qu'elle sera bien ; car nous sommes de la même taille, et je l'ai fait

faire comme pour moi. Mais il est minuit, voici les pas timides de mon amant sur mon escalier dérobé. Adieu. Dans ma première lettre, je te parlerai de cet adonis. Lili ! toute à toi......

Ta LISE.

LETTRE XXIV.

Julie à son ami.

AVEC combien de plaisir, ami tendre, j'ai vu tes craintes que j'allasse à la campagne ces fêtes. Cependant, trop tôt, tu as cru que Lili pourait se déterminer à quitter un lieu qui allait être embelli par ta présence. Non, rien ne pourait m'éloigner de S..... au moment où tu y arrives: une fois, pour toujours, connais Julie; tu es tout pour elle, tu es son univers! J'ai mille fois plus que toi l'impatience que ce jour arrive..... Oui, je t'aime tant, que lorsque mon enveloppe mortelle sera réduite en cendres, si on la remue, on y trouvera encore l'étincelle du feu dont je brûle pour toi! Viens..... viens.... que tes amis soient témoins de ton triomphe, je ne dirai pas de ma faiblesse, mais de toute la passion que tu inspires.....

Tu veux deux mots sur le caractère de

ma belle sœur ; elle est bonne, douce, sensible ; déjà je lui suis attachée, et j'aime à croire qu'elle me paiera de retour ; mais jamais nous ne serons rivales ; car son genre d'agrément est si différent du mien, que celui qui serait amoureux de l'une, ne pourait l'être de l'autre, sur-tout pour toi ; je te connais assez pour ne pas craindre que tu en devienne passionné : du reste, elle peut conquérir l'univers. On lui a déjà parlé de mes amours sour cent formes différentes, et on cherche déjà à l'indigner contre toi ; elle n'a pas voulu me nommer les masques ; mais je soupçonne madame V.... Cette beauté altière eût peut-être, dans tout ceci, desiré jouer un rôle principal : elle se croit si supérieure à moi, mais qu'elle le croye ; je n'envie ni sa beauté, ni ses conquêtes. Je te connais trop pour craindre qu'elle m'enlève ton cœur. A propos, tu te rappelles mon travestissement dans notre excursion à L... Eh bien, mon ami, le croirais-tu ? tu n'a pas échappé à la censure ; mais quoiqu'on en ait dit, ou qu'on en dise, je serai toujours ta pupile. Ah ! que le rafinement ajoute au plaisir !

Adieu. Viens. Je desirerais bien que tu eusses un de tes amis vacans, et qui ressentît le desir de toucher le cœur de J. H.... : au total, elle est faite pour être aimée.

Mimi, cher mimi, je viens d'éprouver un bien sensible plaisir; que l'amitié a aussi de douceur!..... Lise, Lise, cette excellente amie! Eh bien! non, tu ne sauras rien..... Je veux te ménager le plaisir de la surprise! je veux que ce soient tes yeux qui portent le plaisir à ton cœur; je me tais. Non, monsieur, ne me faites pas de questions; vous ne saurez rien avant le jour; je prouverai que, quoique femme, je sais garder un secret.

Sais-tu ton rôle? Moi, je possède le mien; il est si naturel de dire je vous aime, quand ce mot s'adresse à toi : mais J. H.... est arrivée trop tard; tous les rôles sont donnés; elle a reçu une invitation d'aller passer le carnaval à C..... Je l'ai fort engagée à s'y rendre; car je vois plus d'un inconvénient à ce qu'elle vienne comme spectatrice bénévole à C.....y Nous sommes déjà tant de

monde des miens chez nos parens! il faudrait de toute nécessité qu'elle partageât ma chambre, mon lit..... J'aurai ma fille; mais c'est un enfant; elle sera aisée à écarter; puis, je la donnerai à son oncle. Mais que ferais-je de J. H.... Comme j'espère qu'elle sera partie pour C...... avant moi pour C.....y, je ne lui ai rien dit. Combien les amans sont traversés. Dieu! qu'il y a encore loin d'ici à ce jour! que d'incidens peuvent naîtres!

Mon ami, aimer est-il un bien?
Aimer est-il un mal?
S'il était un bien, causerait-il tant d'alarmes?
S'il était un mal, aurait-il tant de charmes?

Ta Lili.

LETTRE XXV.

A Julie.

TA petite épître, Lili bien tendre, a porté un beaume salutaire à mon cœur. Tu resteras à S..... Je te verrai, sensible amie ! je te posséderai, quoiqu'en public, ou pour mieux dire, je jouirai de ta présence ; mais il y aurait bien du malheur, Lili, si nous ne pouvions échapper aux regards, ne fusse que quelques minutes..... Lili ! tendre Julie ! nous sommes tous deux de si bonne volonté ! O, Vénus ! j'implore ta protection ! quel est l'olocauste qu'il faut brûler sur ton autel ?..... Après demain, j'arriverai à S..... : je souperai chez la souveraine de mon cœur ; nonobstant les témoins de mon bonheur, j'en jouirai dans les yeux brillans de Lili ; j'y lirai les desirs qui consument mon cœur. Si je puis toucher la jolie main de Julie, je serai électrisé. Lili sera gaie, aimable ; qu'il me sera doux de savoir que je serai la boussole de son génie !

Amour! si tes jouissances sont délectables, que tes desirs ont aussi de charmes pour une ame sensible! mais Lili! le desir me consume, et ta jouissance me vivifiera. Julie! c'est aujourd'hui jeudi; d'ici à samedi soir il n'y a plus qu'un jour franc; la matinée du lendemain de ce jour sera distraite par le voyage et le plaisir d'arriver.

Méchante! tu veux aiguiser ma curiosité. Que veut dire ce sensib'e plaisir, Lise et des points? Quoi! je ne le saurai pas? Tu veux me ménager le plaisir de la surprise! Eh bien, cruelle! je n'avais pas déjà assez de motifs pour souhaiter ce jour fortuné! Eh bien! adieu, méchante, puisque vous vous taisez, je ne vous donnerai pas même un seul baiser. Adieu, laide Lili.....

Ton ami, N. Q.....re

LETTRE XXVI.

A Julie.

Ma bien-aimée, j'irai te voir ces fêtes de Noël : nous conviendrons de nos faits pour les jours gras ; j'espère remplir mon rôle d'une manière satisfaisante ; puis l'émulation ! il est d'ailleurs si propre à mon caractère ! Il est si vrai que je vous aime, que de vous l'exprimer, ce ne peut être un jeu pour moi ; et lorsque l'on est pénétré de son sujet, peut-on manquer de réussir ? Mais ta Clarisse est un phénix ! elle a des petites graces si naturelles ; elle y met déjà tant d'expression ! elle chantera à merveille ses petits couplets. Elle a la voix juste : au moins, elle tiendra cet agrément de son père. O, ma bonne sœur ! pourquoi ta fille n'a-t-elle pas dix ans de plus ? elle fixerait tous mes desirs..... : ce serait, en quelque sorte, encore me rapprocher de toi ; je te la menerai ces fêtes : elle est si contente d'aller chez toi ! que ne peux-tu voir sa joie naïve !

Ma bonne amie, j'ai été injuste; Lise, cette excellente, cette charmante Lise. Eh bien! comment réparerai-je jamais?.... Ma bonne amie! elle a mis le comble à mes sentimens pour elle. Le croirais-tu? la veille de ma fête, on m'apporta une petite boîte à mon adresse; je tremblais en l'ouvrant: je ne pouvais la soupçonner que de toi: cependant la sensation que j'éprouvais ne se conciliait pas avec un envoyé de ta part. Dans cette boîte s'en trouva une plus petite; je l'ouvre et soulève un petit papier; qu'apperçois je? les traits de la maîtresse de mon cœur dans un médaillon simple, mais joli; une gerbe de ses cheveux de l'autre côté. Tu connais ma sensibilité; j'ai cru expirer de joie; enfin, mes larmes couloient en si grande abondance, que j'en ai eu un accès de fièvre. Ce précieux cadeau n'est pas encore tout: deux jolies bagues de quelque chose encore plus charmant; mais chut...... : l'une était formée en nœud d'amour, et cette devise autour: *le tems peut les effacer; mais ne les oubliez jamais.* Non, non, divine amie; je ne les oublierai jamais: je veux qu'ils soient

enfermés

enfermés avec moi dans ma tombe ; à la suite était une jolie petite lettre, où elle me peint combien elle est comblée de la fortune et de l'amour , dont elle parle comme d'un déjeûné à l'anglaise ; elle me dit qu'elle t'a écrit ; sûrement elle t'aura encore donné plus de détails qu'à moi, sur-tout sur ses nouvelles amours.

Adieu, chère Lili, sous peu de jours nous nous embrasserons, ton plus dévoué ami,

C. G.....

P. S. Tout le monde ici va comme de coutume ; la monotonie y est continuelle.

LETTRE XXVII.

Julie à Lise.

Enfin, je respire; je vais m'appésantir sur mon bonheur, en jouir de nouveau en le déposant dans le sein de mon amie. Lise! elles sont passées, elles sont passées ces fêtes de Noël tant souhaitées; mais tu veux tout savoir, n'est-il pas vrai? Il faut t'instruire par ordre. Il est bon que tu saches d'abord que mon mari a fait venir chez lui une sœur infortunée, victime de l'amour et du préjugé; que cette sœur est belle, jolie, bonne, intéressante. Cependant elle est d'un genre à plaire rarement à ce sexe qui nous nomme frivole, et qui l'est bien plus que nous; et la conséquence en est facile à tirer, puisqu'il ne nous aime que telles.....

La veille des fêtes, dès sept à huit heures du soir, ma sœur et moi, sous un négligé galant; un turban mis avec grace, nous avions l'air, dans une bergère, cha-

cune à un coin de la cheminée de mon charmant salon, attendre de donner ou recevoir le mouchoir, lorsque l'on annonça MM. Q.....te, de B...., R...., l'abbé M..., l'évêque M.... ; enfin, tout le département qui soupait chez moi ce jour-là. Ma sœur et moi, nous nous levâmes pour recevoir ces messieurs. Dans tout ce monde, il n'y avait que mon amant qui connaissait la maîtresse de maison ; les autres nous nommant toutes deux madame, ne savaient véritablement laquelle des deux était la maîtresse du logis : ma sœur, mon amant et moi, nous nous plaisions à nourrir leur incertitude. Aucun de ces messieurs ne connaissait mon mari ; car autrement, sa sœur lui ressemble d'une manière frappante !.... elle est à-peu-près de mon âge, beaucoup plus grande que moi ; elle est autant l'emblême de la raison, que je suis celui de la folie.

Cependant, ces messieurs voyant que nous nous faisions un jeu de les laisser dans l'indécision de savoir laquelle de nous deux était madame Q.....er, se piquèrent davan-

tage à le deviner ; l'évêque l'entreprit le premier ; et offrant une prise de tabac à ma sœur, il lui dit : — Est-ce à madame Q.....et que j'ai l'honneur de parler ? Ma sœur sourit et répondit si bas, qu'il n'en fût pas plus instruit. — Oh, pour le coup ! ajouta M. de B...., ces dames s'amusent. Eh bien ! il faut les deviner. M. Q.....te s'entend avec ces dames pour nous donner le change ; mais voyons si je serai plus heureux que vous ; M. l'évêque ? Et, s'approchant de moi qui m'étais enfoncée dans l'encoignure de la cheminée, et qui avais fait allumer les bougies de maniére à ce qu'elles fissent ombre, pour être moins reconnue pour le pupille ; M. de B... s'approchant tout près de moi, dit : — C'est la main de madame Q.....et que j'ai l'honneur de baiser ! Je gardai la négative. Me regardant de nouveau : — Mais, mon ami, s'adressant à mon amant ; voilà des yeux que je connais ; ce sont les yeux, le son de voix, et la jolie petite menote du pupille ? je me levai ; alors l'abbé M.... dit : — Qu'est-ce que vous dites ? madame est une fois plus grande. — Mais voyez donc ces grands yeux ! c'est lui, c'est elle ! l'évêque dit :

— Je ne connais point le pupille que l'on m'a tant vanté; mais il est impossible qu'il soit aussi aimable que madame. Nous étions tous levés; mon amant profitant de ce moment pour me conduire à l'ottomane, il s'y assied près de moi; un mot que l'on vit qu'il me dit à l'oreille, un baiser fort tendre qu'il déposa sur ma main, M. de B... s'approcha de nouveau, et me dit : — Belle dame! ou vous êtes le pupille, ou vous devez être mortellement outragée contre cet aimable séducteur; car vous avez l'air bien ensemble! — Eh bien, monsieur! je ne suis point outragée; j'aime à croire qu'aucune femme n'a à se plaindre de monsieur. — Oh! dit de B.... j'ai découvert le pupille; mais il reste à savoir laquelle de ces dames est madame Q.....[et]. Nous nous rapprochâmes de la cheminée. J'avais du plaisir, mon amie, à avouer aux amis de mon amant, combien je l'adore; et un bâiser que je lui rendis avec trop d'expression, eut bientôt décelé toute ma tendresse, ma faiblesse, ma passion; enfin, tout ce qu'il te plaira de nommer mon sentiment.

Nous entendîmes mon mari qui montait.

L'évêque dit: — Oh! on ne peut s'y méprendre; voici la sœur, la prenant par la main et la comparant à mon mari; et voici l'épouse. La conversation devint générale : on se mit à table, et le souper fut gai, surtout vers la fin. L'évêque était à ma droite, M. de B.... à ma gauche; ma sœur entre MM. R.... et M. Q......te entre ces deux derniers. N'y ayant point assez de femmes pour que chaque homme en eût une, ma sœur et moi, nous occupions le milieu de la table; les autres s'arrangèrent comme ils voulurent. A minuit, l'évêque voulut, par *decorum*, s'en aller; alors mon amant, d'un air aimable et aisé, dit : — voici une place vacante, je m'en empare, et se mit près de moi. Pendant tout le souper, nous avions desiré être rapprochés; que ce moment nous fut doux! que d'innocentes jouissances le rapprochement nous procura! et le feu du desir brillait dans nos yeux.

A deux heures, on sortit de table : on remonta au salon pour prendre ses chapeaux; et peu de tems après, ces messieurs se retirèrent. Ma sœur éclairait dans l'anti-

chambre ; mon mari était au bas de l'escalier qui causait : mon amant faisant semblant de chercher son chapeau, était resté le dernier. Qu'il fut entreprenant et moi faible !..... Te le dirais-je, Lise ?.... il m'avait électrisée ! cependant, je le renvoyai. Ces messieurs dirent : il est toujours comme cela, il perd tout..... Tu comprends combien la position de ma sœur était embarrassante ! elle eut l'air de bouder, et moi je pris celui de ne m'en point appercevoir ; chacun fut se coucher ...

Mon mari resta chez lui : il ne remonta pas chez moi. Je t'avoue que ma sœur commence à me péser.

Le lendemain, nous dînâmes chez M. V..: Avant que de se mettre à table, mon amant convint avec moi que je ferais semblant de me trouver indisposée, pour avoir occasion de me retirer, et qu'il ne tarderait pas à venir chez moi. Mes sœurs ne furent point les dupes du jeu ; aussi J. H.... ne m'accomgna-t-elle pas.

Mon amant vint un instant après chez

moi : nous passâmes deux heures ensemble..... Comme mon mari et ma sœur soupaient chez madame V.... je fis dire que je ne pourais m'y rendre ; que l'on ne m'attendit pas. Lorsque je fus assurée que mon mari et ma sœur ne reviendraient pas avant le souper, je me déshabillai ; mon amant fut mon valet-de-chambre ; je mis mes petites bottes, le pantalon de peau ; et sous cette métamorphose, je pris le bras de mon amant ; la nuit nous servait encore, nous fûmes souper chez l'abbé M..... avec ses amis : mon costume pouvait me permettre cette espiéglerie. Le souper fut fort aimable, simple ; la gaieté y présidait.

A une heure du matin, mon amant me ramena à ma porte : j'avais ma clef, je rentrai sans bruit ; Fany dormait dans la cuisine ; je glissai sans qu'elle me vit : rentrée dans ma chambre, je fis un signe à mon amant par la croisée dont nous étions convenus, pour l'assurer que j'avais pu pénétrer chez moi tranquillement ; puis, j'entendis au bout de la rue la voix de mon mari et de sa sœur, qui revenaient ; alors mon

mon amant qui l'entendit aussi, s'éloigna avec vitesse et silencieusement, avec la douce certitude que j'étais rentrée la première. N'y a-t-il pas un dieu pour les amans? Car quelques minutes plus tard, nous nous serions rencontrés à la porte ; cela est toujours désagréable : mon mari, sur-tout relativement à sa sœur, en eut été fort désobligé. J'ôtai à la hâte ma redingote; je mis un bonnet de nuit sur ma tête ; et entendant monter l'escalier, je me mis toute bottée et culotée dans mon lit.

Lorsque ma sœur fut à sa porte, je l'appellai ; elle entra chez moi : mon mari, sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose dans mon appartement, entra aussi ; alors, ils crurent véritablement que je m'étais trouvée malade : ils me donnèrent de l'eau et du sucre ; et mon pauvre mari dit, avec une espèce d'inquiétude : — Est-ce que tu ne pouras pas venir dîner demain chez l'évêque? Je viens de trouver une carte d'invitation pour moi et vous, mesdames. — D'ici à demain, mon ami, la nuit répare bien vite une légère indisposition. Nous

nous quittâmes tous bons amis. Je rêvai à ma toilette du lendemain ; que je fus tentée de mettre ma robe à la Coblentz et le charmant chapeau gris et rose ; mais je résistai à la tentation ; je voulus qu'il remplît sa destinée : personne encore ne l'a vu : heureusement que le carnaval est bas, je n'aurai pas si long-tems à garder le secret.

Je mis ma robe à la turque, veste glacée de violet d'évêque, une ceinture rose, bien coëffée en cheveux ; trois jolis panaches rose, petit gris et blanc sur le côté : cette élégante simplicité de coëffure produisait le meilleur effet : comme il brouillassait un peu, l'évêque nous envoya sa voiture ; le dîner était nombreux, mais presque toutes les personnes qui, la veille, étaient chez M. V.... : l'évêque mit madame V.... à sa droite, et ma sœur à sa gauche ; elle était superbe ; elle a la plus belle voix du monde ; ce fut un grand charme pour l'évêque qui, lui-même, l'a très-agréable ; et j'ai vu avec un bien sensible plaisir, qu'il avait pour ma sœur des soins distingués ; c'est véritablement un morceau épis-

copal ; moi, j'étais vis-à-vis son excellence, Q.....[et] à ma gauche, de B... à ma droite ; le reste était tous hommes : c'était un dîner de cérémonie, chacun s'occupait de ses voisins : ce jour, on se retira chez soi de bonne heure. La dernière fête, tous ces MM. dînèrent chez M. M.... ; c'était un repas d'hommes, mon mari y fut seul ; mais en récompense, le soir, le petit comité, c'est-à-dire, Q. ...[te] et ses amis privés, nous nous réunîmes chez l'abbé M..... Oh ! pour le coup, je ne pus y tenir ; j'ai mis mon petit costume villageois que tu m'as envoyé pour le premier acte. Le petit bonnet au pot au lait va à ravir.

L'Evéque continua toujours ses soins à ma sœur ; et au fait, je ne crois pas qu'il y aurait sur terre une femme qui lui conviendrait mieux, tant pour le *decorum*, que pour le caractère. L'abbé chez qui nous soupions est tout au bout de la ville opposé au quartier que j'habite : depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin, il fit une pluie épouvantable, de manière que nous fûmes obligés de

coucher chez l'abbé ; l'amour, cependant, ne put que se procurer quelques larcins ; ma sœur et moi, nous couchâmes ensemble ; il était dix heures du matin, lorsque Fany entra, nous apporta des chaussures pour traverser les rues, et des parapluies, car il tombait encore quelques goutes d'eau ; elle m'apprenait aussi que mon frère et ma fille venait d'arriver chez moi ; à l'instant, la nature remplaça tous les sentimens que l'amour occupait dans mon cœur ; je fis un saut en bas du lit ; un jupon, un corset, une pelisse, un mouchoir sur ma tête, j'embrasse notre hôte ; je laissai Fany avec ma sœur et toute ma défroque de la veille ; et comme un trait, je m'élance jusques chez moi : combien mon frère et moi, nous nous embrassâmes avec plaisir ! Les petites caresses de ma fille m'enivrèrent de délices..... Lise ! qu'il est doux d'être mère !....

Peu de tems après, mon amant vint nous faire ses adieux ; nous convinmes tous trois ensemble de nos arrangemens pour le carnaval à C....y. Nous nous répétâmes nos

rôles ; Clarisse chanta avec beaucoup d'expressions ses petits couplets. Ma sœur et Fany arrivèrent : après nous être embrassés, mon amant, que M. B... vint chercher, nous quitta pour aller joindre sa voiture qui l'attendait ; mon mari, qui avait été toute la matinée au district, revint ; nous dînâmes gaiement ; et ce fut dans le sein de l'amitié que je me reposài des délices de l'amour.....

Mon frère m'a montré tous tes jolis cadeaux ; Lise ! que tu l'as rendu heureux ! jamais il ne se séparera de ton portrait chéri ; avec lui, il sera enfermé dans sa tombe..... Lise ! je suis on ne peut plus sensible à tes présens ; mais mon frère est plus heureux que moi. Tu as voulu combler le frère, la mère et la fille ; qu'il me serait doux de pouvoir me venger !....

Adieu. Voici un in-folio. J'abuse de ta complaisance. Pour me lire, tu seras obligée de dérober des momens au plaisir, à l'amour ; mais Lise ! tu m'a promis des détails, je ne t'en tiens pas quitte.

Ta Lili.

P. S. J'oubliais de te dire que lorsque je me mis au lit toute botée, et que mon mari et ma sœur se furent retirés, je ne pus jamais ôter mes botes ; je n'osai sonner personne, voulant que mon excursion soit ignorée ; mais le lendemain, mon amant ayant vu mon mari au district, il profita de ce moment pour venir me donner le bon jour ; il arriva fort à propos pour me déboter ; ce qui lui apprêta beaucoup à rire ; enfin, lorsque mes botes et mon pantalon furent ôtés, je me recouchai ; après une demi-heure de séance, mon amant se retira. Je donnai une heure à Morphée pour réparer les fatigues d'être restée comme un officier sous la tente.

LETTRE XXVIII.

A Julie.

BONNE et excellente Lili, que de jouissances diverses tu procures ; je t'ai possédée sous toutes les formes : tu as semblé multiplier ton être pour varier mes plaisirs ; le premier jour, tu fus ma sultanne ; que tu rendis ce souper aimable ! oui, Julie, tu aurais eu tous les mouchoirs..... Combien mes amis ont envié mon sort ! Voilà le véritable triomphe d'un amant..... Lorsque l'évêque fut parti, et que j'eus pris sa place ; que tes beaux yeux prirent d'éclats ; c'était le volcan de la volupté. Petit basilic, tu m'avais tué, et rien au monde ne pût arrêter ma témérité, lorsque je me trouvai presque seul avec toi dans ton salon.

Pardon, ô ma Julie ! mais nous étions électrisés au même période ; et j'aime à croire que tu eusses été plus offensée de ne pas être offensée.... C'est donc à ta sœur

que doivent s'adresser mes excuses ; car la pauvre petite ne savait que devenir ; en descendant, elle t'eût compromise ; et sa complaisance d'avoir pris le prétexte d'éclairer dans l'anti-chambre, mérite notre éternelle reconnaissance ; mais elle est bonne ; elle connaît les maux que l'amour cause. O ma Julie ! que je voudrais être à même de lui rendre le même service ! que je desirerais que tout de bon avec l'évêque cela prît une consistance !.....

Le lendemain, ma Lili était dans un abandon de toilette qui annonçait celui d'un cœur tendrement occupé ; crois que ton amant ne perd rien de tous ces petits détails ; d'ailleurs, je sais jouir aussi de la tournure spirituelle que tu mis à tes réponses aux sottes questions que te fit M. V.... ; et quel intérêt tu m'inspiras lors de ton indisposition supposée. Tu n'avais pas mal au cœur, Lili ; mais tous les spectateurs pouvaient voir que tu avais le cœur malade. Je te retrouve chez toi sur cette ottomane ! Nous restâmes deux heures ensemble ; je fus ton heureux valet-de-chambre : quand

de

ma maîtresse j'en eus fait mon ami, qu'il me fut doux de te mener triomphant souper avec mes amis! Charmante métamorphose! à jamais je te bénirai! Le dieu ailé nous servit ce jour-là; tu arrivas la première chez toi; que la voix de ton époux et celle de ta sœur que j'entendis à l'autre bout de la rue, frappèrent agréablement mon oreille! Mais je ne me doutais pas, Julie, que tu serais obligée de coucher toute botée, et que le lendemain, je serais réservé à te délivrer de cette espèce de prison; nous en rîmes, ô ma Julie! et on peut dire, à tout, malheur est bon; car, comme tu avais mal dormi, il te restait un certain air de pâleur, de langueur, que l'on appercevait à travers toute ta parure. Friponne! combien cette coëffure du dernier élégant, quoique simple, te sied! Et moi qui avais ta gauche à table, ces plumes, emblême de ta légèreté, lorsque tu te penchais, lorsque tu folâtrais, venaient me caresser. Non, Lili, tu ne peux te faire d'idée de la sensation que j'éprouvai. Lili, mets toujours un panache lorsque tu sera près de ton amant; c'est une grande volupté.

Mais ta sœur était bien superbe ; c'est là le mot, superbe. Cette robe violette, cette ceinture queue de serein, cette guirlande de myrthes et de pensées qu'elle avait sur la tête ; elle ressemblait par le port et la tournure à une des prêtresses des Incas. Elle est belle, elle est jolie ; mais, mes amis ne l'ont point goûtée ; moi, pour mon compte, je ne sens pour elle que du respect ; je n'aime pas les beautés aussi froides..... Pour l'évêque, ce doit être son fait ; elle saura conserver le *decorum* et toute la dignité sacerdotale.

Revenons à ma Lili ; le troisième jour, ce dîner d'hommes chez M....., quoiqu'excellent, était bien maussade ; mais que le souper de chez l'abbé nous a bien dédommagés ! que la jolie petite villageoise qui me versait le nectar, versait de feu dans mon ame ! que ce petit bonnet que tu nommes pot-au-lait avait de graces négligées ! mais il renfermait un mystère ; bonne Julie ! tu ne veux donc pas me le dire ? Il y a encore beaucoup de choses que je saurais en même-tems ; mais pas avant le car-

naval : Lili, il y a encore bien loin ! quoi ! tu seras cruelle jusqu'à ce tems-là ? Eh bien, mademoiselle, il ne fallait rien dire du tout : tu sais bien que pour tout ce qui concerne Lili, tout ou rien est ma devise.

Revenons au moment, toujours amère pour mon cœur, celui des adieux ; mais il me fut doux de te laisser dans les bras de l'amitié. Que j'ai eu de plaisir de voir ton frère ! Que je suis aise de ce que nous passerons les jours gras ensemble ! que ta fille est jolie ! qu'elle sera charmante ! Clarisse ! tu auras le cœur de ta mère ; sans cela, tous tes charmes seraient annullés ; mais qu'elle sera précoce, ma bonne amie ! que d'expression elle met déjà dans sa voix !.....

Lili ! mon départ, cette fois, ne t'aura pas été sensible ; je t'ai laissée dans les bras de l'amitié et de la nature : je suis presque jaloux que Lili toute occupée de sa fille, de son frère, n'ait senti avec amertume que je m'éloignais d'elle. Combien mon ami m'a plaisanté ! La voiture m'attendait

depuis une demi-heure ; si, dit-il à mes autres collègues, je n'avais pas été l'arracher des bras de sa maîtresse, vous l'eussiez attendu jusqu'au soir. Monté dans la voiture, je m'enfonçai dans le fond ; je fermai les yeux, et fis semblant de dormir pour rêver à Julie ; j'ai eu le plaisir d'entendre qu'il n'y avait qu'une voix sur son compte ; puis, ils me réveillèrent, et firent pleuvoir tous leurs sarcasmes sur moi ; chacun enviait mon bonheur. Adieu, Lili !

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE XXIX.

Julie à son ami.

Ne crois pas, ami tendre, que je fus insensible à ton départ. A la vérité, il me fut moins amère, puisque je restais avec celui qui aime tout ce qui plaît à Lili, et que je pouvais lui parler de toi ; ma fille aussi est une grande distraction à mes ennuis ; et ma sœur qui est toujours avec moi, sûrement je n'éprouve presque jamais les ennuis de la solitude ; cependant, quelquefois il me serait doux d'en trouver les charmes. Aujourd'hui, par exemple, j'ai été obligée d'envoyer Clarisse avec sa bonne et ma sœur, chez sa sœur, pour m'entretenir un peu avec toi ; j'ai maintenant trop de compagnie ; je ne puis rêver à toi que lorsque je suis au lit ; aussi mon mari et sa sœur m'ont ils observé, hier, que je me couchais de bonne heure.

L'évêque n'est venu nous faire qu'une

visite d'honnêteté; j'ai prétexté des affaires pour le laisser seul avec ma sœur ; mais il n'est pas resté long-tems ; je ne sais ce qu'il lui a dit ; car elle est toujours sur la réserve avec moi ; j'en fais autant avec elle, et cela n'est pas un commerce bien doux. Tu sais qu'elle a quelques années plus que moi. — Vous êtes jeune, ma sœur, me dit-elle hier, en voulant affecter une morale sévère. — Oui, dis-je ; mais je vous préviens que je n'aime pas les moralistes ; elle s'est tue : nous nous battons froid ; je sens bien ce qu'elle a sur le cœur. A la vérité, tu es bien coupable ; et ni elle, ni moi, ne te pardonneront..... tu sais....

Mais voici déjà Clarisse qui rentre en grognant. Elle dit, je vais le dire à maman : peste, ce n'est pas toute rose ; c'est bon pour un petit moment. Mais, adieu, j'ai de l'humeur.

Ta JULIE.

LETTRE XXX.

A Julie.

Une petite lettre bien courte et assez sèche, finissant par dire j'ai de l'humeur, Lili, est-ce bien aimable? Suis-je cause qu'un enfant, un mari, une sœur t'aient contrariés? est-ce moi, injuste Julie, est-ce moi qui doit souffrir de cela? Comme toi, je suis fâché que l'évêque ne soit pas plus empressé près de ta sœur; que veux-tu ?..... Ta sœur m'a manifesté son ressentiment pour ce que tu nommes ma témérité (témérité que tu as partagée), que depuis peut-être l'idée qu'elle s'était formée de cet adorateur est déchu. Tiens, Lili, je vois bien que tout ceci ne poura durer long-tems; puis, ton mari m'en paraissait déjà lassé; ma bonne amie, les tiers ne valent jamais rien : un mari et une femme ont déjà beaucoup de peine à s'accorder; mais lorsqu'il y a des sœurs, des enfans; d'ailleurs, j'aime bien que ce soit moi

qui porte l'endosse de tout cela ! Lili, vous êtes une méchante; voilà donc tout ce que vous avez à me dire de tendre ? *j'ai de l'humeur !* En vérité, j'en prends à mon tour. Adieu, maussade Lili ; je ne vous dirai pas que je vous aime; je ne vous donnerai pas un baiser jusqu'à ce que vous m'ayez consolé par une épître un peu plus tendre ; jusques-là, je te boude. Adieu, on sonne chez moi, *j'ai de l'humeur....*

N. Q.....te

LETTRE

LETTRE XXXI.

Julie à son ami.

Si j'ai des torts, je sais les réparer, ami, ami bien cher! elle était bien sèche, ma dernière! Mais, écoutes; on me contrarie si souvent ici! Depuis huit jours, mon mari est d'une humeur insoutenable, et, comme tu dis fort bien, je crois qu'il est fort las de sa sœur; mais voici la factrice qui sonne, je l'entends; car elle a une manière qui n'est qu'à elle; et Clarisse qui dispute avec sa bonne pour me monter elle-même mes lettres. Tiens, maman, me dit-elle, avec un petit minois tout gracieux! Deux lettres de Paris, une de Lise, et l'autre de la main de mon ami. Comment se peut-il de Paris? Ouvrons.....

Ta Julie.

LETTRE XXXII.

A Julie.

BIEN-AIMÉE Julie ! les importuns qui m'ont fait fermer si brusquement ma dernière lettre, venaient pour m'apporter une mission du département, pour me rendre avec un de mes collègues (que tu ne connais pas) à Paris ; il fallut partir sur-le-champ ; et à minuit, j'ai traversé S.... sans pouvoir m'arrêter ; en passant à sa porte de Lili, je laissai échapper un soupir, et ne pus m'empêcher de regarder ses croisées, comme si j'eusse pu l'appercevoir ! bonne, toute bonne Lili ; mon collègue part demain matin, et je reste encore quatre jours à Paris. Viens..... viens m'y joindre ; qu'il serait doux de passer quatre jours, et encore plus les nuits ensemble !.... Dans cette grande ville, on est tout à soi.... Lili, écris-moi tout de suite : promets sans savoir comment ; mais promets toujours ; je suis sûr, lorsque tu auras promis, que tu viendras.

Écris-moi ; j'ai un bel appartement pour te recevoir ; tu descendras rue *Sainte-Anne*, *hôtel de la république de Genève*. Viens, adorable amie ! viens.... viens...... Je n'ai la force que de répéter, viens.... viens.....

Ton ami N. Q.....te.

LETTRE XXXIII.

Julie à son ami.

EH bien ! oui, je pars ; je ne sais pas encore comment ; mais je pars toujours : c'est sur le dieu d'amour que je compte pour me fournir les moyens de ce départ inattendu ; je vole vers toi. Adieu ; je n'ai la force que de répéter, je pars.... je pars.....

Toute à toi, JULIE.

LETTRE XXVIII.

Lise à Julie.

Tu me demandes, chère amie, des détails sur mes amours : je serais ingrate si je ne tenais pas ma parole, ne fut-ce que pour répondre à ta même complaisance, si toutefois l'on peut nommer complaisance le plaisir de parler de ce que l'on aime? Eh bien! je n'ai rien d'aussi piquant ici, que toi dans ta province : tout chez toi est événement, incident ; moi, tout se passe à bas bruit : chacun ici s'occupe de soi. On traite l'amour ici avec bien plus de simplicité qu'en province ; c'est un enfant avec lequel on s'amuse sans conséquence : chez vous, au contraire, vous en faites un personnage si important, que je suis étonnée qu'il veuille bien encore habiter cette cité; pour mon compte, je ne suis pas celle qui lui rendra plus de dignité; je fais joujou avec lui; je réponds à ses folâtres caresses ; cependant il me traite bien :

Est-ce que ce genre plairait mieux à sa légèreté? Sous ses traits les plus séduisans, et le nom du comte Alphonse de B...., il m'amuse véritablement du matin au soir, ou pour mieux dire, du soir au matin.

Tu sais que j'ai une loge à l'opéra ; il y a environ six semaines que, sortant du balet de Télémaque dans l'île de Calipso, je remontais dans mon cabriolet ; un très-joli homme qui avait causé avec moi au foyer, où j'avais été un instant, me dit : — Belle dame, voulez-vous accepter ma main pour monter? il me la serra tendrement, monta lui-même dans un charmant phaéton, et suivit mon cabriolet ; arrivé à ma porte, il m'offre encore la main pour descendre ; l'étonnement de sa témérité, la vivacité que je mis à descendre, mon pied qui s'embarrassa dans la longue queue de ma robe, me fit faire un faux-pas ; il me retint: l'occasion était belle pour me reconduire à mon appartement ; il n'y avait personne à l'hôtel, mon oncle soupait en ville : je demande au comte Alphonse s'il voulait souper avec moi. — Oui, ma divine,

quoique je sois attendu dans deux soupers, je ne puis laisser échapper l'occasion de vous assurer de tout ce que vous m'avez inspiré ! Je sonnai Séraphin (mon jokais) ; il vint ; je demandai des huîtres, un poulet, une salade, des pots de crême, et nous soupâmes gaiement.

L'heure de se retirer était déjà plus que passée, Alphonse sollicitait avec tant de graces la permission de n'en rien faire ! J'étais en belle humeur : il est si doux de faire des heureux !.... Je le fis passer dans un petit cabinet, tandis que Rosine (ma femme de chambre) me mit au lit. Le lendemain, nous nous trouvâmes très-contens l'un de l'autre : nous fûmes dîner à Bagatelle ; et depuis ce moment, quoiqu'il soit mon fidèle chevalier, qu'il porte mes couleurs et ma devise, tu la connais ? C'est d'être libre. Pour conserver un amant, le moyen le plus sûr est de ne point le gêner.

Mon oncle donne assez souvent des concerts : mon amant, qui est bon musicien, y fut engagé comme amateur ; et j'ai

le plaisir de le voir applaudir. Mon oncle le retient souvent à dîner : nous partageons le tems entre les spectacles, les concerts, les bals. Alphonse les craint plus qu'il ne les aime ; car, dit-il, c'est là le triomphe de mon inconstance. Cependant mon bonheur même me devient monotone : n'avoir que des amans fidèles, où en est le piquant ? Un amant qui me donnerait de la jalousie, me plairait bien davantage; j'aurais le plaisir de triompher d'une rivale.

Adieu Lili : tu es plus heureuse que moi.

Ta LISE.

LETTRE XXXV.

A Julie.

Eh bien, bonne Lili, cette promesse de m'écrire pour charmer ma solitude ; eh bien ! où est-elle ? Voici les jours gras qui arrivent ; au moins j'attendais une lettre de toi avant mon départ pour C....y. Oh ! j'en ramènerai Clarisse ici ; c'est pour moi un vuide affreux d'en être privée. Si tu veux avoir toujours un enfant avec toi, fais-en un pour cela ; mais ne compte pas sur Clarisse, ma mère et moi l'avons retenue ; jusqu'à mon père qui la redemande. Tu connais son faible pour les animaux : eh bien ! le croirais-tu ? il partage ses caresses entre elle et Piram (son chien favori) : il disait : c'est singulier, je n'aime pas la mère ; c'est une si mauvaise tête ! le père, qui vaut encore moins, et je raffole de cette petite morveuse !

Hâtes-toi de m'écrire deux mots ; car je n'ose me mettre en route que je ne les ayes

reçus; peut-être que si j'étais parti, on décacheterait ta lettre, et tu n'as pas besoin de cela pour être en odeur de sainteté ici !

Adieu, mon amie; ma lettre est courte; mais que veux-tu que te dise un malheureux solitaire; je ne puis te répéter que ce que tu sais déjà, que je t'aime, et que tu n'as de meilleur ami que moi.

Toi, bel ange! que ta lettre soit bien longue; car mon seul plaisir ici est que de jouir de la description des tiens. Adieu toute aimable sœur.....

Ton frère C. G......

LETTRE XXXVI.

Julie à son frère.

J'ESPÈRE que ma lettre arrivera encore à tems ; je te dois, mon ami, une longue explication sur le motif de mon silence.

J'arrive de Paris ; j'ai à te transmettre mille baisers de Lise ; mais tu vas me dire que tu as été à Paris ; je le sais....

Une lettre de Q.....te m'apprenait qu'il était dans cette ville ; et il m'invitait si instamment de m'y rendre !..... Tu connais mon faible ! je n'ai pu refuser une si belle occasion de m'amuser ; mais comment m'y rendre seule ? prendre la poste, c'était trop dispendieux ! la diligence ! c'est trop long, mon amant n'étant que pour quatre jours à Paris. Souvent il semble que le destin se prête avec complaisance, lorsqu'il s'agit d'une folie. Je reçois la lettre de mon amant à midi ; nous soupions chez madame B.... notre voisine ; tu sais qu'elle est à

l'affut de tous les plaisirs ; je lui communiquai la lettre de Q......te et lui dit : trouvez un moyen, j'irai avec vous à frais communs. Si nous avions une voiture, la poste n'est pas exhorbitamment chère : oui, oui. Le prieur de V..... a laissé sa berline chez moi, prenons-là ; mais il faut que mon mari n'en sache rien. Si le prieur venait dans l'intervalle chercher sa voiture ? — Bah, Bah ! est-ce que tout n'est pas permis à une jolie femme ? Le moine courra après sa voiture ; laissez-moi faire : votre mari soupe chez moi ; avec quelques bouteilles de champagne, nous ferons de votre mari et du mien tout ce que nous voudrons. Je veux que nous dînions demain à Paris.

Mon ami ! que cette femme est intrigante ! elle nous fit servir un excellent souper avec le meilleur vin ; elle en versait tant et plus à nos maris ; il y avait un autre jeune homme avec nous que nous avions mis dans la confidence Les bouteilles vuides disparaissaient et étaient remplacées par des pleines avec une célérité imperceptible ; enfin, ces messieurs devinrent

tendres; elle carressa le sien; j'en fis autant au mien; ensuite elle leur dit : j'ai reçu une lettre ce matin de mon parent C... Il m'invite d'aller passer quelques jours à Paris; le veux-tu, mon petit homme? Cette question fut suivie d'un baiser; puis, s'adressant à mon mari :—Monsieur, je vais emmener madame avec moi; ce sera mon écuyer. Mon pauvre mari ne savait trop ce qu'il disait : — Eh bien! oui, oui..... — Allez vous boter, Lili, et nous partirons. Je fus mettre mon habit d'homme, et la syrène poussa la chose jusqu'à faire signer un billet à mon mari pour demander des chevaux de poste; elle se fit bien soigneusement remettre le billet; prenant les clefs du coffre-fort dans le gousset de son mari, elle prit de l'argent suffisamment, jusqu'à ce que nous eussions rejoint Q......te. Elle avait envoyé le jeune homme prendre la clef de la remise chez le voisin où était la voiture du Prieur; les chevaux furent mis : nous laissâmes nos maris endormis près du feu, et nous les recommandâmes à la bonne et au jeune homme que ce petit manège amusait beaucoup.

Nous voici grand train sur la route de Paris; j'embrasse ma bienfaitrice. — Je vous dois aussi des remercimens, tout ceci est aussi un peu pour moi; car vous m'avez fait naître l'occasion de faire ce voyage : je trouverai à Paris mon amant.

Lorsque nous fûmes presque à moitié chemin, nos roues craquèrent au point qu'il fallut les consolider avec les cordages : nous fûmes obligées de rallentir le pas. A neuf heures du matin, nous arrivâmes à N...A...D... Nous descendîmes pour déjeûner à la croix d'or. Ma compagne est très-grande, faite à peindre, le plus beau port, quoiqu'elle ne soit pas de la première jeunesse, ni d'une jolie figure; lorsqu'on la voit par derrière, on est très-curieux d'approcher d'elle.; elle avait un voile sur la figure.

La maîtresse de l'auberge nous demanda si nous voulions du feu : nous dîmes que oui; et traversant une chambre pour aller dans une autre où on allait nous en allumer, nous y vîmes deux officiers qui déjeû-

naient auprès d'une cheminée très-échauffée. Permettez, messieurs, dis-je en approchant du feu.—Avec bien du plaisir, dirent-ils, en nous présentant à chacune un fauteuil. La bonne, dit l'un d'eux, mettez-là votre fagot, ces dames seront plutôt réchauffées que dans une chambre qui ne l'est pas encore. Ma compagne avait de l'esprit, de l'usage du monde; bientôt la conversation devint intéressante : au bout d'un quart-d'heure, nous oubliâmes que nous ne nous étions jamais vus. Nous fîmes venir à déjeûner; ces messieurs en firent les honneurs avec grace; l'un d'eux pouvait avoir quarante ans, et l'autre vingt : ce dernier me traitait toujours en camarade; l'autre m'avait tout de suite reconnue pour une femme; mais, dit mon amie, il faut voir notre berline, et la faire écrouer, si nous voulons arriver à Paris pour dîner. A l'instant ces messieurs se levèrent et furent visiter la voiture; ils revinrent. — Nous nous y connaissons mieux que vous, mesdames; votre voiture n'ira pas à une lieue d'ici sans qu'une des roues ne tombe en javelle. — Eh bien! dînes-nous toutes les deux, il

faut en envoyer chercher une à la poste.— Non, non, mesdames ; notre berline tient quatre, et même, si vous avez des bagages, notre cave n'est point pleine ; que nous nous estimerons heureux d'avoir votre compagnie ! Nous allons aussi aujourd'hui dîner à Paris. Après un long débat d'honnêtetés, nous montâmes dans la voiture de ces messieurs, et laissâmes les personnes de l'auberge très-persuadées que c'était un rendez-vous.

La route fut très-agréable ; nos compagnons de voyage nous déposèrent à notre destination, et eux furent au F.-S.-G. Ils prirent notre adresse à S... pour venir nous voir en retournant à leur régiment, qui était sur les frontières ; nous nous quittâmes tous satisfaits les uns des autres.

Q.....te n'était pas chez lui : on nous ouvrit son appartement, il en avait donné l'ordre. Nous vîmes deux lits couverts et des habits d'hommes qui n'étaient pas les siens ; nous présumâmes que son collègue n'était pas encore parti ; nous nous fîmes donner

donner un autre appartement où nous l'attendîmes. Au bout de deux heures, il entra chez nous. — Je vais emballer mon collègue, et vous descendrez chez moi.

Enfin, restés seuls, nous pouvions nous livrer à notre sentiment..... Qu'il fut doux! Il fait venir à souper. Nous voulûmes donner le lit d'honneur à ma compagne de voyage, à qui il ne pouvait jamais assez faire de remercimens d'avoir aussi adroitement amené ce voyage; c'était elle cette fois qui lui avait mis sa Lili dans ses bras.... Sans examiner que c'était encore une confidente de plus, et que ce ne sont jamais les amans qui perdent la réputation de leurs maîtresses, mais bien celles-là. Pour le moment, nous ne pouvions goûter que le plaisir d'être réunis. Après les débats d'usage, Claire (c'est le nom qu'avait pris notre amie) voulut absolument que nous occupions l'appartement et le lit d'honneur. Que cette nuit fut délicieuse !..... Le coëffeur de mon ami vint si matin, qu'après sa toilette faite, il voulut encore donner quelques momens à

Morphée, ou pour mieux dire, à l'amour... Tu sais que mon amant a de fort beaux cheveux châtains bruns. Son coëffeur lui en fit des complimens à perte de vue; puis, il lui parla galanterie; que s'il restait longtems à Paris, il ne manquerait pas d'avoir des avantures; que lui, il connaissait de charmantes, etc.

Moi qui était sous la toile, je ne pouvais plus arrêter mon besoin de rire. Tout beau, dis-je, monsieur le coëffeur, vous êtes trop obligeant; les hommes de la tournure de monsieur, en province même, trouve des femmes aimables; et lorsqu'ils viennent à Paris, crainte de la contagion, ils les mènent à leur suite. Il se retourne tout stupéfait. Mais, madame, vous n'étiez pas hier ici, et monsieur m'avait dit qu'il était garçon. — Monsieur vous a dit la vérité; mais il a une maîtresse qui doit, pour son cœur, valoir mieux que les femmes charmantes dont vous parlez. Il me demanda mille pardons, et sortit.

En déjeûnant, mon amie demanda à mon

amant combien il payait ce superbe logement. — Quinze francs par jour. — C'est être fou! Venez au faubourg St.-Germain chez mon ami; sa femme est à la campagne, il vous donnera un lit; vous passerez pour le mari et la femme : il a un appartement fort propre de vacant. Mon ami se fit beaucoup solliciter pour accepter; enfin, nous y fûmes.

Où donc m'abandonnai-je? A quoi bon te faire tous ces détails, tandis que c'est de Lise que je dois te parler; c'est elle qui t'intéresse. Nous y voici. Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes dîner au palais royal, ensuite aux Italiens; mon ami vit Lise dans sa loge, entourée d'une cour brillante, dont elle était bien plus occupée que du spectacle (car ici les trois quarts des femmes vont au spectacle par ton et pour la société) : — Voici Lise, oblige-moi, bonne Lili, de ne pas l'aller voir; sa moralité est trop licentieuse dans un pays où les occasions sont si fréquentes pour une jeune femme.

A la première phrase de mon ami, je

m'étais levée ; mais le ton pénétré dont il prononça les dernières paroles, me fit tomber sur la banquette. Etre à Paris sans voir Lise ! passer tous les jours devant sa porte ! (car tu sais qu'elle demeure au coin de la rue du Bacq, vis-à-vis les Tuileries); c'était ajouter au desir que j'avais de causer avec elle : on me le défendait ; et c'était la première fois que mon amant avait, vis-à-vis de moi, usé d'une espèce d'ordre. Tout le lendemain de ce jour, je sus me contenir : mon amant ne me quitta pas ; mais la veille de notre départ, il dînait chez ses parens, et par conséquent, il ne pouvait nous y mener : Claire dînait avec son ami ; ils m'avaient bien engagée à dîner avec eux. Mais, me dis-je, voici le cas, ou jamais, d'aller voir mon amie. Mon amant sortit à dix heures du matin, et dit qu'il ne reviendrait qu'à dix heures du soir ; qu'il me laissait sous la sauve-garde de Claire.

Si-tôt qu'il fut sorti, je me fis joliment coëffer en boucles, c'est-à-dire, un crêpé, un catogant flotant, mes petites bottes bien luisantes, ma petite badine à la main,

je saluai Claire et m'éclipsai. — Nous vous attendrons pour dîner, dit-elle. — Oui, jusqu'à trois heures.

J'arrive à la porte de M. de B.... Un tremblement me prend. Tu sais que je suis timide; je désobligeais mon amant : je tergiversai un instant, et j'allais me retirer, lorsque le portier me demanda à qui j'avais affaire. — Mlle de B.... peut-on lui parler? — C'est bien matin, monsieur; mais au surplus, voici son jockais, il vous dira s'il est jour chez elle. — Séraphin, votre maîtresse est-elle visible? Séraphin se retourne, me regarde, et étonné d'être nommé par un jeune homme qu'il ne connaît pas : — Monsieur, je vais le demander à la femme de chambre. Je le suis à un grand escalier; lorsque nous eûmes monté le premier étage, Séraphin se retourne : — Monsieur, n'allez pas plus loin, je vais venir vous dire si mademoiselle est visible; mais voici sa femme de chambre qui sort de chez elle. — Rosine, votre maîtresse est-elle visible? Rosine, étonnée de s'entendre nommer, me regarde. — Monsieur,

voulez-vous avoir la bonté de me dire votre nom? Je vais voir si mademoiselle peut vous recevoir. — Demandez à mademoiselle si elle veut recevoir le chevalier Jules. Elle ouvre une porte à deux battans, traverse une anti-chambre, ouvre une porte pareille, et dit : — Mademoiselle, M. le chevalier Jules demande si vous voulez le recevoir. Je suivais toujours la femme de chambre à deux pas.

Après avoir réfléchis un instant : le chevalier Jules! se peut-il? et aussi-tôt elle est dans mes bras. Elle me fit asseoir sur le sopha dont elle venait de s'élancer, et dit (en me montrant un jeune homme qui était Adonis même) : voici le comte Alphonse; puis, me carressant, elle me demanda à-la-fois des nouvelles de tout le monde. Alphonse me regardait des pieds à la tête, et de la tête aux pieds; Séraphin était resté comme une statue à la porte de l'anti-chambre; Rosine, qui chiffonnait quelque chose dans la toilette, ne me perdait point non plus de l'œil. Enfin, tout s'explique. Mon amie! ma chère Lili! je

te serres donc dans mes bras !.... Après nous être encore donné le baiser d'amitié, je lui conte comme j'étais venue à Paris, etc. — As-tu déjeûné? — J'ai pris une tasse de chocolat. — Éh bien, tu mangeras des huîtres. Rosine, faites venir des huîtres. Séraphin, va demander, de ma part, à M. Bertrand le meilleur vin blanc qui soit dans la cave de mon oncle. En un instant tout fut prêt : nous déjeûnâmes bien. A trois heures, je voulus me retirer. — Ce ne sera pas, me dit-elle en fermant les portes. — On m'attend pour dîner ; il sera fâché contre moi. — Séraphin, va porter un petit billet que l'on ne l'attende pas. Nous avons du monde à dîner. — Comment ! sans toilette! je ne resterai pas, Lise! — Mais ce sont des amis privés; d'ailleurs, si tu veux de la toilette, nous sommes de même taille; choisis dans toutes mes robes celle que tu aimes le mieux ; mes chapeaux enfin ; prends à ton goût. Alphonse dit : — Sauf meilleur avis, le chevalier Jules est si joli, qu'il ne devrait pas changer de costume. La pluralité des voix fut pour que je gardasse mon costume.

On me dit encore qu'il y avait un petit concert d'amateurs. Une femme de province est toujours un peu sauvage les premiers jours qu'elle est à Paris. — Oh bien non, je ne veux pas rester. — Tu resteras, belle Lili; je veux que tu entendes l'amour; il joue du violon comme un ange; et elle lui donna un baiser.

Mais, Rosine, il est tems de faire ma toilette, et elle s'y mit. Combien elle était belle! Un joli chapeau posé avec grace sur le côté, lui donnait un minois fripon qui était tempéré par un port majestueux. Elle était adorable.

Nous passâmes au sallon. Elle me présenta à son oncle, qui me fit l'accueil le plus gracieux. A quatre heures, tous les convives arrivèrent. On n'attendait plus que madame de Sainte Amaranthe et M. de Séchelles. Alphonse paraît; qu'il était beau! que de graces dans sa tournure! que d'élégance dans sa mise et son maintien. Mes yeux ne pouvaient pas se détacher de lui; mon amie qui l'observait avec complaisance, me dit: que ton suffrage m'est doux!

Les

Les deux battans s'ouvrent, une femme paraît : non, jamais la nature n'a pu faire un plus bel être, c'est Saint-Amaranthe ; elle est belle, elle est jolie; c'est une divinité..... Nous amenez-vous M. de Séchelles, lui demanda M. de B..... Alors de la plus charmante bouche sortit l'organe le plus mélodieux. — M. de Séchelles se fait toujours attendre ; mais il n'est pas cinq heures.

Encore une fois les battans s'ouvrent, et paraît le pendant de Saint-Amaranthe : on annonce M. de Séchelles. Figures-toi qu'il n'exista jamais rien de plus parfait. Si Alphonse avait attiré mes regards; si ensuite je les avais fixés sur Saint-Amaranthe, je ne pus plus les détacher de dessus le céleste Séchelles ! Mon cœur battait ; je me sentais mal à mon aise : mon amie me serra la main et me dit : — Es-tu fâchée d'avoir restée ?..... — Oui, certes ; j'aimerais mieux ignorer qu'il existe un être aussi parfaitement accompli.

On annonça qu'on avait servi. Lise

qui faisait les honneurs de la table, plaça madame Sainte-Amaranthe à la droite de son oncle ; une autre dame, dont je ne demandai pas le nom, à sa gauche ; un cavalier qui eût été fort aimable, s'il n'y eût pas eu là Alphonse et Séchelles ; mais il n'était plus qu'une ombre au tableau Elle prit Alphonse à sa gauche, moi à sa droite, et me fit le funeste cadeau de placer Séchelles près de moi. Pendant le dîner, il eut des petits soins aimables pour moi : plusieurs fois il leva ses beaux yeux sur moi ; je baissais les miens en rougissant : cependant, aujourd'hui que j'ai l'usage du monde, comment se peut-il que je sois si sotte ? Mais non, mon ami ; c'était moins de timidité que de plaisir. Oh ! je ne puis te rendre l'effet que cet être a produit en moi. Que je suis malheureuse de l'avoir vu !....

Sortant de table pour passer au sallon, il m'offrit la main et me la pressa tendrement. — Aimable Jules ! resterez-vous longtems à la capitale ? Pourra-t-on avoir l'hon-

neur de vous faire sa cour ?.... — Je pars demain. — Demain ! quoi ! demain, Lili, demain, vous nous quittez ! Il baisa ma main, la porta sur son cœur, et en soupirant, il répeta demain.

Nous étions dans un coin du sallon ; je me trouvai si troublée, ou pour mieux dire; si émue, que je n'eus que le tems de me jetter dans une bergère qui se trouvait près de moi. Lise nous joignit; le concert commençait, nous nous y rendîmes : l'harmonie était charmante; Alphonse fut beaucoup applaudi. Séchelles était près de moi; nous eûmes une conversation très-agréable; que de fois il leva ses grands yeux sur les miens ! qu'une si délicieuse soirée s'écoule vîte ! Dix heures sonnent; je fais un mouvement pour me retirer. — Je vais avoir l'honneur de vous reconduire. — Je demeure à deux pas d'ici, ce n'est pas la peine : Lise voulut m'arrêter : — Tu connais mes motifs, lui dis-je ; mais je voulais éviter les instances de Séchelles. Je ne savais comment faire : j'usai de subterfuge.

et j'échappai à la surveillance de Séchelles et de Lise. Je ne rentrai plus ; je me fis reconduire par Séraphin.

Il était onze heures lorsque j'arrivai ; mon ami était déjà couché, Claire allait en faire autant ; elle m'avait attendue pour souper. Il me boude, je lui parle. — Ne me réveillez pas, me dit-il avec humeur ! Je pleurai. De toute la nuit il ne m'a rien dit.

Le matin, cependant, il se dérida. — Eh bien, Lili ! m'avez-vous tenu la promesse que vous m'avez faite de ne point aller chez Lise? Mimi, cher mimi, je l'embrasse. — Ecoutes ; ce n'est pas ma faute. J'ai rencontré Lise, elle m'a obligée d'entrer chez elle ; et elle n'a pas voulu me laisser aller avant le dîner ; je n'étais pas non plus fâchée de laisser Claire avec son ami ; j'y restai donc. Il y avait un concert, c'est ce qui a fait que je suis revenue si tard : encore ai-je été obligée de me dérober. — Mon bon ami, est-ce que tu ne m'aimes plus ? Cette question était trop positive, il

y répondit par un baiser, et nous nous raccommodâmes.....

A deux heures, nous fîmes venir des chevaux et nous partimes. Nous dinâmes à N.... chez madame G..... Nous arrivâmes à S..... à dix heures du soir : mon amant me déposa à ma porte, Claire à la sienne, et en droite ligne, il se rendit à L.....

M. B.... et mon mari, le matin de notre départ, nous demandèrent ; les domestiques dirent qu'ils devaient bien savoir que nous étions parties pour Paris ; ce fut pour eux un rêve ; mais tout s'est assez bien ar-arrangé ; d'ailleurs, mon ami, je peux faire tout ce que je veux. Lorsque je ne lui demande pas d'argent, tout est bien.

Adieu. Je me dispose à partir après-demain pour C...y. J. H. est partie pour C..... Toi aussi, bon ami, viens après-demain à C....y. Je t'embrasse bien tendrement.

Clarisse parle toujours de toi ; si tu l'ai-

mes, elle te paye bien de retour; et si elle avait quelques-années de plus..... J'espère que tu ne te plaindras plus; voici de quoi t'occuper au moins un jour.

Ta bonne amie et sœur **Lili.**

LETTRE XXXVII.

Julie à Lise.

PARDON, ma toute belle, si j'ai disparue comme l'éclair ; mais c'est, je t'assure, un acte de vertu de ma part d'avoir pu te quitter ; abandonner une place qui m'était si agréable ! Mais M. de Séchelles m'avait pressée pour me reconduire ; si j'étais rentrée, je n'aurais pu m'en défendre ; et comment mon amant aurait-il pris cela ? O, mon amie ! combien il est jaloux ! il m'a presque toujours boudé. Il est bien inquiet de savoir qui j'ai vu chez toi. Il était couché lorsque j'arrivai : il m'avait attendu pour souper, et il avait beaucoup d'humeur : cependant, le matin, nous goutâmes les charmes d'un raccommodement.... Nous partîmes à deux heures ; et il me fut impossible de m'échapper pour aller t'embrasser.

. . . . . .

Nous dinâmes à N..... chez un de mes

parens, où nous avions fait transporter notre voiture lorsque nous montâmes dans celle de ces officiers, qui nous conduisirent à Paris; c'est encore une anecdote que mon amant ignore; car quoique très-innocente, il y aurait encore de quoi lui mettre Martel en tête.

Après le dîner, nous continuâmes notre route gaiement. Lorsque nous entrâmes dans la forêt de V....., tu sais combien ces trois lieues sont agréables: le crépuscule de la nuit était fermé, la lune éclairait ce beau lieu de ses rayons: mon amant prétendit que je glissais, et voulut me prendre sur ses genoux: je ne négligeai pas cette occasion pour dissiper l'espèce de sérieux qu'il avait toujours conservé, nonobstant notre raccommodement du matin; bientôt il fut sensible à mes carresses... Claire fut assez obligeante pour faire semblant de dormir..... L'heure, le lieu, la voiture qui marchait rapidement sur la plus belle route du monde, tout avait contribué à notre bonheur..... Puis, mon amant, avec l'organe que tu lui connais, me dit: Lili,

tu

tu ne m'aimes plus assez pour qu'un cadeau que je voulais te faire ait du mérite pour ton cœur. Lise! tu sais bien que ce n'est point avec des paroles que l'on répond à une si obligeante inquiétude! J'étais pénétrée jusqu'aux larmes. Que ce soupçon est injuste, mon ami! et dans quel moment le manifestes-tu ?.... Il était inondé de mes larmes et de mes baisers! Il tire de sa poche un papier bien plié qui contenait une large forme ovale; je l'ouvre avec précipitation; les rayons de la lune me firent appercevoir les traits du dieu de mon ame. Partageant mes transports entre l'original et la copie : toi, tu me resteras toujours, telle chose qui arrive; que son cœur change, que je cesse d'être Lili, tu seras toujours à moi; nulle puissance ne pourra te ravir de mes mains : ta place est sur mon cœur; lorsque j'expirerai, tu y recevras mon dernier soupir. Que ce moment fut doux pour tous les deux! Claire vit bien que c'était ici le triomphe de l'ame, et que sans inconséquence, elle pouvait bien se réveiller, et elle eut l'air de se mettre bien vîte au fait d'une scène aussi tendre!

Nous nous jurâmes de nous aimer à jamais. Diane et les arbres les plus antiques de la forêt furent pris pour témoins de nos sermens. Après un épanchement aussi délicieux, le reste de la route fut agréable. Mon amant me descendit à ma porte, Claire à la sienne, et tout de suite il dirigea sa route sur L....

Il était minuit, tout le monde était couché chez moi; mais tu sais que la porte n'est jamais fermée qu'au passe par-tout; je rentrai sans bruit et me couchai. Le lendemain matin, je sonnai, Fany vint : après m'être fait donner ce dont j'avais besoin, lorsque je sus qu'il était jour chez mon mari, je pris un petit négligé et y descendit gaiement; il était au lit. — Bon jour : comment te portes-tu? je l'embrasse. — J'ai froid, Mimi. — Je le crois bien; tu es presque nue : mets-toi là pour te réchauffer, et fais-moi ta confession. J'entre dans son lit. — Mais tu sais bien que madame B.... avait reçu une lettre de son parent pour se rendre à Paris; elle voulut que je l'accompagnasse, et tu fus le premier à m'y inviter;

car c'est toi qui as écrit un billet pour commander des chevaux de poste : vas, mon ami, ce voyage ne me coûte pas d'argent ; j'ai cru pouvoir me le permettre. J'ai vu Lise ; car c'est pour elle que j'ai fait cette espiéglerie, et je te rapporte de sa part tout plein de baisers ; aussi-tôt je m'acquittai de la commission. — Oh ! vous êtes de furieuses rouées, c'est-à-dire, madame B... ; elle m'avait tant fait boire, et son mari aussi, que nous ne savions guère ce que nous faisions. Le lendemain, je te demandai, ne me souvenant nullement de la veille. Enfin, nous étions très-bons amis ; Claire arrangea cela parfaitement aussi avec son mari.

Je passai la journée du lendemain à jouir de souvenirs ; et ce n'est pas une jouissance à dédaigner ; pour Lili, elle a bien du prix. Je me couchai de bonne heure pour rêver plus à mon aise sur ce charmant voyage. Je me reportai chez Lise ; je me la peignis dans les bras du délicieux Alphonse... Mais je vis très-distinctement le beau, le divin Séchelles. De toute la nuit, il ne me sortit

pas de la tête, et il alla même jusqu'à usurper une place dans mon cœur.... Que je suis fâchée de le connaître! que je suis curieuse que tu me donnes des détails sur son compte! sur sa moralité.... Non, ne m'en parles pas; il vaut mieux que j'oublie cet être qui, pour moi, ne sera jamais qu'éphémère. A-t-il des qualités? Il doit posséder celles du cœur; il est si sensible! Les yeux sont le miroir de l'ame; les siens sont si beaux! O! pour Dieu! Lise, apprends-moi ses défauts..... Mais non; laisse-moi plutôt croire que ce chef-d'œuvre de la nature est parfait!.... Mais aussi, ne vois-tu pas que je raffole?... Adieu. Je vais partir incessamment pour C....y: à mon retour, tu auras une lettre circonstanciée de mon voyage. Je t'embrasse et suis ta meilleure amie.

JULIE.

LETTRE XXXVIII.

A Julie.

BIEN clos dans le fond de ma voiture, en rêvant à mes amours, j'arrive à L... au jour; je me mets au lit, et je rêve encore à Lili; mais je la vis sur le point de m'être infidelle. Un être beau comme le jour s'était introduit dans l'ame de Julie; il avait usurpé une place dans son cœur.... Que ce songe m'a fatigué, Lili! Il y a quelque chose de réel! Les songes sont quelquefois des présages.... Que cette visite à Lise, qui dura tout un jour, me donne d'inquiétude!.... Rassure-moi; dis-moi qu'il n'en est rien: répète-moi que tu m'aimes; il m'est si doux de l'entendre de ta bouche! que ta plume me trace ce mot charmant, Lili! je t'aime! As-tu autant de plaisir à l'entendre que moi? je t'aime!... je t'aime!... je t'aime!...

Dis-moi le jour que tu vas à C...y; la

réception que t'a faite ton mari. Adieu, Julie; adieu, bonne Lili; je te baise de la tête aux pieds,

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE XXXIX.

Julie à son ami.

Il m'est aussi doux de te dire je t'aime, comme toi de l'entendre, ami bien sensible. Rentrée chez moi, j'examinai, je baisai ces traits chéris ; je le posai sur mon cœur ; c'est-là son empire ! Ton absence m'est moins cruelle depuis que je me console avec ton portrait ; c'est lui qui reçoit mes soupirs : quelquefois il me semble voir l'ivoire s'animer ; la bouche a l'air de s'entr'ouvrir lorsque je la presse de mes lèvres. O ! pouvoir de l'imagination ! Le croiras-tu ? cette idée m'a rendue heureuse !....

Je pars pour C...y après-demain. J. H. est partie pour C.... : rien ne me gêne plus pour m'y rendre. M. R.... vient me chercher dans sa voiture ; Clarisse en mourra de joie....

Adieu, bien-aimé ami : toi-même, ar-

rives à C...y après-demain. J'ai le plaisir de parler de toi avec Claire; c'est véritablement une excellente personne. Tu peux être utile à un de ses amis qui est attaché à ton département. J'aime à croire qu'il te sera doux d'obliger l'ami d'une si bonne amie. Adieu. Je te baise de toute mon ame.

Toute à toi, JULIE.

LETTRE

LETTRE XL.

Lise à Julie.

Je ne puis te pardonner la fuite que tu as faite. Mon dieu ! que ces femmes de province sont difficiles à lancer dans le monde ! le plus bel homme de l'univers était attaché à ton char, une amie desirait te retenir ; et pour courir dans les bras d'un jaloux qui boude toute une nuit, tu te sauves comme un écolier qui craint son régent ! Mon dieu, Lili ! je te croyais plus avancée dans le monde ! Tu as encore besoin d'être formée !

Séchelles comptait bien te reconduire dans son cabriolet : à la vérité, si tu y eusses monté, il n'eût point été assez sot pour te conduire dans les bras de ton amant ; sûrement qu'il t'eût gardé cette nuit pour son compte ; et véritablement, il manifesta du regret de ce que tu lui étais

échappée. — Comment, dit-il ! est-ce qu'elle est farouche, notre petite amie ? c'est dommage, elle a de jolis yeux ; elle doit être bien voluptueuse ! Lise, ô ! tu en sais quelque chose? — Oui, extrêmement, et elle vous conviendrait beaucoup sous certain rapport. .. — Méchante ! est-ce qu'elle ne reviendra plus ? — Je l'ignore ; elle doit partir demain ; elle est ici avec son amant ; et ils ont trompé le mari pour faire ce petit voyage.

Son mari est un homme charmant ; c'est un avocat célèbre : son amant aussi est un bel homme, très-aimable, il est de même avocat ; elle, c'est la fille d'un riche propriétaire de fonds : c'est chez son père que je l'ai connue ; je lui ai donné les premières notions du plaisir ; j'ai aimé son frère qui, si vous n'existiez pas, serait la plus parfaite créature qui fût jamais. — Mais comment, Lise ? Cette femme a un amant, et elle est si sauvage ? Dieu ! que cet amant-là doit être heureux ! que ces femmes de province sont drôles ! Mais,

Lise! si je la tenais entre quatre yeux! Par exemple, si lorsqu'elle s'est assise sur la bergère dans le sallon, c'eût été dans notre boudoir en tête-à-tête, croyez-vous, ma belle, qu'un peu de témérité ne m'eût point réussi? Si elle eût monté dans mon cabriolet, j'eusse été heureux! Je sais qu'il y a des femmes qu'il faut toujours qu'elles aient les honneurs du viol : mais ce que vous m'avez dit, Lise, me donne un desir.... Quoi! je ne la retrouverai jamais! O! elle reviendra à Paris, pas vrai?..

- Tout ce que je te dis-là est, mot à mot sa conversation. Nous nous entretînmes encore long-tems de toi : vraiment, il a une forte fantaisie pour ta personne; et, comme je me l'imagine, toi qui n'est pas tout-à-fait si novice qu'il pourait bien le croire, je ne doute certainement pas qu'il ne s'attache sincérement. Mais déjà je t'entends me dire : — Et comment êtes-vous si familiers ensemble? vous qui, dans la société, étiez si réservés? — Eh! mais, voici l'usage du monde; beaucoup de *de-*

corum en société, et du dernier mieux en tête-à-tête. Ne crois-tu pas, crédule Lili, qu'un aussi bel homme soit venu chez mon oncle sans m'adresser ses hommages; et que me les adressant, je ne les ayes pas accueillis? Mais est-ce que l'on se passionne? ou, pour mieux dire, est-ce que l'on file le parfait amour avec de tels hommes? C'est-là le cas de traiter l'amour légèrement, de jouer avec lui comme avec un enfant. Séchelles fut mon avant-dernier amant; il eut bien envie de moi, je le desirais fort aussi; je lui donnai rendez-vous au bois de Boulogne pour rendre la chose plus touchante, et nous revînmes passer la nuit chez moi. Nous nous convînmes beaucoup de caractère, d'esprit et de cœur; mais des rapports phisiques entre nous ne pouvaient se concilier: nous convînmes, d'après cette découverte de part et d'autre, de demeurer amis, et de nous pourvoir réciproquement ailleurs. Alphonse me tomba en main; il n'est pas de la sublime beauté de Séchelles; il a des attributs aimables que ne possède pas l'autre; du reste, je ne connais pas de

défauts à Séchelles que l'inconstance, la légèreté près des femmes, aussi un peu orgueilleux; mais il a un cœur excellent, une ame sensible, bon, noble, généreux, loyal, probe, délicat : voici bien, je crois, de quoi contrebalancer le goût de varier ses plaisirs en changeant de maîtresses. Puis, tant de femmes charmantes lui font des avances, qu'il ne pourait, même sans injustice, être fidèle à une aux dépens des autres. La reine, la voluptueuse Antoinette en a voulu : comme il était avocat de la noblesse ; qu'il était très-célèbre alors, tant par ses talens que par sa beauté, la reine lui donna un jour sa ceinture à l'œil de bœuf, à Versailles; mais les Polignac ont fait une cabale pour le déjouer. Je te quitte ; voici Alphonse qui veut lire.

A onze heures du soir.

Je rentre du spectacle, j'ai encore le tems de fermer ma lettre avant souper. A propos; Séchelles soupe avec nous; mais, comment! ne voilà-t-il pas qu'il lit ta lettre par-dessus mon épaule, et qui, ayant ap-

perçu qu'il y était nommé, me la prend et se sauve avec. J'eus beau crier, Séchelles, c'est une perfidie, c'est une horreur : il n'écouta rien, et ne me la rendit que lorsqu'il l'eût lue ; et il veut que je lui donne la permission d'insérer deux mots dans la mienne..... « Lili, charmante Lili, je vous aime ; recevez mes adorations.....

SÉCHELLES.

Eh bien! que vas-tu dire? ces deux lignes sont simples; c'est l'expression naïve du cœur! Il n'a cessé de me dire pendant le souper ; il est bien heureux, son amant! mérite-t-il de l'être? Puis, il me fait des questions sur ton mari, sur ta fortune..... Ma bonne amie, cet homme peut te rendre d'importans services; mais tu es antichée de ton Q.....te : tu peux bien, au surplus, lui faire une infidélité en faveur du plus aimable des mortels.

Adieu, belle et tendre Lili ; crois que tu auras toujours en moi la plus dévouée de tes amies. J'attends avec impatience les dé-

tails sur la comédie jouée à C....y ; le succès de l'ajustement gris et rose; ce sont les couleurs de ton nouvel amant ; car je me rappelle qu'il ne m'aimait que comme cela ; il m'aime aussi le jaune ; mais comme blonde, je n'en peux pas porter. Je te baise mille fois.

Ta LISE.

LETTRE XLI.

Julie à Lise.

Amie, chère amie, c'en est trop ; je suis trop heureuse : mon cœur ne peut suffire à tant de délices ; j'aimerai toujours mon mari, j'en suis chérie ; j'idolâtre mon amant, il raffole de moi : au milieu de tout cela, je sens, oui, je sens que j'adorerai Séchelles. Quoi ! il m'aimerait ? Cela est-il bien vrai ? Charmante Lise ! que son petit billet, ou pour mieux dire, que ces deux lignes incluses dans ta lettre, ont fait tressaillir mon cœur ! Séchelles ! que ce nom a d'harmonie pour mon ame ! que je l'ai baisé de fois ; puis, éloignant ta lettre de moi, je reprenais le portrait de mon amant ; je lui demandais pardon de ma tacite infidélité ; ensuite, je courais chez mon mari, je l'embrassais, je pressais ma fille dans mes bras ; enfin, je ressemble à une folle : partagée entre ces quatre objets, que de combats j'éprouve !.... L'honneur, la nature, la tendresse,

tendresse, le plaisir, se choquent mutuellement dans mon ame! Non, Lise, je ne pourai tenir long-tems à de si violentes agitations; et dans ce quadruple bonheur, j'envisage des maux inouis pour l'avenir.... Ah! voilà le sujet de l'émotion que j'ai éprouvée en entrant sur le pas de ta porte. Lise, que dans le lointain j'apperçois une carrière orageuse!..... Mais quittons ce sujet, il te faut des détails du succès de la comédie à C....y.

Dimanche, il y a eu un grand dîner chez mes parens, que tu connais : on se mettait à table comme mon frère arrivait; il ne manquait plus que le principal de la pièce, l'amoureux. On était au second service que je mangeais à peine, car mes yeux étaient toujours fixés sur les croisées par où devait arriver l'objet principal de la comédie, et bien plus encore celui de mon cœur.

Un cheval arrive écumant de sueur : on voit bien, dit la compagnie, que ce pauvre

animal portait un amoureux ! — Placez-vous près de votre amante, dit d'une manière joviale le maître de la maison. Je reprends de l'appétit, de la gaieté, et tout fut le mieux du monde. Pour le dîner, je n'étais que coëffée ; nous fûmes tous nous habiller. A cinq heures on leva la toile : Dorval et Elise ont fait des merveilles ; ils ont rendu ce qu'ils sentaient, ce qu'ils pensaient.... Pouvaient-ils manquer de réussir ? aussi furent-ils applaudis à tout rompre. Clarisse était un petit ange, et sir Charles mit une noblesse et une dignité ravissantes dans son maintien, dans tout son jeu ; la soubrette, le valet, étaient aussi très-bons : mon petit costume villageois a commencé à flatter tous les regards. Lorsque je parus en officier, cet habit avec lequel je suis maintenant familiarisée, fit ouvrir de grands yeux aux spectateurs ; mais comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée, et que ma main tremblait de la diriger vers mon amant, en la lui posant sur le cœur, elle m'échappa (et l'on cria du parterre, la blessure est mor-

telle). Lorsque je lui ouvris mon sein pour y plonger la sienne, son portrait parut en toute évidence; une voix sortant des coulisses dit : l'occasion était belle pour le lui donner. J'ai cru reconnaître cette voix; mais continuant mon rôle, je l'oubliai : nous sortons et nous laissons les valets sur la scène.

La femme de chambre de ma parente m'aime à la folie; elle tenait Clarisse toute habillée, et m'ajusta ma robe, ma coëffure, et plaça sur le côté mon joli chapeau avec une grace infinie : le médaillon fut placé à l'esclavage, ce qui produisait un charmant effet; je me regarde dans le miroir : satisfaite de ma petite personne, tenant Clarisse par la main, j'entre avec un air de triomphe sur le théâtre; les hommes firent un murmure d'applaudissement, les femmes de jalousie; Dorval entre par une autre porte, je lui présente ma Clarisse; prenant ma fille d'une main, et de l'autre la mienne qu'il baise (quoique ce ne fût pas dans la pièce), il me dit à l'oreille : Lili, que tu es

belle ! le voilà donc ce secret ; que je suis heureux ! Il se fit un petit moment de silence ; nous eûmes un peu de peine à retrouver nos rôles. Enfin, le père de Dorval paraît ; nous nous précipitâmes à ses pieds pour obtenir son consentement. Clarisse chanta à ravir ses petits couplets, et la pièce finie laissa tout le monde satisfait. Alors cette voix que je crus reconnaître qui s'était fait entendre des coulisses au sujet du portrait, répeta plusieurs fois qu'elle est jolie ! qu'elle est charmante ! qu'il doit être heureux ! et il se montre ; c'était le vicomte de L.... que tu sais avoir été amoureux de moi il y a trois ans ; mais j'étais alors une vestale.... Je lui serrai la main avec bien du plaisir ; et lui montrant Dorval : Me le pardonnerez-vous, vicomte?

Madame de R.... le retint à souper avec nous ; le souper fut gai, aimable : on ne sortit de table qu'à une heure du matin ; Clarisse couchait avec moi, mon amant et mon frère près de moi dans le même corridor. Lorsque ma fille fut endormie, je

la portai dans le lit de son oncle, et mon amant prit sa place dans le mien; que cette nuit fut encore bien heureuse !.....

Le lendemain, on dîna chez le vicomte... qui nous donna un joli petit bal : je ne pus arracher Q.....te du lit qu'à midi (tu sais qu'après sa maîtresse, la paresse est sa divinité), quoique moi, par décence, j'avais parue à dix heures chez madame de R....

Le dîner chez le vicomte fut excellent, le bal charmant ; c'était presque toutes les mêmes personnes de la veille ; je mis tout mon ajustement gris et rose, qui fut généralement applaudi de nouveau. Le lendemain, nous dînâmes en petit comité chez nos hôtes. Q.....te repartit à L.... ; mon frère s'en fut aussi : il voulait absolument que je lui laissât emmener Clarisse, qui est son joujou dans sa solitude.

Adieu, mon bel ange, je t'embrasse de tout mon cœur et t'aime de même.

Est-ce qu'un songe n'a pas amené cette

nuit Séchelles dans mes bras? Je suis tentée de me plaindre de ce que ce n'est qu'un songe. Dieu! que le cœur est bisare. Adieu, Lise; je suis toujours,

Toute à toi, JULIE.

LETTRE XLII.

A Julie.

Bonne Lili, mon premier soin est de t'apprendre, qu'à cela près d'un peu de neige, je suis arrivé à bon port à L..... Combien je te dois de remercicmens du secret que tu as gardé envers moi. Oui, Lili, ce sont mes yeux qui ont porté le plaisir à mon cœur; que ce costume est charmant! qu'il te sied à ravir! quelle jouissance pour moi, de voir tous les hommes te regarder avec admiration! et les femmes avec envie, lorsque tu entras en scène! Combien ta fille était charmante aussi! que j'ai eu de plaisir au dîner du vicomte de me placer à ta gauche, pour être carressé par ton panache! friponne! tu l'avais placé avec adresse pour cet effet! mais le vicomte t'aime beaucoup, et toi tu as pour lui des attentions si distinguées, que je suis obligé de me travailler pour n'en pas devenir jaloux! Et M. de R.... s'appercevant de mes

souffrances, tandis qu'il te baisait la main, qu'il te disait de jolies choses, et que tu y répondais d'un air gracieux, dit : « ils se connaissent depuis long-tems ; c'est le parrain de sa fille. » Pourquoi, Lili, ne sais-je pas tout cela ? pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cette liaison antérieure, Lili ? Tu me feras tourner la tête : tu as toujours des petits quartiers de réserve ? Nonobstant, je t'idolâtre toujours..... Adieu, écris-moi, Lili, et crois-moi tout à toi,

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE

LETTRE XLIII.

Julie à son ami.

TOUJOURS mon ami, toujours des réminiscences de jalousie ? Que faut-il donc que je fasse pour te tranquilliser ? Je ne vis, je ne respire que pour toi ! A S... tu es jaloux de mon mari ! à Paris, d'un être idéal; à C....y du vicomte; comment faut-il s'y prendre pour établir la sécurité dans ton ame ? S'il m'est doux de recevoir un applaudissement, c'est pour te donner un triomphe ! ne sais-je pas que les hommes aiment leurs maîtresses, non pas parce qu'elles leur plaisent ? mais encore parce qu'elles plaisent à leurs amis ; car leur amour-propre en est flatté ; et chez eux comme chez nous, l'amour-propre équivaut à l'amour.

Je t'aime, je ne néglige aucune occasion de te le prouver ; je t'aime : voilà la seule caution que je puisse te donner. Si tu ne crois pas mon cœur solvable à ses engagemens, rends-le moi....

Je suis chargée de la part de Claire de te faire une invitation en son nom. Lundi prochain est la fête de son mari ; elle donne un grand dîner et un bal à la suite. On demande si tu veux être à la gauche du panache gris et rose ? Je t'abandonne cette pensée.

Adieu. J'ai ôté ton portrait chéri du joli esclavage ; je l'ai suspendu sur mon cœur avec une gance blanche ; et j'ai mis en évidence celui de mon mari ; je t'apprends cette particularité pour que tu ne m'accuse pas encore d'avoir des quartiers de réserve. Adieu. Mille baisers : à lundi : on t'attendra pour dîner. Fais avoir un congé de deux jours à l'ami de Claire, et amène-le avec toi : tu lui dois ce procédé.

LETTRE XLIV.

A Julie.

Aimable étourdie ! qu'as-tu fait ? Tu n'as pas calculé le jour où le messager apportait nos lettres de V..., et que par conséquent ta lettre n'arriverait que le dimanche chez nous. Une fois pour tout, souviens-toi que nous n'avons le facteur que les dimanches et jeudis ; toi qui ne crois au malheur que lorsqu'il est à son comblé, tu as eu l'art de me tranquilliser à C....y en me disant qu'elle serait restée dans quelques mains sûres, puisque son contenu ne pouvait compromettre tout au plus que toi. Oui, ma bonne amie, tu vois tout avec l'œil de la philosophie ! mais nos parens, qui ont une manière de penser si différente de la tienne ! Mon père est furieux ; il lance des invectives contre toi.... il ne veut jamais te voir ; et il m'a défendu, sous peine d'encourir sa disgrâce, toute

communication avec toi ; mais qu'il y compte. Il a défendu expressément à tes sœurs de jamais avoir de liaison avec toi, et à ma mère, de te voir ; la bonne femme a pleuré : voici tout ce qu'elle sait faire ; mais elle a promis qu'elle ne te verrait plus : cependant, il n'a voulu montrer ta lettre à personne : après l'avoir lue plusieurs fois, il l'a jettée au feu, sans que ta craintive mère ait osé la retirer. Il a dit qu'il adoptait Clarisse ; qu'il aurait soin de son éducation ; qu'il userait de l'autorité que lui donnait le droit du sang, pour s'opposer à ce que jamais elle retourne dans tes mains ; et que s'il avait su que ç'eût été pour jouer la comédie que tu l'avais demandée, sûrement il se serait opposé à son départ, etc. etc.

Comme il lui disait beaucoup de mal de toi ; qu'elle devait te renier pour sa mère ; qu'elle n'avait plus désormais que sa maman G.... et sa maman R...., la petite a beaucoup pleuré, et elle lui a dit : — Papa, il n'y a que toi qui n'aime pas ma petite

maman Q.....et. Elle est si gentille : tout le monde disait à C...y qu'elle était belle; papa, si tu l'avais vue faire Elise, tu ne pourais t'empêcher de l'aimer! elle est si bonne; elle m'aime tant, oui, mon petit papa, elle est ma maman, Clarisse est sa fille. Ma mère fit signe à l'enfant pour arrêter ce petit langage naïf. La patience échappa à mon père; il la poussa rudement et lui dit : mademoiselle, ne vous avisez pas de parler jamais de votre mère devant moi; je m'apperçois déjà que vous ne vaudrez pas mieux qu'elle; mais j'y mettrai bon ordre.

La petite se retira en pleurant, et lorsqu'elle pût me trouver seul. — Pas vrai, mon petit oncle, que ma petite maman de S.... est bien gentille? c'est mon vieux papa qui est méchant! Mène-moi chez maman à S.... ; je ne veux plus rester dans cette vilaine maison-ci. Véritablement cette enfant est très-précieuse ; mais ici, ils lui aigriront le caractère, et lui donneront des impressions désavantageuses sur sa

mère ; d'ailleurs, quelle éducation recevra-t-elle dans ces rochers, ne vivant qu'avec des gens à préjugés ? Tout ceci me désole ; si j'envisage mon petit intérêt particulier, je veux former le cœur de ta fille pour moi ; j'attendrai qu'elle soit nubile : je suis jeune, et elle m'aime ; je veux nourir ce sentiment. Clarisse est sensible ; elle a l'ame de sa mère ; je serai tolérant sur ses petits écarts de jeunesse ; et même, je m'accommoderais d'une femme comme toi ; les autres ont tant d'autres vices ! Je pense comme Lise.

Adieu, amie de mon ame, ne crois pas que je suivrai l'ordre d'un père injuste ; que je renonce à toi ; non, ma bien-aimée ; que notre correspondance, qui est maintenant un fruit défendu, prenne une nouvelle activité ; ce doit être un sel de plus pour toi. O ! Lili, sur les lettres que tu m'adresseras, fait mettre l'adresse par une main étrangère ; et lorsque j'irai te voir, je m'entendrai avec mon ami le C.... pour qu'il ait soin de dire que c'est toujours chez lui que je vais.

Adieu, mon bel ange : si je n'étais pas ton frère, je serais le rival de ton amant. Adieu, Clarisse t'envoye un baiser défendu.

Ton frère C. G......

LETTRE XL.

A Julie.

Tu m'aimes, Lili, j'accepte cette caution! Lundi soir je te ferai renouveller l'engagement de m'aimer toujours : je retiens la gauche du panache gris et rose; nous arriverons environ à trois heures : j'ai, ce matin, porté un congé de trois jours à l'ami de Claire; il est aimable : une certaine conformité de position semble nous rapprocher : nous ferons le voyage ensemble. Pauvres chevaux, que je vous plains! il n'est pas doux de mener deux amans qui s'approchent de leurs maîtresses.

Adieu, Lili, je t'embrasse; à lundi. Me pardonnes-tu mes injustes soupçons? Alors reçois ce baiser que tu placeras sur ton cœur. Adieu, Lili.

Ton ami N. Q.....te.

LETTRE XLVI.

Julie à son frère.

TOUT est perdu, ma lettre est tombée dans les mains de mon père ; j'étais déjà trop bien dans ses bonnes grâces ! Il me renie pour sa fille ! je t'avoue, mon ami, qu'il ne faut rien moins que la vertu de ma mère, que l'on ne peut révoquer en doute, pour que je puisse croire que je lui doive le jour ! mais son originalité n'a rien d'aimable. Pourquoi n'est-il pas resté à la Trape ? (1) C'était-là son lot.

Sois bien sûr que de la vie je ne remettrai les pieds chez lui ; je n'aime que toi de toute cette famille ; à peine connais-je mes autres frères, mes sœurs ; ce sont des enfans auxquels il n'y aura rien de si facile que de les indisposer à jamais contre moi : au

(1) Mon père, dans sa jeunesse, à la suite d'une passion malheureuse, était entré à la Trape, où le désespoir le fit rester six mois.

surplus, Charles, soyons à jamais unis : tu es plus que mon frère, et ta sœur est ton amie. Je leur laisse ma fille par rapport à toi ; et qu'il sache, ce père sévère, qu'il ne peut avoir de droits sur elle ni sur moi ; je ne suis plus sous son joug. Quel malheur pour moi qu'il n'ait pas le cœur d'un père !

Ecoutes, mon ami, pour lui obéir ponctuellement, viens lundi : madame B...., notre voisine, que tu connais, donne un grand dîner et un bal ensuite ; tu prendras encore ce petit moment de plaisir, et nous aurons celui de nous réunir en dépit des ordres donnés.

Adieu, je t'attends lundi. Embrasse ma fille pour moi ; c'est à toi, mon ami, que je la confie pour apprendre à aimer sa mère qui en est bien digne, nonobstant ce qu'en peuvent penser les gens à préjugés.

Ton amie JULIE.

LETTRE XLVII.

A Julie.

RAGE, fureur, désespoir! Lili, je portais mon cœur brûlant à S.... bien enfermé dans une voiture avec l'ami de Claire, nous étions descendus la montagne à pied, et comme il faisait un verglas épouvantable, un mal-à-droit postillon nous campe dans une ornière; la voiture renverse, je me trouve dessous, la jambe prise dans la cave qui s'était ouverte, j'ai cru l'avoir cassée : heureusement, nous n'étions encore qu'à une demi-lieue de la ville : on me ramena chez moi; le pansement fut douloureux; mais je n'ai qu'une entorse. Mon compagnon de voyage n'est pas blessé; ainsi il va partir à flanque-étrier; il te portera mes regrets. Chère Lili, c'est de mon lit que je t'écris, et à dix lieues de toi! Cependant, je te vois te retourner toutes les fois que la porte s'ouvre; tu crois voir ton amant; peut-être même ton cœur l'assure-t-il?

Je te suis : tu ouvres le bal d'un pas chancelant ; ton œil parcourt avec inquiétude les spectateurs, ton cœur desire !....

Tu vois entrer l'ami de Claire, et tu me crois à sa suite ; il te portera ce petit billet ; il te verra, Lili ; qu'il sera heureux ! je te baise de toute mon ame ; consoles-moi, Lili : écris-moi bien souvent et beaucoup ; donnes-moi des détails du bal. Je te suis de cœur et de pensée ; je serai à tes côtés, et mon portrait qui, lorsque tu feras un saut léger, retombera sur ton cœur, te rappellera le souvenir, que peut-être un nouveau flux d'adorateurs le feraient oublier.

Adieu, ma divine amie,

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE XLII.

Julie à son ami.

Un bienfait n'est jamais perdu, cher ami, tu as fait avoir un congé de trois jours à l'ami de Claire; ces trois jours ont été suffisans pour pouvoir faire achever le contenu d'une petite boîte qu'il te remettra, et que tu baiseras à l'intention de Lili; tu la porteras sur ton cœur par réciprocité.

On vous a attendus jusqu'à quatre heures pour se mettre à table; cependant M. B..... impatient, fit servir : Claire me regardait en souriant, pour savoir qui elle mettrait au côté gauche du panache gris et rose; le frère de madame de T...., qui peut avoir une quarantaine d'années, vint s'y placer. — Madame, me permettez-vous, je choisis toujours la meilleure place; cependant, madame, si elle était promise? — Monsieur, la personne n'arrive pas, il ne la mérite plus. Restez, s'il vous plaît, il est fort bien

remplacé. C'était pour lui une réponse plus qu'honnête, et pour toi, si tu fus arrivé, tu eusses vu ton remplaçant sans ombrage.

Le dîner fut bien long; je mangeai peu: toujours l'œil sur les croisées, deux fois pendant le dîner je relus ta lettre; elle était positive : tu n'as jamais manqué à un rendez-vous! j'étais très-inquiète, le verglas m'allarmait aussi. Mon voisin me témoigna de l'inquiétude sur mon agitation d'une manière très-obligeante. Il me donna la main pour ouvrir le bal; il y avait trois contre-danses; je dansais non-chalamment et avait l'air très-loin de la place que j'occupais. Enfin, je vois paraître l'ami de Claire; je laisse-là la danse et le danseur; je cours à lui. — Je vous cherchais, madame (après le premier bon jour donné à Claire). J'ai une lettre à vous remettre de M. Q.....« Je la lui arrache des mains. J'entre dans un petit cabinet de toilette; je m'assied sur une chaise; j'ouvre ta lettre, et lorsque j'en fus à la voiture culbutée, je fis un cri et m'évanouis.... Ma disparution causait déjà quelque rumeur dans la salle; mon

danseur me cherchait; je n'avais pas pris le tems de fermer la porte du cabinet; bientôt on m'apperçut évanouie; mon cavalier entre le premier, mon frère le suit, Claire immédiatement : mon frère me prit dans ses bras, traversa la salle où on dansait, et vint me déposer dans l'appartement à coucher de Claire sur son lit; il dénoua ma ceinture, ma robe, M. de T.... avait un flacon d'alcali volatil; il m'en fit respirer; on avait voulu m'arracher ma lettre des mains; mais je la retenais fortement. Si-tôt que j'ouvris les yeux, je la serrai dans mon sein. Ce petit incident avait dérangé le bal. Lorsque je fus un peu mieux, je fis mes excuses, et priai qu'on ne fasse plus d'attention à moi; mais ni mon frère, ni M. de T.... ne voulurent pas me quitter. Après avoir pris quelque chose, j'achevai la lecture de ta lettre : mon frère m'observa qu'une entorse n'était point dangéreuse; Claire vint se joindre à mon frère pour que je rajustasse mon désordre, et que je reparusse : je repris mon danseur et une place, et nous dansâmes de nouveau. Mon mari était sorti; il rentra comme je dan-

sais ; il s'approcha de moi et me dit avec intérêt, tu es pâle : on lui dit que je m'étais trouvée mal ; que sûrement je lui faisais un héritier ; il secoua la tête. J'en ai assez d'un. Tout rentra dans l'ordre. Mon danseur avait beaucoup examiné mes traits pendant mon évanouissement ; il me trouva la figure caractérisée et digne du pinceau ; il me demanda la permission de me faire sa cour, et d'essayer les faibles talens qu'il avait comme amateur ; enfin, des choses obligeantes. J'acceptai tacitement l'offre de me faire mon portrait, pensant tout de suite à te l'envoyer. Le reste de la soirée se passa agréablement ; l'aimable peintre fut toujours mon chevalier.

Le lendemain, il vint me faire une visite et me renouvella son offre de la veille : j'acceptai de grand cœur. — Si vous pouviez avoir fini dans trois jours ? — Oh ! certes ! et tout de suite il tira sa palette et ses pinceaux. Je me posai négligemment sur l'ottomane ; c'est dans cette attitude où tant de fois nous fûmes heureux..... que j'ai voulu qu'il me peignît. — C'est dans le

costume

costume, madame, que vous aviez hier, il était charmant. — Oui, lui dis-je; j'ai plus d'un motif à ce que ce soit cet ajustement, sur-tout le chapeau et le panache bien penché sur le côté gauche. Tout-à-coup mon mari nous surprit dans cette occupation. — C'est bien mal, monsieur, je voulais vous faire une galanterie sans que vous le sussiez. Eh bien! madame, je ferai semblant de l'ignorer; votre galanterie m'en sera toujours fort agréable; car hier vous étiez très-jolie; et j'aimerais mieux votre portrait dans l'habillement que vous aviez, que dans celui que j'ai déjà de vous; d'ailleurs, mon amie, vous étiez si jeune alors!.... Aujourd'hui, du moins, vos traits sont bien plus formés. — Oui, monsieur, vous aurez le portrait de madame dans trois jours, telle qu'elle était hier, c'est-à-dire, charmante. Mon mari le retint à dîner, et ils se reconnurent pour anciens camarades de collége. Le premier portrait fut fini ce matin; Claire et tous ceux qui l'ont vu, l'ont trouvé très-ressemblant; c'est sur-tout de celui qui est pour toi dont je suis jalouse de la ressemblance; car autrement,

l'hommage que tu lui porterait serait me faire une infidélité.

Adieu : rends à mon image tous les baisers que j'ai donnés à la tienne.

Mille choses jolies de la part de mon frère.

Toute à toi, JULIE.

LETTRE XLIX.

Lise à Julie.

Il y a bien long-tems que je n'ai eu de tes nouvelles, chère Lili, et plus long-tems encore que je ne t'ai donné des miennes; mais, Lili, sûrement tu ne calcule pas avec ton amie; et ce ne peut être parce que je n'ai point répondu à ta dernière que tu ne m'as point écrit !.... Chère amie, j'ai bien du nouveau à t'apprendre. J'ai perdu ma mère au bout de neuf jours de maladie; mon père est inconsolable; car ils s'aimaient comme deux tourtereaux : cet évènement a un peu calmé ma légèreté; j'ai abandonné pendant quelque tems tous les plaisirs pour me livrer au sentiment de la nature !.... Mais mon père et mon oncle ont profité de cette réminiscence de la raison, pour obtenir mon consentement à un hymen fortuné. Lili, je vais me marier! j'épouse un fermier général, M. de la W.... Il a quarante ans, infiniment aimable, beau-

coup d'esprit, de la même taille qu'Alphonse, quelque chose de son joli son de voix, et les graces de son maintien : tout ceci n'a pas peu contribué à ce que je lui sois favorable. Je ne doute pas, Lili, que je ne devienne l'exemple des femmes. Mon mari sera heureux; car j'aurai pour lui quelque peu d'amour, beaucoup de bonne amitié; je fermerai les yeux sur ce que je ne dois pas voir; je sais que l'époux le plus amant n'est jamais sans caprice! si moi-même j'en ai, je saurai les lui dissimuler. Mais j'ai tant vécu! que maintenant je n'ai d'autre desir que de me fixer à un homme honnête et aimable. J'aurai une maison opulente, de la sérénité dans l'ame, n'est-ce pas là le bonheur?...

. . . .

O! mon amie! si les hommes connaissaient tout le prix d'une femme qui a de l'expérience, qui connaît le cœur humain!... Qu'ils tiendraient peu à ces frivoles prémices de la première jeunesse! si, sortant, comme toi, de l'adolescence, on m'eût mariée, que d'allarmes j'aurais données à mon époux! me précipitant

d'écueils en écueils, j'aurais ruiné sa maison, ma santé; enfin, j'aurais détruit notre union, et peut être de malheureux enfans en eussent été victimes : aujourd'hui si je deviens mère, je saurai les aimer plus pour eux que pour moi.

Enfin, Lili, je vois le parfait bonheur pour M. de la W.... de devenir mon époux. Il ne me restait plus qu'une petite inquiétude, c'était de connaître sous certain rapport si nous nous conviendrions.... Cela était difficile à savoir; je ne pouvais pas lui proposer !!!! Cependant, après notre mariage, il eût été trop tard. J'avais beau examiner ses traits, sa tournure, rien ne me rendait plus savante. Cet examen fut si souvent répété, qu'il s'en apperçut; en souriant, il me prit la main qu'il baisa..— Ma charmante future, ne craignez rien, nous nous conviendrons encore davantage lorsque nous nous connaîtrons mieux. Je n'avais d'autre réponse à faire que celle d'une prude, d'ôter ma main en rougissant; il demeura bien convaincu que j'étais la femme la plus novice, et que c'était le

Nous avions à souper M. de la W.... On sortit de table à minuit. Mon oncle m'embrasse, mon futur aussi, et me souhaitèrent une bonne nuit. Rosine m'habilla à la hâte; elle s'était précautionnée d'un remise; j'avais la clef de la porte du jardin, je m'échappai par mon escalier dérobé. Comme deux heures sonnaient, j'arrivais au péristile de l'opéra, où il y avait un embarras de voiture; un masque descendit aussi d'un remise; je le regardai beaucoup, et crut reconnaître Alphonse. — Beau masque, me dit-il, voulez-vous accepter ma main. — Volontiers; plus confirmée que j'étais que c'était Alphonse. — Belle comtesse, me dit-il, quel fortuné moment nous rassemble! je me défendis faiblement d'être la comtesse. Bon, dis-je, voici la nouvelle maîtresse; qu'il me sera doux qu'il s'occupe tout le bal de moi, croyant s'occuper d'elle. Effectivement mon Bohémien (c'était ainsi qu'était son déguisement, moi j'étais en pélerine) ne me quittait pas. Il m'offrit des glaces, des oranges que j'acceptai. Cependant, quelquefois je disais : comme le masque donne de l'esprit! Car

ouvrir; je le reconnus pour avoir parlé à son maître au bal.

Nous entrâmes par une petite porte dans un jardin assez vaste : nous traversâmes un vestibule, une salle à manger, et nous arrivâmes dans un petit sallon bien échauffé, où on nous servit un consommé, un poulet gras, etc.

Mon aimable Bohémien se démasqua tout-à-fait, et je m'apprêtais à rire de sa surprise lorsque j'en aurais fait autant, et qu'il reconnaîtrait sa lugubre Lise. Mais, ciel! quel est l'être qui paraît de dessous le masque? Mon futur! Je fis un cri; mais je rappellai bientôt tous mes esprits en respirant d'un flacon d'alcali volatil pour rassurer mes sens, crainte d'un évanouissement qui m'eût perdue.

A mon cri, il se retourna. — Eh bien, est-ce que je vous fais peur, ma belle? — O ciel! quelle idée! Mais vous n'avez pas vu que je viens de me brûler; je lui montrai mon doigt. — Jolie petite menotte,

dit-il en la baisant. Je dis : faisons nos conditions. — Tout ce que vous voudrez, ma belle ; je souscrirai à tout. — Eh bien ! je vous aime ; vous m'avez plu ; mais je ne veux pas être connue ; car j'ai un mari et des enfans : vous posséderez toute ma personne, hors mon visage qui restera toujours voilé sous une gaze d'Italie épaisse. Je partagerai vos plaisirs : il me sera doux d'y contribuer ; mais vous ne verrez pas ma figure ; y consentez-vous ? — Quoiqu'il me serait bien doux de voir un très-joli visage, je respecte trop vos volontés, charmante amie, je me soumets à tout ; et il me presse tendrement dans ses bras.

Je le priai de passer dans l'appartement voisin pendant que je me déshabillerais : j'ôte toute ma mascarade ; je reste avec un simple jupon et un fichu sur mon col ; j'avais mis une perruque brune ; j'eus grand soin de cacher tous mes cheveux blonds ; je me fis un large signe sous le sein gauche, et un autre sur la cuisse droite avec une essence (qu'heureusement j'avais dans ma poche) qui a la propriété d'assurer ces si-

gnes pour vingt-quatre heures. J'arrange si bien ma gaze sur ma figure, qu'elle était d'une épaisseur impénétrable : je me laissai la facilité de la bouche et de l'œil pour voir, et non être vue. Tout cela fait, je rappelle mon aimable ; nous nous restaurâmes gaiement, et nous allâmes de même au lit ; je découvre en lui de rares beautés, qui, pour moi, tu sais, sont d'un grand mérite, et nous fûmes véritablement heureux.... Il ne chercha pas à pénétrer le secret que je voulais garder. — Mais, ma bonne amie, est-ce que je ne vous verrai plus jamais ? Il prononça ce jamais avec une onction qui me pénétra. — Laissez-moi faire ; je vous aime, je ferai le rôle d'amante, donnez-moi votre adresse, et je vous écrirai lorsque je pourrai être libre. — Ne pourrai-je pas vous être utile en quelque chose ; je suis riche ; les femmes qui n'ont point de besoin ont des fantaisies. Oserai-je ? Ne vous offenserai-je pas ? Il porta la main sur sa bourse. — Non, mon ami, je n'accepterai pas de vous des dons pécuniers, ils m'offenseraient ; je suis dans l'opulence. Il fut fouiller dans son secré-

taire. — Je suis bien heureux, ma généreuse amie, de retrouver ici un assez joli bijou que je vous prie d'accepter. — Je ne pus m'y refuser, puisque c'était son portrait dans une bague enrichie de diamans; je la reçus avec sensibilité. Mais, lui dis-je, cette bague avait peut-être une destination. — Oui et non. Comme je suis sur le point de me marier, je l'avais fait faire pour ma femme; mais on m'a observé qu'un riche médaillon serait bien plus galant qu'une bague où il était impossible de donner assez de développement aux traits. Ainsi j'ai fait faire un médaillon pour ma femme, et je ne peux mieux placer cette bague !.... Me la passant au doigt, je voulus le faire jaser sur son mariage. — Qui épousez-vous? Est-ce une jeune personne? — Oui, une jeune et belle personne, de votre taille; elle a aussi, comme vous, le son de voix charmant; c'est un ange de beauté, de candeur! quelquefois je la surprend, me regardant avec curiosité, comme cherchant à m'étudier, à lire dans mon cœur; je suis sûre qu'elle redoute le moment, quoiqu'en le souhaitant; car ses yeux an-

noncent le feu du desir de s'unir à un homme. Oui, ma belle, je me marie; j'espère être heureux, et sur-tout rendre heureuse ma femme. Je compte le lendemain de nos nôces, l'amener à cette petite maison, et lui en laisser totalement la propriété; mais cependant, ma belle, nous pourrons nous voir quelquefois; que ma femme ignore que j'ai une affaire de cœur avec vous, en sera-t-elle plus malheureuse, quand je l'aimerai bien, et que j'aurai toujours pour elle les procédés d'un honnête homme! — Mais si votre femme avait aussi une affaire de cœur, comment prendriez-vous cela? — J'aime à croire qu'elle aurait trop d'esprit pour que je puisse m'en appercevoir; car l'histoire de la paternité... Mais qu'elle garde le *decorum*; je ne suis point soupçonneux; je ne cherche jamais à savoir ce qui peut me faire de la peine.

Il fit servir à déjeûner, me pressa encore pour me dévoiler. — Ce joli visage, je ne le verrai donc pas? — Non, mon ami, je ne suis pas jolie; je n'ai que le corps; je suis très-marquée de petite vérole; j'en ai

perdu un œil ; desirez-vous encore me voir ? — Oui. Oh ! vous me trompez !.... — Deux heures. Dieux ! qu'il est tard ! j'ai du monde à dîner. Laissez-moi me retirer. — Moi, je dîne chez ma future ; mais on ne se met à table qu'à cinq heures. La pauvre petite, hier soir, était un peu indisposée ; elle vient de perdre sa mère, elle ne peut se consoler ; et c'est cette perte qui l'a décidée à se marier : car jusques-là, quoiqu'elle eut d'excellens partis, elle n'a jamais pu se déterminer. — C'est aussi, ajoutai-je, que vous lui avez plu ! — J'aime à le croire, répondit-il modestement. Oh ! je veux la rendre bienheureuse ! Tout en causant, nous nous trouvâmes à la petite porte du jardin, et nous entendîmes le nègre qui faisait avancer la voiture. Nous nous embrassâmes tendrement. — Adieu, cruelle ! adieu, aimable inconnue ! pensez quelquefois à celui qui vous adore.

Lorsque je fus arrivée à la rue Royale, je changeai de voiture ; j'en repris une autre ; je me fis conduire au marais et descendis chez la garde-malade de maman ; elle

me prêta des habits et je revins chez moi ; il était quatre heures ; Rosine avait dit que j'avais été malade toute la nuit ; qu'il fallait me laisser dormir toute la matinée. A cinq heures, on me dit que M. de la W.... demandait la permission de venir chez moi s'informer de ma santé ; je m'étais mise au lit ; un grand bonnet de nuit me donnait un air languissant ; j'avais les yeux abattus. Mon oncle me demanda la permission, puisqu'ils n'étaient que lui et mon futur, de faire servir chez moi. On me leva ; je me mis dans une chaise longue près du feu, et M. de la W.... était bien loin de croire que j'étais sa conquête de la nuit....

Adieu, Lili. Mademoiselle, écrivez-moi bien vîte.

Ta Lise.

LETTRE L.

Julie à son frère.

Mon indisposition, ami bon, n'a pas eu de suite ; c'était une affection de l'ame un peu trop forte ; je me portais à merveille le lendemain. L'aimable chevalier n'a pas cessé de me prodiguer ses soins ; il a voulu me faire mon portrait ; je profite de cette occasion pour me rendre toujours présente à toi. Il a parfaitement imité ma mise de ce jour : on me dit fort ressemblante ; cependant, ne trouves-tu pas qu'il a trop conservé cet air de mélancolie, immédiatement la suite d'un évanouissement ? il a poussé la complaisance jusqu'à en faire quatre copies, dont mon amant en a une, mon mari l'autre ; celle contenue dans cette petite lettre, et une que j'envoye demain à Lise.

Adieu mimi ; j'ai du monde à dîner ; je suis pressée. Baise Clarisse pour moi.

Ta bonne amie et sœur Lili.

LETTRE LI.

Julie à Lise.

OH ! pour le coup, cher amie, tu me surpasse en aventures; en ai-je jamais eu de cette force ? vingt fois j'ai frémi en lisant ta derniere ; quelle présence d'esprit !.... Comment as-tu osé rester lorsque tu as trouvé sous le masque ton futur, aulieu de ton amant !... quoi qu'il en soit, c'est un bon homme, épouse-le bien vîte ; il me tarde de te voir légitimement dans ses bras; il te rendra heureuse, je serais sa caution.

Nous avons eu un bal chez madame B.... ma voisine. Sans être nombreux ni superbe, il étoit assez agréable : pour moi, il devoit être charmant puisque Q. ...te devoit y venir, et amener de L..... l'ami de la maîtresse de maison ; mais c'est en vain que l'on retarda le dîner d'une heure pour les attendre : à huit heures

du soir son compagnon de voyage arriva seul ; il me remit une lettre de lui : il faisait du verglas : un mal-adroit postillon les avait renversés dans un fossé, et mon amant faillit avoir la jambe cassée. A cet endroit de sa lettre, je fis un cri et m'évanouis. J'étais entrée dans un petit cabinet de toilette ; la porte en était restée ouverte), mon frère et M. de F...... vinrent à moi : mon frère écartent ceux qui m'entourent, me prend sur ses bras, et traversant le sallon où l'on dansait, il entre dans la chambre de Claire, me pose sur son lit, et dénoue la ceinture de ma robe. M. de F... me fit respirer d'une essence, je revins ; étendant les mains en signe de reconnaissance vers ceux qui m'entouraient, mon frère en prit une qu'il pressait affectueusement ; M. de F... baisait l'autre. Mon amie, une femme évanouie est donc bien intéressante ?.... On avait voulu m'enlever la lettre que j'avais à la main ; mais je l'avais retenue fortement et placée dans mon sein.

Claire et son amie vinrent me tranquil-

liser; que ce n'était rien; que la chûte n'était pas dangéreuse; qu'il fallait que je remisse mon désordre et que je reparusse au bal : tout reprit l'ordre, et je dansais lorsque mon mari revint; c'est encore heureux qu'il n'était pas là pendant cette scène; le reste de la soirée fut aimable: quelques amis furent retenus à souper; de ce nombre était M. F.... : il nous remit à notre porte, et demanda la permission de venir nous faire une visite.

Le lendemain, à dix heures du matin, on me l'annonça; j'étais encore au lit; je dis qu'on le fasse passer dans le sallon; que j'allais m'y rendre.... Je me lève, passe une pelouse (robe du matin); j'ôte le peigne qui tenait mes cheveux; ils tombent à gros flots sur mes épaules. Je me présente à M. de F.... en lui disant bon jour; je m'assied sur l'ottomane. — C'est dans cet aimable abandon qu'il faut vous peindre, me dit-il en aveignant sa palette et ses pinceaux. — Non, lui dis-je, par des raisons particulières, je veux être dans le costume où j'étais hier : vous savez que c'est ainsi que

mon mari desire mon portrait. — Eh bien, charmante Lili ! (il avait entendu mon frère et Claire me nommer ainsi) permettez que j'en fasse un dans cet aimable désordre : soyez assez bonne pour qu'il me reste, et je m'engage à vous peindre pour tous vos amis dans votre ajustement d'hier. Il porta la complaisance jusqu'à m'en faire quatre. J'en joins un à cette lettre, mon amant en a un, mon frère et mon mari. Le chevalier soupe tous les jours chez nous : mon mari l'aime beaucoup ; c'est l'homme du monde le plus complaisant ; il n'est pas beau ; mais il a un genre d'esprit tout-à-fait aimable et des talens ; j'ai bien de la peine à le faire rester mon simple confident : voici toujours un attentif jusqu'à ce que Q.....te revienne ; ce ne sera pas avant les fêtes de Pâques.

Adieu, mon aimable amie ; je t'embrasse bien tendrement.

Ta Lili.

LETTRE LII.

A Julie.

Lili, ma céleste amie, tu me combles toujours de nouvelles faveurs; je n'ai plus de termes pour t'exprimer ma passion; que je suis heureux d'avoir été blessé à ne pouvoir me rendre près de toi, puisque cet accident me procure le plaisir de te porter continuellement sur mon cœur. Mon amie, tu sais toujous changer les larmes de tristesse en celles de plaisir! Lili, que tu es divine! Lili, dans ce portrait, que tu es frappante! que j'aime cet ajustement gris et rose, et ce panache; quelquefois je me penche pour en être caressé; que de fois dans le jour et la nuit, lorsque je me réveille, je baise ce portrait chéri! et je me dis: peut-être Lili rend-t-elle le même culte au mien.

Ma santé va excellemment bien; mais, chère Julie, nous sommes tellement sur-

chargés de besogne, que je ne pourrai aller dans tes bras que les fêtes de pâques. Que deviendrais-je, si je n'avais pas ton portrait?

Adieu, amie bien tendre; il est une heure du matin; je m'endors avec ton image. Tout à toi,

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE LIII.

A Julie.

Toujours nouvellement bonne, adorable et adorée sœur; ton portrait! De quelles expressions me servirai-je pour te rendre ma joie de te posséder continuellement : je l'ai mis à la place de la gerbe de cheveux qui était derrière le portrait de Lise; ot la gerbe, je l'ai fait monter en une épingle pour mettre au col. Tout mon bonheur maintenant est en peinture; j'ai ma sœur et mon amie, je n'ose plus dire ma maîtresse. A propos, elle m'a écrit qu'elle allait se marier, et qu'il fallait que j'allasse lui faire mes adieux, parce qu'après son hymen, elle serait la femme la plus sage du monde; mais qu'actuellement, elle jouissait de son reste; qu'elle voulait, la semaine d'avant ses nôces, rendre heureux tous ses amans. Mon père va à Paris ces fêtes de Pâques, je tâcherai de l'accompagner pour recevoir la dernière faveur de ma bien-

aimée ; oui, elle est capable, ne fut-ce que par originalité, d'être d'une sagesse exemplaire après son mariage.

Adieu, chère amie ; je t'embrasse et aussi ta Clarisse. Tous les soirs et matins, elle vient me dire : petit oncle, fais-moi baiser ma jolie petite maman Q.....et

Ton frère C. G.....

LETTRE

LETTRE LIV.

Lise à Julie.

MILLE et mille remerciemens, Lili charmante; que ton portrait m'a fait de plaisir! combien cet ajustement gris et rose te sied! véritablement, le chevalier a des talens; sur-tout le plus aimable, celui de la ressemblance. Comment? tu n'as récompensé son talent que par lui-même? .... Lili, sais-tu que tu es une femme bien drôle! Tu manques sans conséquence à la fidélité que tu dois à ton mari, et tu es scrupuleusement fidelle à ton amant! Eh bien! moi, je serai toute opposée à toi; je ne fus jamais fidelle à un amant, et je le serai à mon époux. Tout est prêt pour la célébration de notre mariage; la semaine prochaine, il se fera sans fracas à une maison de campagne qu'a mon oncle à Saint-Germain; quelques amis qui serviront de témoins: voilà tout. La mort de ma mère est encore trop ressente pour se permettre d'étaler beaucoup de luxe.

Je jouis de mon reste ; jusques-là, j'ai donné rendez-vous à tous mes amans pour la dernière fois ; j'espère que ton frère s'arrangera pour venir m'apporter ses derniers hommages ; car après cela, crois en Lise ; elle sera sage : je fais ce que l'on nomme une fin.

Adieu, très-chère amie ; d'ici à mon hymen, j'ai encore le tems de recevoir une lettre de toi ; quant à moi, Lili, je n'ai plus que celui de penser à toi et non de t'écrire. Je baise ton portrait à ton intention. Adieu.

Ta LISE.

LETTRE LV.

A Julie.

J'ARRIVERAI après demain, chère Lili, à S.... Je comparerai la copie à l'original; je serai heureux.... Ces fêtes, nous les passerons tranquillement; nous vivrons pour nous. Si tu pouvais être assez adroite pour faire aller ton mari passer les fêtes à la campagne! je t'abandonne cette idée.... Mais, Lili, vous ne m'avez pas écrit? Que faites-vous? Ton portrait m'est bien cher; mais le peintre m'inquiète. Adieu, Julie: je te baise en peinture.... Puisse ce don ne pas m'être funeste!....

Ton ami N. Q.....te.

LETTRE LVI.

Julie à son ami.

ENCORE des conjectures injurieuses pour Lili; tu mériterais bien que je les réalise! Eh bien! je suis encore assez bonne pour t'apprendre que le peintre est parti de S.... avant hier, et qu'il n'a emporté que l'estime de Lili.

Mon mari va passer les fêtes à M.... chez madame de P.... Il voudrait bien m'avoir avec lui; mais je suis malade pour tout le monde jusqu'à l'arrivée de celui qui est l'idole de mon cœur : ainsi nous serons seuls ces fêtes. Pénètre-toi bien de ce bonheur qui m'enchante d'avance,

Ton amie JULIE.

LETTRE LVII.

A Julie.

J'ARRIVE de la capitale, mon amie; j'y ai passé les fêtes et deux nuits avec Lise. Que je fus heureux!.... que j'envie le sort de son heureux époux!.... Oui, heureux époux; car je parie qu'il le sera : elle s'est mise en tête de lui être fidelle; elle l'aime beaucoup, sur-tout depuis la nuit passée à sa petite maison à la suite du bal que tu sais bien.... Véritablement, c'est un homme fort aimable, elle lui a dit que j'étais le frère de cette dame dont il a vu le portrait : il m'a fait un accueil gracieux; il a beaucoup d'esprit, et quoi qu'il ait quarante ans, il est bien loin de les paraître : il la couvre de ses yeux, et la croit une Agnès.

J'ai vu aussi le comte Alphonse; elle lui a dit gaiement, ces deux jours-ci, mon ami, sont consacrés à monsieur;

il vient de loin, et vous, vous êtes à ma porte; au surplus, c'est une vieille connaissance, c'est le frère du Chevalier Jules; il a demandé de tes nouvelles avec intérêt; faisant une pirouette : adieu, ma divine; vous me ferez savoir quand ce sera mon jour; et frédonnant un air, il s'est échappé.

J'ai vu aussi, ciel! qu'il est beau, de Séchelles!.... Lise ouvrant ma poitrine : — Connaissez-vous cette dame, lui a-t-elle demandé? — Pas infiniment. — Mais cependant les yeux, le sourire. — Laissez-moi examiner. Après un petit moment. — C'est le chevalier Jules! c'est Lili! puis, il regarda Lise : — Vous êtes bien heureux, monsieur! Si je pouvais vous escamoter cette miniature! mais vous ressemblez à ce portrait; est-ce madame votre sœur? Oserais-je vous prier de lui dire que nous nous sommes beaucoup occupé d'elle dans toutes nos petites fêtes! Lise, le prétexte de la nôce ne pourait-il pas l'amener à Paris? Enfin, cet homme charmant a parlé de toi avec bien de l'intérêt; il me succédera auprès de Lise pour prendre son congé.

Le lendemain des fêtes, à onze heures nous étions encore couchés, Lise et moi, lorsque l'on frappa à sa porte : entrez (c'est son père) : venez m'embrasser petit papa. Je n'avais plus de sang dans les veines; elle passa sa tête entre les deux rideaux, avec un air de modestie, elle lui donna un baiser, et lui dit d'aller demander à son oncle s'il veut venir prendre du thé chez elle; il sort : elle me fait passer dans un petit cabinet où je fis ma toilette, et sortis par l'escalier dérobé. Je reviens par le grand, et j'entre. Je trouve à déjeûner l'oncle, le père et le futur chez elle : on m'invite, et nous déjeûnâmes tous ensemble. Adieu, bonne amie; reçois tous les baisers de l'amitié, tout à toi.... Clarisse t'embrasse.

C. G.....

LETTRE LVIII.

Julie à Lise.

Il y a bien long-tems qu'épistolairement je n'ai causé avec toi, ma chère amie ; mais je n'ai point voulu te distraire de toutes tes jouissances, tant de tes adieux, que de celle d'entrer en possession de M. de la W.... J'ai attendu que tu ayes un peu pris l'assiette de ton bonheur, pour t'en féliciter.

Quant à moi, je n'ai rien de neuf à t'apprendre ; j'ai passé les fêtes assez agréablement en tête à tête avec mon amant.... Puis, j'ai été rejoindre mon époux au château de M..., chez madame de P... ; parconséquent, je n'ai goûté que les plaisirs simples de la campagne, qui ne sont pas sans charmes pour le cœur, et qui enchantent souvent par la description.

Depuis trois semaines que mon amant est

est reparti, je n'ai point eu de ses nouvelles ; est-ce qu'il se dégoûterait déjà du bonheur ? cette fois, il ne lui a pas coûté de peines ! les hommes, je crois, n'y attachent du prix qu'autant qu'il leur est difficile à l'obtenir... Cette réflexion m'accable. Adieu, chère amie ! que l'amitié est bien plus douce ; elle est sans inquétude. Je te baise,

JULIE.

LETTRE LIX.

A Julie.

PARDON, pardon, belle et tendre Lili : depuis un mois que comblé de tes faveurs je suis parti de S..., je ne t'ai pas dit un mot : peut-être m'as-tu déjà accusé ! Lili, sois vraie ? ton cœur aurait-il pu soupçonner celui de ton amant ?

Mais, écoutes, pourai-je me justifier ? Non. Un grand mois sans te donner de mes nouvelles, cela n'est pas pardonnable. Eh bien ! ma confession. J'ai été en ma qualité d'administrateur envoyé à St.-Q... dans le plus joli couvent du monde, où, entouré de toutes les jeunes religieuses, les novices et pensionnaires, seul, au milieu de ce saint troupeau, je ne voyais que Julie : Olimpe avait les yeux de ma Lili ; Agathe, sa mélancolie ; Agnès, sa vivacité ; Adelle, son maintien abandonné ; Frosine, son enjouement ; Emilie, sa taille ; Justine, ses

graces touchantes; Estelle, la finesse de son sourire; Eléonore, son pied mignon. Enfin, au milieu de ce cercle charmant, je ne voyais que toi; c'était l'effet du miroir brisé qui se plaît à répéter les traits de l'objet qui occupe le cœur. Plains-toi maintenant de mon originalité. Si tu avais un petit grain de cette folie, nous en serions plus heureux; mais dans toutes ces jolies vestales, je n'ai pu les animer de cet esprit qui fait chez toi trouver le bonheur suprême; et c'est encore le charme auquel l'imagination ne peut jamais suppléer.

Eh bien, Lili, m'absous-tu? pour un instant mes sens égarés, abusés même par la ressemblance parfaite avec l'objet qui occupe toutes les facultés de mon cœur; est-ce lui, Lili, qui doit être puni? Je n'oserai, tendre et sensible amie, me présenter à toi, que lorsque je saurai que tu joins l'indulgente bonté à toutes tes autres qualités, et si j'obtiens mon pardon. Tout le partement va encore une fois à S... ces fêtes de Pentecôte; nous nous arrangerons pour conduire Lili et sa sœur à la fête de

V.... : goûtes-tu cette idée ? Adieu, bel ange, crois que je n'aime que toi ; que toi seule peut plaire et satisfaire mon cœur.

Ecris-moi ; dis-moi si je peux me rendre près de toi. Adieu. Ton portrait recevra mes adorations, encore pendant quelques jours, jusqu'à l'heureux moment qui m'approchera de toi.

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE LX.

Julie à son ami.

Si je t'ai accusé? oui, oui, trop aimable coupable; mais si tu avais tort au tribunal de ma raison, mon cœur, ton avocat, plaidait ta cause avec une telle chaleur, qu'il triomphait, même de toutes les apparences qui sont contre toi; et maintenant que tu m'avoues avec tant de candeur qu'il y a plus que des apparences, mon cœur, qui n'est jaloux que de la relation qu'il a avec le tien, assuré de sa propriété, ne peut avoir de fiel; c'est lui qui t'invite à venir les fêtes de Pentecôte à S..... ; de-là nous irons à V.... ; mes sœurs et mon frère y vont tous les ans, et moi étant demoiselle, je n'y ai jamais manqué; de toute l'année, c'était le seul plaisir que j'avais alors; qu'il me sera doux de parcourir avec toi le parc, les jardins charmans que le duc D.... fait tous les ans embellir de nouveau; ce parc,

bordé par une forêt superbe qui semble, par son antique ombrage, avoir servi depuis long-tems de retraite aux amans.

Adieu ! je ne puis cependant te donner cette fois un baiser ; je crains que trop de facilité à t'absoudre ne te rende de même facilement coupable.

Ta Lili.

LETTRE LXI.

Julie à son frère.

MON ami, n'oublies pas que c'est lundi, second jour de Pentecôte, la fête à V....: viens-y ; tâches que papa y laisse venir mes sœurs, sur-tout amènes-moi ma Clarisse. Q....te et le département viennent à S...., et nous irons tous ensemble à V.... M. et madame de R.... viennent aussi ; ainsi la compagnie sera nombreuse. Adieu, ami bon ; à lundi, je compte t'embrasser et ma Clarisse. Adieu.

Ta bonne amie et sœur LILI.

LETTRE LXII.

A Julie.

Ce peut-il, Lili ? deux jours passés près de toi comme *Tantale!* méchante. Lili ! quelle faible excuse de m'avoir objecté, que *nonobstant leur source divine, ces roses pour un amant, n'étaient que des épines* l'amant de Lili ne sait-il pas près d'elle tout braver ?... Perfide Lili, c'était pour te venger de l'espèce d'infidélité que je t'ai avouée ; voilà donc comme tu as récompensé ma candeur ? pourquoi cette fête de V... est-elle si mal tombée ? j'arrive la veille à S... je fus te voir, tu m'as remis au lendemain... Le lendemain tu te rend avec madame R.... et J... H... à V... Nous arrivâmes, mes amis et moi après : déjà ta toilette était faite, lorsque par la croisée je t'apperçus si superbe, pouvois-je craindre ?... Nous vînmes vous prendre pour dîner, à cela près que tu avais l'œil un peu abattu, et une pâleur intéressante, occasionée par la petite fatigue du

du voyage : je voulus danser, et tu me dis que tu aimais mieux te promener dans la forêt ; nous y fûmes ; ton frère et J H... y vinrent aussi avec nous. Nous visitâmes encore ensemble les jardins. La nuit était déjà tombée, la lune remplaçait faiblement le jour, lorsque de B..., ta cousine, ton frère, J. H..., toi et moi, nous nous engageâmes dans ce charmant labyrinthe. Finement, je m'égarai : après avoir marché long-tems sans retrouver nos amis, tu pris de l'humeur, tu ne voulus pas nous égarer dans ce dédale, tu t'opposas..tu m'objectas..;enfin tu ne voulus pas couronner mes feux... : tu me reprochas mon infidélité à St.-Q.... Le ciel t'a punie, ô Julie! l'amour indigné de ton procédé a prolongé notre égarement ; nous sommes même bien heureux de nous être retrouvés: cependant, il était deux heures, on nous attendait, on nous cherchait ; les chevaux mis aux voitures manifestaient leur impatience, ton mari en prit, et la scène affreuse qu'il nous fit n'est encore qu'un ressentiment de l'amour couronné.

Vois, Lili, comme l'occasion manquée est

souvent perdue pour long-tems; tu avais remis mon bonheur au lendemain, (il prend fantaisie au roi de quitter la France, il est, dans sa marche, arrêté à Varennes, nous recevons les ordres les plus positifs, comme fonctionnaires publics, de retourner sans délai à nos postes) le lendemain il fallut sacrifier son amour pour le salut de sa patrie; et ce voyage... ô Lili! je mourrai de regret si tu ne me promets de passer la nuit du mercredi au jeudi avec moi, chez moi à S...: je m'y rendrai incognito. Adieu, méchante Lili; j'attends ta réponse pour me rendre à S... uniquement pour toi.

N. Q.....re

LETTRE LXIII.

Julie à son ami.

MERCREDI, de sept à huit heures du soir, Julie sera assise sur le bord du petit bois le long de la grande route, à une demi-lieue de S.... sur le chemin de L...; elle est supposée coucher ce jour-là à la campagne chez madame V... Eh bien, monsieur! ce sera-t-il assez réparer ce que vous nommez mes caprices, qui cependant ne sont autre chose que de la délicatesse? Ainsi, monsieur, ne grondez plus; comme vous, j'ai partagé le chagrin de ne pouvoir être heureuse... Celui, mon ami, qui crie le plus haut, n'est pas toujours celui qui souffre le plus. Adieu. Mon mari, depuis ce jour, me fait tous les mauvais procédés qu'il peut; j'ignore qui lui a monté la tête, mais il me rend bien malheureuse; c'est dans tes bras que je veux oublier toutes mes douleurs... viens... viens: ne manque pas de te trouver de sept à huit heures au petit bois de P... Julie y portera

ses ennuis, qu'un de tes baisers aura bientôt dissipés.

Adieu, bel ange, je t'aimerai envers et contre tous; mais j'envisage bien des chagrins: de noirs pressentimens m'agitent, des rêves sinistres troublent mon sommeil; puis, je me réveille et baise ton portrait. Véritablement je suis un être bien infortuné; mais mercredi soir et jeudi matin, mon sort ne sera-t-il pas desirable?

Ta JULIE.

LETTRE LXIV.

Julie à Lise.

Il y a bien long-tems que je ne me suis entretenue avec toi, Lise toute aimable; tu es sans doute maintenant madame de la W... mais toujours Lise pour Lili, pas vrai? Les motifs de mon long silence sont quelque peu de plaisirs, beaucoup de peines; les uns et les autres sont toujours émanés de ma passion pour Q.....te : il est arrivé à S... la veille des fêtes de pentecôte; tu sais que le lundi c'est la fête à V... M. et madame de R... vinrent chez moi, et nous fûmes tous à V... Il y eut un grand dîné chez M. H... où Bacchus fut plus célébré que Vénus; nous y étions tous. Mon mari depuis quelque tems a changé de divinité; il encensa tellement son nouveau dieu, qu'il ne lui restait plus que très-peu de raison; nous ne le vîmes presque pas de la journée, et nous nous en inquiétâmes peu. Le tems était charmant, je me promenai plus que je ne dansai, par

une bonne raison qui ne servait pas l'amour.

Le soir, mon frère, J. H... M. B ..., une de mes cousines, moi et Q.....te, après avoir admiré les beautés du parc, des bords de cette majestueuse forêt, nous entrâmes dans un labyrinthe délicieux; Q.....te fit la plaisanterie de nous égarer; mais le jeu devint sérieux, car il était deux heures que nous ne pouvions encore sortir du lieu où une imprudente gentillesse nous avait engagés. Nous nous étions divisés en trois bandes; à minuit de B... et ma cousine R. arrivèrent à l'auberge du rendez-vous: à une heure, mon frère et J. H..., las de nous chercher, espérant enfin que nous les avions devancés au rendez-vous, y furent, et moi et mon amant n'y arrivâmes qu'à deux heures; les chevaux étaient mis aux voitures dès minuit; l'impatience était générale : on lançait des sarcasmes à mon mari, qui n'était pas trop d'humeur à les entendre, ou à riposter de même, et lorsqu'il ne nous vit revenir que tous les deux, il se porta aux dernières extrémités; il empêcha une personne tierce

de monter dans notre voiture, composée de J... H..., Q....[te] et moi, et il s'y plaça. Il faut véritablement tout le sang froid de ce dernier pour avoir soutenu l'effroyable scène que nous fit mon mari ; je tremblais à toute minute que les glaces de la voiture ne soient rompues : il était fort heureux que mon mari n'était pas méchant, et mon amant prudent ; mais ce dernier était dans son tort (du moins l'apparence était contre lui ; car jamais l'honneur marital n'avait été tant respecté, outre qu'il y avait pour cela une bonne raison, l'inquiétude de ne savoir que devenir dans ce labyrinthe), mon mari aux trois quarts ivre lorsque nous relayâmes à la poste, un ami de mon amant sollicita mon époux (car ses imprécations, ses violences étaient entendues des voitures voisines) de lui donner sa place et de prendre la sienne dans la voiture qu'il quittait, et où était la jolie femme de chambre de ma cousine. Enfin, en menaçant Q.....[te], il nous laissa et monta dans l'autre berline. Nous arrivâmes à S.... à cinq heures du matin : nous devions, le lendemain, dîner tous chez l'abbé M... ; mais l'histoire de l'éva-

sion du roi obligea tout de suite ces messieurs de retourner à leur département; depuis ce jour, mon mari ne me parle pas, et tout ce que j'ai pu faire n'a pu rompre la glace.

C'est toujours lorsque l'on est malheureux que l'on a besoin que l'amour vienne nous consoler; aussi cela me fit faire une nouvelle extravagance. Mon amant, de désespoir de retourner à L... sans avoir été heureux, me proposa de se rendre incognito à S... et d'aller coucher chez lui (tu sais que son chez lui est chez son grand père); encore une fois, je redevins Jules. Je fus à sa rencontre à un petit bois. Il renvoya sa voiture, et nous prîmes le frais dans ce joli bois : je fus ensuite coucher chez lui ; j'ai eu la témérité de traverser l'anti-chambre du grand-père, de passer la porte de sa mère (qui, à la vérité, était à la campagne; mais cette campagne était si voisine, qu'un incident imprévu pouvait les amener tout-à-coup à la ville.) Mon amant avait été se faire donner les clefs qui étaient chez une voisine qui s'était chargée

chargée d'avoir soin des pigeons) parvenue chez lui, nous passâmes une unit délicieuse ; le lendemain, dès le matin, crainte de mésaventure, je m'habillai, et fus prendre le frais au cours (promenade) et ne rentrai chez moi qu'à dix heures du matin : mon amant prit sa route à huit, pour être rendu chez lui à midi.

Mon mari boude toujours : cependant ce ne peut être la jalousie qui l'occupe si long-tems, je crains bien plutôt que ce ne soient des raisons plus sérieuses; je frissonne continuellement, j'ignore absolument la véritable position de ses affaires; seulement je sais qu'elles sont mauvaises : le plus sinistre pressentiment m'assiége, je ne puis plus retourner à mon père.

Adieu, Lise, je suis trop courbée sous le poid de mon infortune pour m'entretenir plus long-tems avec toi; quant à toi, lorsque ton bonheur te laissera le loisir de m'en parler je t'attends, Adieu.

Toute à toi, JULIE.

LETTRE LXV.

A Julie.

C'EST au bois qu'il faut que je te voye, Lili, je ne puis te peindre tout le plaisir que j'ai ressenti lorsque j'apperçus Nina : je saute enbas de ma voiture et la renvoye ; je vais à Nina, elle accourt à moi si-tôt qu'elle me reconnait, je fis tout au monde pour l'empêcher d'aboyer ; je voulais me donner le plaisir de te surprendre : tu t'en retournes au bruit, je me cache derrière un arbre, je te vois regarder ta montre, et la route de H..., et encore ma lettre. Lili, tu pousses un soupir, je suis dans tes bras, tu eus peur ; le promier moment de la surprise passé, que d'aimables caresses tu me fis ! je te conduisis dans un endroit plus isolé du bois, tes pieds chancellent, tu es effrayée, tu me résistes tu m'objectes l'heure, l'obscurité du lieu, en un mot, tu as peur, je te rassure, je te rapproche d'un endroit où la lune pénétrait un peu ; tu te tranquillises, tu me presses ten-

drement dans tes bras : ton ame est tellement émue, que tu me dis que tes sens n'ont nulle part à ta sensation. O Lili ! si tu sais te défendre, tu sais céder aussi... quel délicieux moment à jamais ineffaçable de ma mémoire! ô ! ma charmante maîtresse ! tu as trouvé le moyen de me fixer ; tu sais toujours te rendre nouvelle ; si tu t'opposes un instant à mon bonheur, c'est pour te rendre plus piquante ; car toi, tendre Lili, tu possèdes le bonheur du desir et de la jouissance : je veux que nous nommions ce bois Clarence. Quand nous y trouverons nous ensemble, ô Lili ! c'est dans ce bois qu'à jamais je veux être heureux ; l'ottomane n'est plus rien ; c'est un gazon verd, c'est l'ombrage des arbres qui fait tout. Adieu Lili, j'irai fédérer avec toi dans quatre jours, le 14 juillet. Adieu.

Ton ami, N. Q....te

LETTRE LXVI.

Lise à Julie.

Comment te parler de bonheur ! mon infortuné amie; si je t'entretiens de ma splendeur, c'est en te disant, Lili, tu me trouveras toujours : je serai, quoique madame de la W.. éternellement Lise pour toi. Si un évènement mal'heureux arrivait, viens chez moi.... ! mon mari est un excellent enfant, et il m'aime assez pour que je puisse toujours faire de lui ce que je voudrai; d'ailleurs, il a déja pris de l'affection pour toi sur ce que je lui en ai dit : ton portrait et ton frère qu'il a vu, lui donnent de toi une heureuse opinion.

Oui, ma bonne amie, je suis parfaitement heureuse; mon mari est fort riche, et mon oncle s'est comporté très-noblement vis-à vis de moi; ma maison est très-opulente, il y règne même trop de faste! Lili,

qu'elle soit un asyle pour toi en cas de malheur! que le cœur de Lise soit ton abri!

Nous avons été mariés le jeudi suivant de Quasimodo à Saint-Germain, sans fracas: nous avons passé quelques jours à la campagne. Mon époux m'a fait cadeau de sa petite maison, où le lendemain de nos nôces il crut me mener pour la première fois; et en reculant l'époque, il me conta l'anecdote que je savais aussi bien que lui; il ajouta, qu'il était singulier que cette femme me ressemblasse si bien, sur-tout par la taille; car elle ne voulut jamais laisser voir sa figure; mais c'est tout-à-fait, du reste, continue-t-il, ta ressemblance; à cette différence seulement, qu'elle avait un énorme signe au-dessous du sein et un à la cuisse, et toi, tu en as un sur le milieu de la poitrine et sur le bras (il est bon que tu saches qu'en me faisant les deux signes qu'il ne me retrouverait plus, pour encore mieux le dépayser, j'effaçai, ou pour mieux dire, je masquai ceux que j'avais réellement); c'était encore le même son de voix, la même tournure; enfin, on

ne peut une conformité plus exacte. Je me gardai bien de me déconforter. J'avais, moyennant quatre louis, trouvé chez une femme utile à la société, le secret de me rendre.... au point que mon époux est bien persuadé d'avoir eu mes prémices. Comme je ne me suis jamais compromise qu'en tête à tête, et que j'ai toujours bien choisi les objets de ma passion, nul ne se vanterait de mes faiblesses en sa faveur; je suis donc tranquille sur cet article; et puis, quel est l'individu qui oserait dire à un homme de la représentation du mien qu'il a eu les faveurs de sa femme avant lui? Outre que celui ci ne le croirait pas, c'est que l'indiscret risquerait de se faire une mauvaise affaire.

Permets, bonne amie, que je te fasse une observation. Tu te compromets trop publiquement; tu le sais, les femmes ne se perdent jamais que par les inconséquences et les confidentes. Il me paraît que tous les jours vous vous en faites de nouvelles. Jouis, Lili, sois bien heureuse; mais pense que tu es mère d'une fille; ce que je te dis

n'est pas pour te moraliser; mais j'aimerais mieux te savoir dix amans qu'une confidente nouvelle.

Par exemple, je veux absolument que tu rendes heureux le délicieux Séchelles; je lui ai consacré la nuit d'avant mes nôces; j'en ai été plus satisfaite. Mon dieu! combien les hommes ont de variétés! ô Lili! promets-moi qu'aux dépens de ton Q.....te, tu te plongeras dans les bras de cet être divin: il conserve toujours un penchant tendre pour toi; il s'est lié avec mon mari: ainsi tu le trouveras chez moi lorsque tu y viendras. Adieu.

A propos, comme je tenais le peintre pour faire mon portrait pour mon mari, j'en ai fait faire un tout de suite en bague pour toi; et j'ai cru ne pouvoir mieux placer la bague de prix qu'il m'a donné, et que je ne puis porter, qu'en te l'envoyant: mon portrait doit te faire accepter ce cadeau avec plaisir; avec la précaution de ne jamais le porter chez moi; quoiqu'encore si le hasard te faisait rencontrer mon mari;

comme il ne connaît pas la figure de celle à qui il a fait cette galanterie, et que nous sommes de la même taille, et que tu es au fait de cette anecdote, tu passerais pour la véritable héroïne : il y a déjà trois mois de cela, on engraisse, on maigris en moins de tems; il paraîtrait encore tout naturel que tu ayes substitué mon portrait à celui contenu avant dans la bague, puisque le hasard t'a fait trouver liée avec la femme que ce galant a épousée; d'ailleurs, tu as plus d'esprit qu'il n'en faut pour concilier tout cela. Ainsi, belle Lili, sans scrupule, reçois de ton amie ce présent, qui doit te donner une idée de l'opulence, de la générosité, et aussi des sentimens que j'avais inspirés à mon amant dès ce jour.

Adieu pour cette fois; vous êtes bien paresseuse, mademoiselle : vous m'écrivez bien rarement. Je vous embrasse : rendez ce baiser à la petite Lise que vous porterez à votre main gauche.

Ta Lise.

LETTRE

LETTRE LXVII.

Julie à Lise.

MON amie, que vas tu dire? ô! quelle esclandre! que j'ai bien profité de ta dernière lettre! me voici réléguée dans un village aride, presque au bout du monde, et lorsque je réfléchis aux trois derniers jours qui viennent de passer, tout me parait encore un songe; mais pour cesser d'être énigmatique pour toi, il faut commencer par la première scène: attends, il faut que j'y pense pour me la rappeller, tant tout ceci fut prompt, et tant je fus étourdie.

Tu sais qu'il y a trois jours c'était le 14 juillet, fête de la fédération: on la célèbra avec enthousiasme à S...: tout fut illuminé et danse par tout, sur-tout l'égalité régnait; les maîtres, les valets, tous étaient pêle-mêle. Q.....te vient avec M. P... un de ses amis, fédérer avec nous; il y avait eu au district un repas nombreux, tant en mets qu'en con-

vives mon mari, dont depuis quelque tems la sobriété n'est pas la vertu, avait sûrement encore fait un essai plus considérable qu'à V... Nous dansions, mon amant, moi et l'ami de mon amant, ma belle sœur, la cuisinière de madame C... le laquais de madame T..: mon mari immédiatement près de nous dansait avec la célèbre Fanny. Mon amant, inconsidérément, me fit quitter la contre-danse avant quelle fût finie, (car tu sais que ces rangs avaient été obligés de se montrer ainsi confondus); mon amant, dis-je, m'emmena après un court acte d'apparition, et son ami, J. H... : il faisait beau, nous nous promenâmes pour voir toutes les illuminations, à minuit, (ce ne peut être heure indue pour un tel jour) ces messieurs nous déposèrent à ma porte. Je frappe en maître, personne ne répond ; je présume mon mari en orgie avec des filles, et qu'il n'ouvrirait pas, nos conducteurs ne s'étaient pas éloignés : ils se rapprochèrent ; madame B... notre voisine, rentrant chez elle, s'apperçut de notre embarras, vint à nous, et nous invita à entrer chez elle ; son mari et d'autres vivans de la joie arrivant, on sert une

collation où le vin de champagne mousseux et les liqueurs ne sont point épargnés; et pour nous achever de peindre, on fit du punch ; nous étions tous bien gais : cependant pas déraisonnables, mais d'une aimable folie. Claire nous dit, voilà deux paires de draps, nous conduisit à une très-petite chambre où il n'y avait qu'un lit. Arrangez-vous, mes enfans; elle se retire, et emporte la clef. Mon amant qui, sur moi, avait ses droits acquis, ne fait pas de façon, tire un matelat du lit, l'étend par terre, les draps dessus, me prend dans ses bras, et dit aux autres : je vous laisse le lit d'honneur. La situation de ma sœur était embarrassante, son champion n'entendait pas beaucoup raison.

Les mêmes desirs nous animant tous, et le premier somme, qui rafraichit un peu les sens, étant fait, nous étions heureux. Lorsque le soleil vint éclairer notre double alliance, Q.....[te] portant la parole, dit qu'il fallait nous habiller bien vîte; et pour éviter les mauvaises plaisanteries, qu'il fallait monter dans une voiture de poste et nous éloigner

il fut arrêté que nous irions chez la chanoinesse : nous y arrivâmes à neuf heures du matin, pâles, faits comme des lendemains de nôces : elle fut fort étonnée de cette descente inattendue faite si matin chez elle; mais en femme d'esprit, elle ne nous fit point de questions, et nous ne dîmes rien : nos visages, le désordre de nos vêtemens, parlaient assez pour nous ; elle nous fit servir un dîner frugal sous un berceau de son jardin, vis-à-vis son petit salon : son mânoir était petit, mais joli; dans sa retraite, il régnait du goût et de la simplicité; elle était très-aimable, encore jolie ; mais elle avait été charmante : elle avait connu les peines de l'amour, et son extrême solitude en était une suite. Elle élevait là une intéressante petite personne qui pouvait avoir treize à quatorze ans; c'était le fruit d'un amour malheureux, l'unique consolation et compagnie de sa mère; elle promettait aussi être extrêmement sensible.

Comme nous n'étions plus qu'à deux lieues de L..., ces messieurs, après le dîner, furent à leurs affaires, et le lendemain

soir, ils revinrent. Les femmes sont plus libres entr'elles. Lorsqu'ils furent partis, nous dîmes à l'aimable chanoinesse à-peu-près ce qu'il en était : mes amours avec Q.....[te] étaient trop divulguées pour ne point avoir pénétré jusqu'à elle; puis, elle venait quelquefois à S.... pour ses affaires: mon mari était son conseil, son ami, et même avait été, dans des tems plus reculés, son amant : toutes les fois qu'elle allait à S...., elle venait dîner ou coucher chez moi; mon mari, dis-je, était entré avec elle dans quelque confidence relativement à mes extravagances avec Q.....[te], son ami et ma sœur; cela s'expliquait tout seul: nous n'eûmes donc à lui apprendre seulement, qu'ayant trouvé les portes fermées en revenant du bal, nous avions pris le parti de venir la voir subitement, et que le soir, nous déciderions avec ces messieurs ce qu'il faudrait faire : le conseil de la toute bonne chanoinesse fut de retourner à S.... Nous convînmes qu'elle avait raison, mais qu'il fallait aussi attendre la décision de nos amis.

Nous fûmes au-devant d'eux sur la route de L... jusqu'à un petit bois, où ils arrivèrent sur les six à sept heures : nous proposâmes de retourner à S...., mais ils ne voulurent pas. — J'ai, ma chère Lili, de toutes les folies, la plus aimable, la plus romanesque à t'offrir ; ton ame en sera ravie ; mais je me rappelle le secret que tu m'as tant fait desirer ; voici, Lili, l'occasion de prendre ma revanche ; tu ne sauras rien avant après demain, reste sans inquiétude chez ta charmante hôtesse : en lui baisant la main. Soyez tranquille, madame ; j'aime trop Lili, pour la compromettre en rien. La chanoinesse, avec un fin sourire : — Je crois, monsieur, que cela est fait bien au-delà. — M. Q.....et est bien plus coupable que moi, madame ; et si Lili eût été plus prudente, et son mari moins inconséquent, nous ne serions point la fable du public. — Vous aurez toujours raison, dit la chanoinesse ; nous autres, malheureuses femmes, trop sensibles, les torts sont toujours pour nous. Alors sa figure s'ombragea de quelques souvenirs amers que sans doute la conformité de ma

position et de mon cœur au sien lui rappellaient. Nous étions assis sur le gazon, nous nous levâmes et reprîmes notre chemin à l'habitation de la sensible chanoinesse. Après avoir fait un petit souper également aimable et frugal, nous fûmes nous coucher.

Dans le même corridor étaient plusieurs petites chambres qui ressemblaient à des petites celules; celle de la chanoinesse était au bout; celle de sa fille auprès d'elle; ensuite celle d'une ancienne femme de chambre qui lui était toujours fidèlement attachée; puis, une où devait coucher ma sœur et moi ensemble, et une pour M. Q.....te et son ami. Lorsqu'elle nous eut donné le bon soir, elle eut soin de faire rentrer sa fille chez elle, et lui dit de ne pas venir trop matin nous éveiller, craignant que cet enfant, l'innocence même, ne vînt trop matin nous voir pour jouer, et ne trouvât ces messieurs chez nous. Tu t'imagines bien, sans doute, que nous ne tardîmes pas à faire troque pour troque. Je passai chez mon amant, et son ami chez ma sœur.

Il

Il faisait encore clair de lune ; elle passait à travers le berceau pour pénétrer chez nous ; ce qui rendait la clarté que nous en recevions tendre et délicieuse. Lise ! que cette nuit nous procura de plaisirs !....

Le soleil dorait déjà les côteaux qui nous environnaient, l'aurore invitait de nouveau à la tendresse !.... — Ma chère Lili, est-ce qu'un petit héritage semblable ne suffirait pas à ton ambition ? Sûre du cœur de ton amant, est-ce que tu ne vivrais pas bien pour lui loin du monde ? S'il venait seulement trois fois la semaine passer la nuit avec toi ; des livres, du papier, de l'encre, un jardin, des fleurs, des arbres, des berceaux, ta Nina, une chèvre, une petite basse-cour ; dis, Lili ? Pour ton amant, n'oublierais-tu pas le fracas de la ville, les bals, les fêtes, les splendides dîners, la toilette, la représentation, en un mot ? — Mon ami, quelle peinture de bonheur tu me fais ! Si j'oublierais ? oui, oui, l'univers ! ciel ! tout, tout, pour ne vivre que pour toi ! — Que je suis heureux, Lili ! j'ai le bonheur su-

prême ! Nous nous embrassâmes ; nos larmes coulèrent.

Mais, adieu, Lise : de te retracer ce tableau, mon ame de nouveau est épuisée. Adieu. Mes larmes coulent encore.

Ta Lili.

LETTRE LXVIII.

A Julie.

CHÈRE Lili, voici le moment arrivé de tenir la promesse que tu m'as faite de ne vivre que pour moi. Eh bien! un petit hermitage entouré de bois et de montagnes, qui cependant, quoiqu'il ait l'air inaccessible à toute la terre, n'est qu'à trois quarts de lieue de la ville qu'habite ton amant; il peut même s'y rendre par des chemins mystérieux, se rapprocher tous les jours de sa maîtresse qui, ignorée des jaloux, dans cette solitude, n'existera que pour lui. O Lili! quel mortel sera plus heureux que ton amant?

Tout est prêt, toute adorable Julie, arrive demain vers la brume avec ta sœur; mon ami et moi serons à l'hermitage à vous attendre, peut-être même irons-nous au-devant de vous jusqu'au petit bois; mais

pour le mieux, nous vous attendrons chez vous ; cette modeste retraite n'a rien d'apparent, une table, quelques tabourets, un lit ; mais l'appétit nous mettra à table, et l'amour nous conduira au lit ; je sais bien que Lili m'aimera assez pour se contenter de cette existence obscure ; et pour y jouir d'une sécurité parfaite, il faut mettre une lettre à la poste à Calais pour ton mari, et lui dire que tu es passée en Angleterre ; que tu crois l'avoir obligé que de lui avoir laissé le champ libre ; que tu ignores justement l'époque de ton retour : nous ferons cette lettre ensemble, et je l'enverrai à un de mes amis à Calais pour la mettre à la poste de ce lieu ; ainsi, Lili, tu vois par là tous les obstacles levés : si tu t'ennuies de la solitude, nous trouverons toujours bien les moyens de la rompre. J. H... goûtera-t-elle bien ce genre de vie ? Elle qui sort d'un couvent, doit y être accoutumée ; et de plus, elle trouvera là les plaisirs de l'amour ; de P... l'aime bien sincèrement.

Tâche d'amener l'aimable chanoinesse, ou au moins, qu'elle nous promette d'y

venir lorsque nous serons bien installés ; assures-là de mon respect et de mon hommage : je lui baise les mains.

Lorsque vous aurez quitté le petit bois près le petit village de L...., tu demanderas, si tu ne nous trouves pas sur tes pas, la petite maison de M. C.... (dans cette saison il y a toujours des paysans dans la campagne) ; ainsi faites-vous conduire par quelqu'un qui connaisse les chemins ; au sortir du petit bois, vous verez une petite maisonnette couverte en chaume ; un escalier de pierre, une perche qui y sert de rampe ; vous y entrerez et vous demanderez si ce n'est pas là que sont attendues mesdames de *Volmard* et d'*Orlie* (ce sont les noms que vous porterez dans ce châlet) : alors, laissez-vous conduire par une vieille bonne femme qui sera là pour vous recevoir.

Si tout ceci, belle Lili, te paraît énigmatique, c'est que je me venge du secret que tu m'as tant fait valoir, et que je veux aussi que ce soient tes yeux qui portent le plaisir à ton cœur.

Adieu, chère et bien chère amie; je baise encore ton portrait jusqu'à demain soir; réponds deux mots : à demain, Lili, tout à toi,

N. Q.....te

LETTRE LXIX.

Julie à son ami.

JE pars, je pars sur les aîles de l'amour; je brûle d'être à demain : demain, quel jour fortuné ! puisque loin de tous les profanes, je serai en tout et pour tout à toi, dieu de mon cœur !....

J. H...., sans mordre à l'ameçon comme Lili, parait cependant assez satisfaite; la retraite n'a rien d'effrayant pour elle; puis, elle aime de P...., et sans jouir de ce sentiment, qui ne peut être qu'à nous; elle éprouve une sensation douce; mais, mon ami, tous les êtres n'ont pas les mêmes facultés, le même attrait au plaisir; il n'est pas donné à tout le monde d'en faire sa divinité.

La chanoinesse, plus sensible, mais que l'expérience a aussi rendue plus sage, n'applaudit pas tout-à-fait à ce qui, à tous

deux, nous parait si charmant; elle ne viendra pas demain avec nous; mais elle viendra dans huit jours nous voir; mademoiselle Adélaïde veut nous conduire et demeurer avec nous en qualité de femme de chambre, dame de compagnie, et telle représentation que j'aye pu lui faire, elle l'a toujours voulu; elle dit qu'elle n'est point heureuse avec ses père et mère; qu'elle a pris de l'affection pour moi, et qu'elle ne veux pas me quitter. Cependant, se charger d'une demoiselle de 18 ans, dans une position aussi clandestine, ce n'est pas sans inconvénient! elle nous conduira toujours demain soir, puisqu'elle connaît les chemins d'ici à L.... tâche de te trouver au petit bois, une chaumière, une table, un lit, sont avec l'amour le parfait bonheur; puis, sans doute il y a des arbres, des gazons qui entourent ce chalet. Dis, ne sait tu pas qu'un gazon vaut mieux qu'une ottomane! des arbres qu'un lambris doré! ces riches décorations rendent toujours l'amour sérieux; cet enfant se plait bien mieux aux champs; la simplicité est plus d'accord avec son innocence.

Mais

Mais, adieu, tu me demandais deux mots, voici une lettre, les trois amies t'embrassent; de ces baisers, tu sauras bien distinguer celui de Lili...

Ta Julie.

LETTRE LXX.

A Julie.

J'ARRIVAI à midi, bien tendrement aimée Lili; je me suis hâté de faire tes petites provisions, et comme ta jardinière vient tous les jours à L...; que tu as pris l'engagement de m'écrire tous les jours, lorsqu'il te manquera quelque chose dans notre nouveau ménage, tu me le marqueras.

Ce fut encore par un jeudi, Lili, que tu fis ton installation à l'hermitage; que j'avais de plaisir avec mon ami, lorsque par une lucarne du pavillon, je te voyais monter légèrement à la petite chaumière de la jardinière, et que tu voulais que ce fût là l'hideux asyle que ton amant t'avait offert: oh, Lili! voici le triomphe d'un amant, et c'était pour me donner cette jouissance, que je n'ai pas été au devant de toi au petit bois. Mais ce soir trouves-toi au bord du petit bois sous le gros chêne, vers la nuit, je me rendrai dans tes bras. Adieu, Lili !...

N. Q...... e.

LETTRE LXXI.

Julie à son ami.

Je ne puis dormir, mon œil ne peut se fermer, et mon oreille est toujours aux écoutes si tu arrives. Hier tout semblait ici dans un silence profond ; tout aujourd'hui me paraît agité ; le moindre feuillage semble, en badinant au gré du zéphir, m'annoncer la présence de mon amant : rien ici ne peut distraire ma pensée de l'amour ; au contraire, tout est d'accord avec lui.

Mais, mon ami, il faut que je vous gronde ; est-ce que vous êtes fou ? Pouvez-vous nommer chaumière ma charmante retraite? Et puis, vous avez fait mettre des papiers frais par-tout, des parterres de fleurs, des jardins, un verger ; l'entrée d'une porte-cochère superbe, un joli pavillon en ardoise, une basse-cour, un colombier, pouvez-vous nommer cela un hermitage? Tout ce luxe porte le nom de l'habitation d'un so-

litaire qui a fait vœu de pauvreté et de chasteté! O! rien ici n'annonce plus l'un que l'autre. Bon soir; il est une heure, la nuit est obscure : tu ne peux plus venir. Ciel! si tu t'étais égaré ! Mais non; l'enfant qui t'amène à l'hermitage, quoiqu'il ait un bandeau sur les yeux, y voit mieux que nous; et un tel guide n'a pu t'égarer. Encore un baiser à ton portrait; car je m'endors....

Ta Lili.

Samedi.

L'aurôre est loin des portes du jour, et déjà le sommeil fuit loin de ma paupière. Bon jour, mon ami; j'ai encore le tems de causer avec toi jusqu'à ce que la jardinière vienne chercher ma lettre. J'entends Adélaïde qui ronfle; c'est le sommeil de l'innocence; J. H.... dors aussi de bon appétit. Que j'envie leur sort! (tu sais que je suis peurcuse, lorsque tu n'est pas ici; je prie mes deux compagnes de laisser leur porte ouverte, c'est ce qui fait que j'entends si bien leur sommeil) mais si ce matin elles sont plus heureuses que moi, ce soir, à mon tour, non seulement je serai plus heureuse qu'elles, mais que tous les mor-

tels ensemble. Viens ce soir sans faute, et amènes de P....

Ciel! quelle provision tu nous as envoyé; tu nous crois donc des ogres? Nous dînerons frugalement, et les faisans que tu as envoyé hier seront pour souper aujourd'hui; une sallade, des artichaux; voilà, j'espère, de quoi recevoir ses amis à la campagne. Je veux que tu n'envoyes de vin que lorsque tu seras ici; pour nous, nous aimons mieux le cidre, et on en a d'assez bon au petit village. Adieu. J'entends la jardinière qui bride son âne. Je te quitte et vais me promener dans le verger; ce soir, les deux solitaires seront au petit bois, au pied du chêne.

Ta JULIE.

LETTRE LXXII.

A Julie.

J'ai partagé hier toute ton inquiétude, amie bien bonne; mais nous sommes restés au département jusqu'à minuit; la convocation des assemblées électorales nous surchargent de besogne horriblement. S'il eût fait clair de lune, j'aurais bien encore été coucher avec ma maîtresse; mais outre que la nuit était très-noire, j'ai mieux aimé prendre quelques heures de repos, et ce matin me remettre à l'ouvrage pour l'avancer, et pouvoir en allant ce soir coucher chez toi, y rester le dimanche franc, et ne revenir que le lundi matin.

Lili, tu grondes toujours; je te remercie cependant de ton économie : je sais bien que mes intérêts sont mieux dans tes mains que dans les miennes; mais tu vas encore gronder, car je t'envoye bien davantage qu'hier; je sais bien que tu as été

assez bonne pour conserver le souper pour aujourd'hui ; mais demain je traite mes amis à l'hermitage, c'est-à-dire, de R. J.... de B..., l'abbé M... qui se trouve dans cette ville aussi; ils arriveront demain dans la matinée; et P... et moi nous arriverons ce soir sans faute : venez au-devant de nous au petit bois à la brume.

J'envoye un pâté et un fort pot-au-feu ; la jardinière te fournira de la basse-cour tout ce dont tu auras besoin, ainsi que les légumes et fruits du jardin ; je m'en arrangerai avec M. C.... de qui j'ai loué cette maison pour trois mois. Adieu, la meilleure de mes amies comme la plus tendre des amantes ; je te baise. A ce soir, tout à toi,

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE LXXIII.

Julie à son ami.

APRÈS vous avoir reconduit au bois des adieux, et avoir suivi vos pas de l'œil si loin qu'il fût possible, nous rentrâmes assez silencieusement. J. H.... fut rêver sous le berceau, moi sous le pommier fortuné et discret, nous rentrâmes fort tard ; Adélaïde avait disposé quelques fruits pour souper, et nous fûmes chacune chez nous. Adélaïde se fait une fête d'aller chercher sa marraine (la chanoinesse) samedi ; je lui ai promis, espérant que tu pourrais nous donner tous les dimanches francs.

Mais Adélaïde a soupiré; elle avait quelque chose sur le cœur qu'elle eût été bien aise de me confier ; mais c'est si délicat, la confidence d'une demoiselle ! je n'ai osé la mettre à même de s'expliquer ; je l'observe seulement ; mon ami, à dix-huit ans, le cœur est éloquent chez les laides comme chez

les jolies, lorsque nous allons, ma sœur et moi, rêver au bois des adieux, elle prend toujours une autre route : quoiqu'elle dise que c'est pour nous laisser plus de liberté, un autre intérêt plus positif la guide

Mon amie, je te demande un conseil, dois-je toujours éluder la confiance de cette innocente enfant ? qu'il me serait doux de lui être utile. Adieu, te verra-t-on ce soir, Mimi bien cher ?

Ta Lili.

LETTRE LXXIV.

A Julie.

TOUJOURS la meilleure, la plus bienfaisante des femmes, ton cœur se reconnaît par-tout, Lili : tu me demandes si tu dois recevoir la confiance d'Adélaïde, que puis-je te répondre ? je suis tout aussi embarrassé que toi ; mais voici encore un de ces premiers pas fait, qui peut mener loin ; il ne fallait pas garder mademoiselle de L.. (Adelaïde était une fille de qualité, mais ses parens extrêmement pauvres, et ayant beaucoup d'enfans, labouraient leur champ eux-mêmes ; ils mettaient une épée sur le soc de leur charrue) le mal est fait, il ne peut y en avoir davantage à recevoir la confiance d'un amour sans doute malheureux, qu'elle desire déposer dans ton sein ; du reste, Lili, ton cœur est le seul à qui tu puisse demander des conseils. Je ne pourrai encore ce soir me rendre près de toi ; mais demain

sans faute, je porterai mes desirs brûlans à Julie.

Lili, combien tu étais intéressante hier! que le dîner apprêté par la main de l'amour était exquis! je ne te connaissait pas, Lili, le talent de savoir faire la cuisine; combien cette fricassée était délicieuse! et la grace, et l'enjouement du charmant maître d'hôtel... Lili, que tu es faite pour être heureuse! je ne m'étonne plus que ton mari revient toujours à toi avec plaisir; car la vie privée passée avec toi est un charme continuel: mes amis raffolent de toi, et ils disent que tu me gâte trop: et quoique ton habillement ne fût pas élégant, mais analogue à la campagne, ta coëffure en cheveux était si jolie; cette rose à la Nina, que tu avais mise sur ta tête, semblait tout réparer; c'est à ta complaisante sœur que tu devais cette coëffure; car Lili ne sait pas friser ses cheveux; mais, Lili, la nature les a fait si beaux, qu'ils peuvent se passer de l'art.

La jardinière te remettra un petit paquet que tu essayeras, ainsi que ta sœur:

vous le partagerez ; s'il y manque quelque chose, tu me le manderas ; car jeudi je menerai encore un nouvel ami à l'hermitage dîner, et je serai bien aise que tu fasses un petit bout de toilette ; ce que je t'envoye est convenable pour la campagne : M. P.... vient de repartir pour chez lui ; ainsi j'irai seul demain à l'hermitage. Adieu, excellente Lili, ton ami.

N. Q....te

Mille choses jolies à J. H... et à Adelaïde.

LETTRE LXXV.

Julie à Lise.

QUE les jours filés par l'amour s'écoulent vîte, cher amie; ma vie sera passée, et ne sera qu'un songe : j'attraperai l'âge de la vieillesse sans m'en douter. Il y a un mois que je suis ici bien loin de toi, dans un petit coin du monde. Eh bien! ce mois est passé comme un ombre.

Dans ma dernière lettre, je t'écrivais de chez notre amie la chanoinesse, dans l'indécision de repartir pour S... ; tu sais que nous attendions l'arrivée de nos amis pour décider ou diriger notre marche. Eh bien! mon amant n'a pas voulu si-tôt lâcher sa proie, il a loué une campagne délicieuse à trois quarts de lieue de L... ; c'est l'asyle de l'amitié et le réfuge de l'amour, c'est un bijou : figures-toi au bord d'un petit bois, un charmant pavillon couvert en ardoise, entre

cour et jardin, exaucé d'un péron de douze dégrés, une premiere piéce qui donne sur la cour et le jardin, qui sert de salle à manger; à droite un sallon, une petite chambre attenante consacrée à ma sœur; un cabinet de toilette, une autre chambre où couche une demoiselle qui m'a pris en affection, et qui a voulu rester avec nous comme dame de compagnie, et même nous sert de femme de chambre: Adélaïde est son nom; elle a aussi une chambre qui a une entrée par le jardin; nous avons encore une fort jolie chambre d'ami, des jardins délicieux, un verger immense, et tout cela est bordé par une chaîne de montagnes d'un côté, de l'autre, un rideau de bois. Mais de toutes ces beautés, la plus célèbre est un pommier qui est à l'entrée du verger, extrêmement touffu, et tellement penché, qu'il a l'air de former un berceau; le gazon qui est dessous en quantité, et du plus beau verd, semble inviter à se reposer; on est garanti du soleil sous l'épaisseur de son feuillage; et c'est-là le trône de l'amour, c'est-là le siége de nos plaisirs!.... Et mon amant, le croirais-tu? porte l'extravagance la nuit, lorsque nous

sommes couchés, jusqu'à nous lever pour aller saluer l'aube du jour sous le pommier. Tu penses bien que nous avons le lit d'honneur dans le salon : eh bien ! il ouvre toutes les portes du salon et de la salle à manger pour aller rendre hommage à la nature sous le pommier.

Il y a aussi une basse cour: quant aux légumes et fruits du jardin, mon ami s'est arrangé pour que l'on nous fournisse tout ce que je demanderais : tu penses bien de toute ma discrétion en pareil cas : il mène presque tous les dimanches et jeudis du monde à dîner à l'hermitage de l'amitié (c'est ainsi qu'est nommée ma retraite) ; j'économise tous ces repas dispendieux autant qu'il m'est possible. Enfin l'amour a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens, je suis heureuse ; les jours passent avec une vîtesse étonnante.

J'ai ici des soins de ménage; puis, ma sœur m'a apprise à broder au tambour, et je brode tout le tems que mon amant n'est point ici ; je lui ai bientôt achevé une cra-

vatte: ma sœur dessine, j'en ai donné le goût; c'est allégorique, comme tu penses bien; c'est une guirlande de lierre; dans le milieu un médaillon fermé par un double nœud d'amour; dans ce médaillon se trouve fixé un papillon; aux deux coins, ce sont deux colombes, et une devise de mes cheveux; *comme elle, je serai fidelle, si comme lui tu es fixé*: et un autre dont la guirlande est de myrthe; de même un médaillon, avec une pensée et un cœur enflammé; aux deux coins, le pommier très-bien imité; *Pour ta fête, reçois ce bouquet*; c'est la devise de celle-ci. Comme sa fête approche, c'est pour ce jour qu'il faut que ce soit fait, et qu'il ne s'en doute pas: tu vois que non seulement je n'ai pas le tems de m'ennuyer, mais à peine même celui de me promener dans les environs, qui sont charmans: n'en voila-t-il pas bien plus qu'il n'en faut pour le bonheur?

Eh bien, Lise! toujours quelque chose s'oppose à ce qu'il soit parfait: sitôt que mon amant est parti, je tombe dans la rêverie; l'image de mon mari, de sa fille, viennent

viennent me reprocher l'abandon où je les laisse; je me dis, peut-être mon mari n'est-il pas coupable! Peut-être m'aime-t-il encore! la conscience, mon amie, est un témoin que l'on ne peut fuir. Le croirais-tu? lorsque mon amant me quitte, je porte le portrait de mon époux sur mon cœur; car je me trouvai l'avoir sur moi ce jour si mémorable, et pour la France, et pour mon cœur.

Lise, je te remercie mille et mille fois de tes offres obligeantes; ta jolie bague m'est chère pour la miniature qu'elle contient; je la porte toujours au petit doigt de la main gauche. Lise! que je voudrais bien faire plus que de baiser ton portrait! adieu, bonne, toute bonne amie, reçois les tendres baisers de la solitaire Lili.

Lili.

LETTRE LXXVI.

A Julie.

BONJOUR, Lili, comment vas-tu aujourd'hui? pourquoi avais-tu l'air sérieux hier; est-ce que tu t'ennuyais? ou est-ce parce que J. H... avait de l'humeur? son ami, je crois, ne reviendra pas de si-tôt; mais ce n'est pas tout-à-fait cela, elle ne lui était pas autrement attachée; c'était la circonstance qui a fait cette liaison, et c'est encore elle qui doit la dissoudre; mais laisse-la bouder, mon amie; que ton enjouement n'en soit pas altéré. Pourquoi, Julie, ternir la source de mon bonheur?.

Envoye-moi, Lili, mon petit sifflet et mon coucou que j'ai laissé sur la cheminée; prends garde de gâter mes autres instrumens; du reste, fait joujou avec ce qu'il te plaira, pourvu que tu m'aimes, je suis content.

Adieu : que je suis aise que ce joli pierrot

te va si bien ; mais Lili, il n'est joli que lors-qu'il est sur toi : celui de ta sœur lui va aussi à merveille ; je vous envoye chacune un baiser ; tu distingueras bien le tien. A demain soir.

N. Q......te.

LETTRE LXXVII.

Julie à son ami.

SOUVENT, mon ami, on a des nuages de tristesse, sans en pouvoir définir, ou mieux, nommer la cause; quelquefois je suis assaillie de noirs pressentimens; mais tu sais que c'est un peu ma maladie; d'ailleurs, je suis épouse et mère, combien de sujets de réflexion n'ai-je pas!

Changeons de thèse; je te verrai ce soir, et je reprendrai tout mon enjouement: je suis fâchée que P... ne revienne plus près de J. H..: en quelque sorte, je serais responsable vis-à-vis d'elle s'il se conduisait mal, et déjà elle me l'a fait vivement sentir. Adélaïde aussi me donne du chagrin... Elle va toujours chercher la bonne chanoinesse. Tu dîneras avec nous après demain, pas vrai?... Adieu, bel ange; je n'ai jamais le tems de t'écrire de longues lettres, je suis pressée; adieu, je baise la place occupée par mon bienheureux portrait.

Ta JULIE.

LETTRE LXXVIII.

A Julie.

COMMENT ? Lili, solitaire à la campagne, finit une lettre à son amant par je suis pressée ? que fais tu, Lili ? tu ne diras pas, cette fois, que ce ne sont pas des cas réservés ! tu ne vis, à ce que me dit une lettre récente qui est sous mes yeux, tu ne respires que pour moi : eh bien ! arranges cela : tu n'as pas le tems à peine de m'écrire ; et puis, mademoiselle, je vous ai surpris plusieurs fois cachant bien subtilement quelque chose dans votre poche, à mon arrivée au bois du rendez-vous ! ô ! pour le coup, comment faut-il s'assurer de sa maîtresse, si je n'en ai pas trouvé le moyen ?... Mais, adieu : peut-être, toute bonne Lili, ce soir saurai-je ton secret ; cependant jusqu'alors, je ne t'enverrai plus de baisers.

Ton ami, N. Q.....te

LETTRE LXXIX.

Julie à son ami.

Tu es parti sans avoir mon secret, et de trois jours tu ne le pénètreras pas; c'est sous le fortuné pommier que je dois t'apprendre que tu es un injuste calomniateur, un amant indigne de ton bonheur.. Mais en voilà de trop, de réfléchir trois jours sur cette sortie pour une tête comme la tienne, il y a de quoi l'aliéner.

La chanoinesse vient d'arriver, ne manques pas de venir dîner demain avec nous, ou bien fais-nous le savoir à tems, nous irons dîner à une lieue d'ici à Z... chez madame de P... amie de la chanoinesse, et alors si tu viens souper, arrives de bonne heure, et viens au-devant de nous à l'autre petit bois, du côté opposé à celui où nous allons t'attendre. Adélaïde est ravie si nous allons dîner chez madame P... Adélaïde, sûrement je connaîtrai.... le mystère de la toute bonne

Adélaïde, tout va s'expliquer. Que ne puis-je dans ce voyage, découvrir le moyen de lui prouver mon tendre intérêt.

Adieu, mimi : c'est à l'ombre de ton ami (le pommier) que j'écris cette letrre ; mes deux amies à mes côtés, nous te baisons toutes : c'est à toi à recueillir le baiser de Lili, pour le déposer à la place qu'il aime, et qui te plait.

Ta JULIE.

LETTRE LXXX.

A Julie.

Je n'irai pas dîner avec toi, mais bien souper, et j'arriverai d'assez bonne heure pour me rendre au petit bois opposé à celui du rendez-vous accoutumé. La jardinière sera encore assez à tems pour vous porter ma lettre, et que vous puissiez aller chez madame de P...: je suis moi-même curieux de ce que tu dois y apprendre de la position du cœur d'Adélaïde: cette enfant, quoique laide, est bien intéressante.

Les électeurs arrivent à force; j'en ai déjà vu trois de ta connaissance; entr'autre un qui a beaucoup à se plaindre de toi; et je te gronderais bien fort, si je ne me croyais pas la cause innocente des justes réclamations qu'il a à faire sur toi. Je t'ai donné tous les torts que tu mérites, et je lui ai dit, que j'avais aussi à me plaindre de toi, et que pour nous consoler, l'un de ton oubli,

bli, et l'autre de ta perfidie, je voulais le mener souper avec des femmes charmantes à peu de distance de la ville, il a accepté de grand cœur; et croyant que je le menais en bonne fortune, il s'est frotté les mains de joie; ainsi, compte sur deux convives de bon appêtit.

J'ai dit à la jardinière de te prêter une paire de draps; car mon compagnon de ce soir est sans façon; quand ils seraient gros, pourvu qu'ils soient blancs, cela suffit Comme la chanoinesse occupe l'appartement d'ami, tu feras coucher Adélaïde avec J. H.., et le nouvel arrivé couchera dans le lit de mademoiselle de L... Adieu; je n'ai plus que deux jours pour apprendre le secret de Lili: je ne puis le deviner; mais je parierais que c'est encore quelque tendre supercherie. Adieu: je vous envoye un essaim de baisers, prenez-en chacune ce que bon vous semblera; mes tendres respects à l'aimable chanoinesse: à ce soir.

N. Q.....[te]

LETTRE LXXXI.

Julie à son ami.

DIEU! quelle fut ma surprise! que tu m'as rendue coupable! c'est pourtant toi qui est cause que je n'ai pas écrit à ce frère chéri; j'attendais avec impatience que la journée d'après demain fût passée pour lui écrire une lettre très-circonstanciée : mais il est si bon, qu'il m'a pardonné; puis, je lui ai montré mon excuse; et quand tu cesseras, tu seras étonné toi-même que j'aie pu, et si souvent, faire les honneurs d'une maison, et celle de ton cœur, et qu'il me soit encore resté un tems pour....

La chanoinesse vient de repartir, Adélaïde est allée la reconduire : j'ai beaucoup de choses à t'apprendre à son sujet; mais ce sera encore pour après demain; car cet après demain est bien proche. Je n'ai point de tems, je ne dirai pas à perdre, puisque

je causerais avec toi, mais je crains de me distraire.

Adieu mon petit loup; je te baise comme je t'aime. Viendras-tu ce soir ?

Ta Lili.

LETTRE LXXXII.

A Julie.

Non, Lili, je n'irai pas ce soir à l'hermitage, ni demain; mais après demain au déclin du jour, je me trouverai avec ton frère au bois du rendez-vous; et puis, la lune est dans son plein, nous nous rendrons sous le pommier où j'écouterai, où je recevrai la justification de Lili, de m'avoir alambiqué l'imagination depuis quinze jours, Adieu, Lili; nous n'avons pas un moment à nous; les scrutins ont déjà nommé les scrutateurs; ton mari et moi le sommes : ainsi, en arrivant chez toi après demain, jeudi soir, je serai obligé d'en repartir le lendemain du matin; car il est de la dernière importance d'être à son poste dans ce moment, pour déjouer les cabales sans nombre.

Bon soir : Lili, tu as toute la soirée à toi, et demain je ne te tiens pas quitte d'une

petite lettre. Ne devrais-tu pas avoir mille choses nouvelles à me dire chaque fois que tu m'écris ? ces lieux champêtres que tu habites n'ont-ils pas assez de charmes pour exercer un génie aussi fertile que le tien; et le pommier sacré (sous l'ombrage duquel nous avons tant de fois forcé la fortune amoureuse à nous sourire), ne lui devrais-tu pas de tems en tems adresser tes hommages, sur-tout lorsque tu sais que ton amant s'y joindrait de cœur et d'ame ?

Adieu, bel ange, mille baisers tendres. Pour la vie ton ami,

N. Q......te

LETTRE LXXXIII.

Julie à son ami.

C'EST avec un plaisir bien senti, mon ami, que j'apprends que tu es nommé scrutateur, et mon mari aussi : vous vous rencontrez par-tout ; vous êtes toujours en concurrence : j'espère, mon ami, que tu seras favorable à celui au sort duquel Lili est enchaîné ; et que lui ayant enlevé sa femme, sa tranquillité, peut-être son bonheur, tu contribueras à lui mettre le pied à l'échelon de la fortune : oublies qu'il est ton rival, ne pense qu'à Lili et à son innocente enfant. Je sais que toi et tes amis peuvent tout : mon père et mon frère sont de bonnes gens, mais ils n'ont nulle intrigue, et je vois mon pauvre mari oublié, rejetté, si tu n'est pas assez généreux pour prendre sa cause à cœur : Lili t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré. Mon mari a des talens, de la représentation, de l'éloquence ; enfin, tout ce qu'il faut pour occuper un premier poste

avec honneur. Mimi, je me repose sur ton amour pour Lili : mon ange, tu ne peux te faire d'idée combien je suis inquiette et tourmentée.

Adieu : je n'existe pas jusqu'à ce que je sache mon sort. A demain soir, nous serons vers cinq heures au bois du rendez-vous ; Lili, dans tous les cas, est toute à toi.

Ta JULIE.

LETTRE LXXXIV.

A Julie.

J'ai trouvé, chère Lili, toute l'assemblée électorale dans le feu de la cabale; ton mari se comporte terriblement mal : il a voulu se déclarer pour F... à mes dépens et à ceux de mes amis. Lili, je ne puis plus répondre de rien, mes amis sont irrités... Ton mari godaille avec le tiers et le quart, et lorsqu'il n'a plns sa saine raison, il commet toutes les inconséquences possibles. Mais laissons-le pour un instant dans la fange où il se plonge de gaieté de cœur, et revenons à nous.

Lili, mille fois très-charmante Lili! que tu es tendre! que ces cravattes sont jolies! ô oui, *comme lui je suis fixé, si comme elles tu es fidelle.* Non, Lili, je ne comprends pas comment tu as pu, en si peu de tems, faire un ouvrage aussi conséquent : que ce pommier est joli! qu'il imite bien celui du *bonheur*! oui, Lili, c'est le pommier de l'hermitage qui

qui fait toute la beauté de ce lieu. Lili, si tu eusses été madame Eve, et moi Adam, le genre humain eût été aussi bien damné; car l'ombre d'un pommier a bien de l'attrait pour nous; qu'il me tarde, Lili, de nous retrouver sur le gazon du pommier!

Adieu, Lili; ton père me fait la moue, ton mari des yeux méchans: tiens, Lili, de tout ce monde, il n'y a que ton frère de bon. Cependant, crois Lili, que je serai utile, s'il est encore possible, à ton époux; mais j'en doute; adieu, mon amour, ma tendre amante, je te baise de la tête au pieds. Lili, tu me dois des détails sur Adélaïde. Un bon soir à J. H.....

N. Q.......te.

LETTRE LXXXV.

Julie à son ami.

Je n'ai point fermé l'œil, tant que je suis obsédée d'inquiétude; et ce matin, au très-petit jour, je sortis de mon lit, et ouvrant les portes sans bruit, pour ne pas éveiller nos compagnes de sollitude, je fus m'asseoir, ta dernière lettre à la main, sous le pommier. Un petit quart-d'heure après que j'y fus posée, passe Adélaïde, et le laquais de madame de P... (un très-joli jeune homme) : comme j'étais adossée contre le pommier, ils ne me virent pas, et Adélaïde dit à son amant : voilà l'arbre favori aux plaisirs de M. Q.....te et sa maîtresse. Esseyons-en, dit le jeune homme, en donnant un baiser à la tendre Adélaïde; nous avons encore le tems, tout le monde dort; et faisant un mouvement pour s'asseoir, ils m'apperçurent; Adélaïde fait un cri, je la rassure, son amant courre encore; il franchit la haie, et nous ne le vîmes plus : c'était

bien le cas de m'ouvrir son cœur, aussi le fit-elle avec une naïveté qui m'a pénétrée.

Il y a un an qu'elle vit avec cet homme quand ils peuvent se rencontrer : son père et sa mère, quoiqu'ils ne soient riches qu'en titres de parchemin, ne peuvent se décider à ce que leur fille, mademoiselle de L... épouse un laquais; et c'est pour cela qu'elle est malheureuse dans la maison paternelle; elle est venue chez moi, ajouta-t-elle, parce qu'elle m'aimait; qu'elle trouvait que j'étais sensible et bonne, et parce que cela la raprochait de trois lieues de son amant; qu'il venait tous les deux jours la voir. Et la confidence qu'elle avait à me faire, est qu'elle se croit en train de devenir mère; puis, qu'elle craint la réquisition pour son amant. Sur le premier objet, je l'ai rassurée, et lui ai promis, dans tous les cas, d'être toute à elle, de lui faciliter les moyens de sauver toute apparence, et même, en cas de besoin, d'avoir soin d'elle. Elle m'accabla de remerciemens, me baisa les mains : ses larmes la suffoquèrent et les miennes se mêlèrent aux

siennes. Quant à exempter son amant de la réquisition, tout ce que j'ai pu dire, fut que je t'en parlerais; mais que je croyais que ce serait difficile; qu'il fallait encore que son amant fît des démarches près de son père pour tâcher d'avoir son consentement à leur mariage; mais elle m'ajouta: (car elle n'a pas d'esprit, elle a du bon sens.)

« Madame, que ferions-nous, il n'a pas d'état, moi de fortune, sa place n'a rien de stable, il gagne si peu, encore n'est-il que mal payé? Si je deviens mère, j'aime mieux garder mon cher enfant et me mettre fille de boutique; enfin, femme de chambre, que de retourner chez mes père et mère, où c'est la misère toute pure, une nichée d'enfans... »

Mais, adieu : voici la jardinière qui attend après moi. Quand te verrai-je donc? maudites soient les assemblées électorales. Adieu; je te recommande toujours mon mari; oublies-le, ne vois que moi en le servant.

Ta JULIE.

LETTRE LXXXVI.

A Julie.

Le premier tour de scrutin vient d'être levé pour le député à nommer pour la ville de S... : ton mari a reussi, sa cabale a eu, cette fois, prépondérance, c'est F... qui est sorti; mais il ne fut pas plutôt nommé, qu'il tourna le dos à ceux qui l'avaient servi si chaudement, et notamment, il laissa tomber ton mari à plat : cependant, pour le second à sortir, c'est moi et ton mari qui ont divisé les voix, notre sort ne sera encore déterminé que demain.

Charmante Lili, que veux-tu que je fasse? puis-je réparer les sottises que l'animosité, sans doute contre moi, fait faire à ton mari? s'il se fût mis de mon bord, et avec mes amis, nous étions tous les deux nommés, il n'y a pas de doute; mais il a voulu porter son F.... et le voici maintenant en concurrence directe avec moi : je

ne doute pas de la supériorité de mon parti. O Lili ! il est bien différent d'être rival d'amour ou d'ambition. Je vois avec douleur, ma sensible amie, relativement à toi, que ton mari ne fera jamais rien : avec de l'esprit, des talens, il ne fait que des maladresses; cet homme a la judiciaire bien mauvaise...

Mais, chère Lili, ne t'affectes pas trop: ne suis-je pas ton ami? tu me trouveras toujours, Lili, ne t'alarmes pas; que ce baiser soit pour toi le gage de mon amour: non, jamais je ne t'abandonnerai dans le malheur; telle chose qui puisse arriver, mon cœur est ton réfuge! adieu, Lili, je tremble de retourner à l'hermitage; je crains de te voir pâle, triste, éplorée, Lili; que l'amour te console d'un être qui ne mérite pas ton affection.

Adieu, adieu, Julie; comme toi, je trouve que l'incertitude est le pire des maux. Ecris-moi, Lili, compte toujours à jamais sur ton ami.

N. Q.....te

LETTRE LXXXVII.

Julie à son ami.

Mon ami, mes pressentimens sont donc bien réalisés; je vois mon mari à jamais anéanti : ce maudit F..., je lui ai toujours dit de ne pas s'y fier; je n'ai jamais aimé cet homme-là : cependant, je l'ai souvent accueilli avec plaisir, parce qu'il a beaucoup d'esprit, mais crapuleux : ô! que de douleurs j'éprouvais de voir mon mari, dans cette révolution, s'assimiler à toute la canaille.... Mon ami, mon ame est dans des angoisses continuelles : tes promesses peuvent-elles me rassurer? A L... tu ne vois que Lili : une femme jeune et aimable qui se séquestre du monde pour ne vivre que pour toi, est bien précieuse à ton cœur! et l'hermitage concentre tous tes plaisirs... Mais à Paris, les sens sont continuellement agacés par des objets charmans; que ton rang, ta jeunesse, ta personne en un mot, ameneront ces *houris* du paradis dans tes

bras! par quel moyen Lili possèderait-elle toujours la première place dans ton cœur? Et une inférieure pourait-elle suffire au sien? Mon ami, que de maux j'envisage!... Le moment que nous quitterons l'hermitage, nous pourrons dire adieu au bonheur du cœur : on ne peut aimer qu'aux champs, et sitôt que l'ambition est introduite dans une ame, elle en chasse le tendre amour, elle ne permet plus qu'une fantaisie, un caprice, une affaire des sens en un mot. Les *Céladons* ne sont plus à la mode, et à la capitale tu serais bientôt tourné en ridicule de n'aimer, ou même d'aimer toujours Lili.

Adieu, je ne puis t'en dire davantage, la plume me tombe des mains, mes larmes me suffoquent, je baise ton portrait! ô! pour celui-là, fusse pour me donner le dernier ridicule, je le porterai toute ma vie, même lorsque tu seras devenu perfide, ingrat, lors, en un mot, que tu n'aimeras plus Lili.

Ta JULIE.

LETTRE

LETTRE LXXXVIII.

Julie à son frère.

Mon ami, mon frère, tout est donc perdu? mon époux n'aura donc rien? il est à jamais ruiné : pourquoi s'est-il mis de cette infernale cabale F...? qu'avait-il besoin de porter celui-ci qui l'a lâché sitôt qu'il n'en a plus eu besoin? mon ami, je suis désespérée, j'extravague, je cours les champs, et c'est du bois du rendez-vous que je t'écris, sous le gros chêne ; j'arrête tous les passans pour leur demander ce qui se passe à l'assemblée électorale. Q.....te m'a écrit que la balle était maintenant entre mon mari et toi; je ne puis faire des vœux contre mon amant; mais que ne dois-je pas faire pour un mari, le père de ma charmante Clarisse!... ô! le père d'un enfant a toujours le premier droit au cœur d'une mère. Est-il une femme au monde qui soit dans une situation plus douloureuse! l'amante la plus passionnée, l'épouse la plus sensible, la mère la plus

tendre, voit le bonheur suspendu entre son époux et son amant : l'un des deux doit l'attendre, est-il une incertitude plus cruelle?...

Réponds-moi deux mots; c'est la toute bonne Adélaïde qui te porte cette lettre, et J. H... et moi nous la conduisons jusqu'au pied de la montagne où est le petit bois des adieux, celui jusqu'où nous fûmes te reconduire avant-hier matin : c'est-là, sous les deux jumeaux, (deux gros ormes) couverts de leur ombre, que nous attendons Adélaïde : nonobstant ce qu'il en peut être, dis-moi la vérité. Adieu, ta bonne amie et sœur.

JULIE.

LETTRE LXXXIX.

A Julie.

MA bonne amie, il n'est que trop vrai que ton mari n'a cessé de faire des sottises depuis qu'il est ici : il a prétendu que Q.....te et ses amis l'avaient reçu froidement, et il s'est, dit-il, jetté à corps perdu dans la cabale de F... : celui-ci a voulu passer le prémier, et après il lui a promis le succès pour lui; mais bientôt, enivré de son triomphe, il oublia son plus zélé partisant. Q.....e était resté étayé, et il y a mille à parier que ce sera lui à qui restera la pomme; si ton mari se fût entendu avec ton ami, ils passaient tous les deux ensemble. Mais je vais porter mon scrutin; et je retiens Adélaïde jusqu'à ce qu'ils soient levés, pour t'apprendre quelque chose de nouveau.

Les scrutins viennent d'être tirés. M. J. de

B... est sorti pour la ville de V... et pour celle de S....; la majorité des suffrages fut partagée entre ton ami et ton mari; M. B... a eu aussi beaucoup de voix : on ne procédera à la levée des derniers scrutins que bien avant dans la nuit : ainsi, ma bonne amie, vas te coucher, tranquillises-toi; tu ne peux encore rien savoir avant demain matin; mais tu peux cependant compter sur ton amant ou ton mari; tu sais qu'ils sont tous deux scrutateurs; la conformité de leurs noms, de leur taille, de leur place, et encore de l'uniforme du département qu'ils ont, fait que bien des Jeannots d'électeurs qui ne connaissent personne directement, voyant ces deux-là autour de la boîte, les nomment souvent indistinctement l'un pour l'autre, et M. Q.....et a eu des voix dont l'intention de ceux qui les donnaient était pour Q....te, et celui-ci en a eu de même qui étaient destinées pour M. Q.....et.

Mais de nouveau, mon amie, que ton ame reprenne le calme : ton ami a eu avec moi ce matin, après qu'il eut reçu ta let-

tre, une longue conférence; il ne t'abandonneras pas; tu peux être sûre de son cœur; il m'a parlé en galant homme relativement à toi.

Nos chevaux sont tous scellés à la porte de l'assemblée pour repartir tout de suite à S.... Sitôt que le sort de ton mari sera décidé, il ne faut pas perdre de tems à le replacer tout de suite au district de S...., pour au moins qu'il ne soit pas sans emploi quelconque. Ta présence à S... serait nécessaire; tu sais que tu y est généralement aimée; et une femme, par sa présence, influence toujours.

Q.....te m'a dit que sitôt la nomination certaine, il enverrait chez toi, telle heure de la nuit qu'il fût : je te conseille alors d'écrire à ton mari; il n'est pas assez bête pour avoir cru à ton voyage en Angleterre; mais il l'a répandu dans le public pour masquer son déshonneur : il présume bien que tu es dans les environs; il sera bien aise de te revoir, sur-tout s'il est mal-

heureux. Lili, tu es si bonne, viens le consoler ; il n'est pas mon ami, cependant sa situation m'affecte beaucoup. Adieu, Lili, je t'embrasse et mademoiselle J. H.... : la nuit approche, vous n'avez que le tems de vous rendre à l'hermitage.

Ton ami et frère C. G....

LETTRE XC.

Julie à Lise.

C'EST dans un bois, échevelée, désespérée, éperdue, que je t'écris, ma chère, au pied de la montagne de L... où se tient l'assemblée électorale; déjà un député est nommé pour notre ville, et maintenant la balle est entre mon amant et mon époux; ce dernier est sorti par le sort de sa place de P.-S. ainsi, il est sans emploi, c'est-à-dire, comme tu sais, sans fortune : il eut la maladresse de s'associer avec des gens qui se sont servi de lui comme de *la patte du chat pour ôter les marons du feu*, sitôt qu'il eût usé tout son crédit à faire passer un *Ostrogot*, ils l'ont laissé tomber à plat; il s'est mis à dos Q.....te et tous ses amis : ceux-ci avaient véritablement de l'influence, et de bonnes intentions pour lui; mais irrités de ce qu'il s'était jetté d'un autre côté, ils ne veulent

plus se mêler en rien de ce qui le concerne; c'est cette nuit que mon sort doit être décidé: il y a tout à conjecturer que ce sera Q.....te qui l'emportera. Mais voici la nuit profonde, je vais regagner l'hermitage et me mettre au lit.

Ta Lili.

LETTRE

LETTRE XCI.

Julie à la même.

C'EST en vain qu'au lit j'implore le sommeil bienfaisant, consolateur des malheureux ! il est sourd à ma prière.

Ma bonne amie, je ne puis te peindre tous mes regrets de ce que mon mari n'est pas nommé pour aller à la capitale; c'est pourtant pour avoir voulu desservir son rival qu'il va se trouver le plus infortuné des mortels; puis encore, sûrement je ne tarderai pas à perdre mon amant : à la capitale, les occasions sont si fréquentes, les objets si séduisans ! à L... il ne vivait que pour moi ; je pouvais encore concilier mon amitié pour mon époux avec mon amour pour mon amant ; mais une fois à la capitale, si je l'y suis, je suis obligée de rompre avec mon mari : si je l'y laisse, bientôt il m'aura oubliée. O ! je ne sens déjà que

trop que le difficile n'est pas de faire une conquête, mais bien de la conserver.

Voici Morphée qui me gagne, adieu; mais je prête l'oreille; qu'entends-je? un cheval au galop : ou en maître, on frappe ou en porteur d'une missive agréable et pressée.

Quatre heures du m...

Mon amie, mon amie, tout est perdu pour mon malheureux époux... : mon amant triomphe ; il a tous les honneurs de la victoire!

Mon amant m'avait dépêché un de ses amis qui, sitôt le relevé des scrutins fait, accourut à toute bride : cet ami l'était aussi de mon mari, et me dit, tout haletant de chaleur : — Madame, je viens vous apprendre que M Q.....[te], que votre ami est député. J'étais tellement émue, tellement troublée, que la finale d'ami et celle mari, de Q.....[te] et de Q.....[et] étant de même, je le fis répèter ; enfin, n'y ayant plus de doute que c'était mon amant, acquitté de sa commission, le messager repartit.

Que te dirai-je ? cet évènement me fait peine et plaisir : voici encore mon sort qui, une fois, va changer de face. Si jamais je suis mon amant à la capitale, dans quel océan d'écueils ne me trouverai-je pas ! Je ne puis fermer l'œil. Adieu, je vais faire mes adieux au pommier ; ce ne sera pas sans d'amers regrets que je quitterai cette délicieuse solitude. Adieu, Lise ; je suis sans force et sans vie.

Ta Julie.

LETTRE CXII.

Julie à son ami.

Les extrêmes se touchent et produisent le même effet : je n'ai pu dormir de peine, d'inquiétude, jusqu'à deux heures du matin que M. R... vint m'apporter la nouvelle de ton élection à la législature ; et depuis ce moment, je ne dors pas de plaisir. Cependant, ma joie aurait pu être plus parfaite, tu m'entends !... Que je suis désolée que ce soit ce F.... ; mais chut, chut ; ne parlons plus de cela.

Reçois, tendre ami, mes félicitations bien sincères ; cependant encore, j'éprouverai bien de la peine à m'arracher de cette aimable solitude. Bientôt à la capitale, tu auras oublié Lili ; et quand bien même je t'y suivrais, nous laisserons toujours derrière nous le pommier : nos bois, nos rochers, tout cela n'approche pas le tumulte d'une ville immense, où le sentiment est

trop évaporé, les objets trop variés, pour permettre au cœur de se fixer. Mon ami, je ne puis bien te définir ce qui se passe en moi; mais de sinistres augures (mon mari à part) ferment mon cœur à la joie. J'ai cru retrouver le calme au pied du pommier; mais c'est en vain, la sécurité est loin de mon ame.

Adieu. Ecris-moi, rassure-moi, dis-moi que tu m'aimes! que je serai toujours ta Lili, en tous lieux, toute à toi,

JULIE.

LETTRE XCIII.

A Julie.

Oui, en tout lieu tu seras ma Lili, en tout et par-tout, fussè aux Antipodes. Oui, en tous lieux tu seras à jamais ma Julie!!! Eh bien! moi-même, je ne ressent pas une félicité parfaite, il s'en faut de beaucoup: au milieu des félicitations de mes amis, j'étais froid, mon cœur était fermé; et sitôt que je fus au lit, il se reporta sous le pommier; la pensée de quitter l'hermitage m'afflige sensiblement; j'irai ce soir y coucher pour la dernière nuit; car la nuit prochaine, je me rends à Paris.

Lili, chère Lili, que je redoute la journée de demain! j'ai besoin de consolation, et tu veux que je t'en porte! demain de six à sept heures du matin, si ce soir je ne puis me rendre près de toi; alors je ne partirais qu'après demain : trouves - toi au bois du rendez-vous, je veux passer cette journée

avec toi ; je veux que nous fassions nos adieux à tous les lieux qui ont été témoins de nos plaisirs, à tous les arbres qui leur ont prêté leur ombrage. Aujourd'hui j'arrange toutes mes affaires à L... pour qu'après demain je n'aye qu'à m'emballer dans ma voiture.

Adieu, Lili, crois-moi toujours ton ami, ton amant, et tout à toi par toute terre, pour la vie,

N. Q·······te.

LETTRE XCIV.

Julie à son mari.

La fable que je vous ai faite, mon ami; de mon voyage en Angleterre n'était pas tant pour vous, que pour que vous accréditiez ce bruit dans le public, et cacher davantage le lieu de ma retraite; je crois bien qu'il n'a point pénétré jusqu'à S....

Je suis désolée, mon ami, que les choses aient si mal tournées pour vous; mais c'est un peu votre faute : F.... vous a joué sous jambe; avez-vous pu croire que son parti l'emporterait sur celui du département? Mais ne parlons plus de cela; vous êtes malheureux, et par conséquent ce titre vous rend tous ceux que vous avez à mon cœur. S'il vous est encore doux de me voir, agréable de me recevoir, je me rendrai sans délai chez vous, sinon, adieu pour long tems; mais si vous m'aimez encore, écrivez-moi deux mots par la personne

sonne qui vous remettra cette lettre ; il se chargera aussi de votre réponse, et elle me sera remise en toute sûreté : ainsi, écrivez-moi à cœur ouvert, et croyez que vous avez toujours habité le mien nonobstant.... Adieu, mon ami ; la personne qui vous portera ma lettre ignore que je suis votre femme ; c'est un bonhomme de laboureur de ce village qui, par hasard, m'a dit qu'il allait demain à S.... Il attend après moi ; c'est pour cela que je vous quitte brusquement.

Demain soir, j'aurai votre réponse : nous vous embrassons J. H.... et moi, votre amie et épouse,

G. Q.....[et]

LETTRE XCV.

A madame Q.....[a].

VOTRE lettre, mon amie, vient m'apprendre une nouvelle qui me sera toujours agréable; c'est que vous m'aimez encore : si ce sont mes malheurs qui me ramènent votre cœur, je n'ai pas tout perdu.

Oui, mon amie, j'ai été horriblement joué; mais je ne crois pas que vos amis m'eussent mieux servi; ils eussent mis à la place de M. F.... M. B.... ; mais que voulez-vous : les talens ne mènent point toujours à la fortune; et celui qui a une femme aimable en est rarement le seul possesseur. Il faut bien subir son sort; peut-être un jour rendra-t-on justice à ma capacité, et ma femme à mon cœur.

Votre évasion passe toujours ici pour être un petit voyage en Angleterre ; vous avez assez d'esprit pour répondre lorsqu'on

vous fera des questions à ce sujet. Milord B...... vous a aussi, je me rappelle, appris quelques mots d'anglais. Je vous recevrai toujours avec plaisir : le plutôt que vous viendrez rompre mon veuvage sera le mieux ; si vous vous hâtez, vous pouvez encore quelque chose pour moi; il y a encore des places à donner ici. Adieu, mon amie; souvenez-vous que vous êtes la mère de ma fille. Je vous embrasse et ma sœur.

J. Q....et.

LETTRE XCVI.

Julie à Lise.

ENFIN, voici encore une longue extravagance à son terme ; me voici chez moi à S.... J'ai accouru bién vîte pour consoler mon infortuné époux, et j'ai pu lui faire avoir une place d'administrateur au district. Il m'a bien reçu, comme si j'avais couché la veille chez moi ; il ne fut pas du tout question de mon absence ; je vis assez tranquillement avec lui ; mais je ne me consolerai jamais de ce qu'il a manqué un poste éminent, et qui m'eût rapprochée de toi, de mon amant, de Séchelles : quel plaisir si mon époux eût été son collégue !...

Mais revenons à mon amant ; la journée et la nuit d'avant son départ, il me consacra tous ses momens ; nous fûmes faire nos adieux au pommier, à tous les arbres qui nous avaient couvert de leur ombre ; à la petite fontaine, au berceau de vignes, au

bois des adieux, à celui des rendez-vous, aux rochers dont la cîme orgueilleuse avait aussi, au déclin d'un beau jour, servi de couvert à l'amour! Il soupira profondément en sortant pour la dernière fois de l'hermitage. Je le conduisis jusqu'au bois des adieux, et c'est sous les ormes jumeaux que nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Qu'il fut triste, ô mon amie! et si la toute excellente Adélaïde ne nous avait pas suivis de loin..... Lorsque je l'eus perdu de vue, je m'assis sous l'orme-jumeau, et la nuit m'y avait déjà atteinte, que je ne m'en appercevais même pas; elle me tira de la rêverie où me plongeait les plus noirs pressentimens; elle me donna le bras, et me ramena à l'hermitage; ma sœur avait déjà tout emballé: tout notre petit ménage qui devait partir pour Paris le lendemain, à l'adresse de mon amant, c'est-à-dire, chez une parente où il descendait en attendant qu'il fût chez lui.

Combien un déménagement est hideux! Ma jolie petite chaumière n'était plus qu'un taudis; je me promenai au verger; il avait

l'air lugubre ; car tout prend l'empreinte de l'idée dont on est affecté. Il faisait des éclairs, tout le présage d'un orage ; les vents agitoient fortement tous les arbres, on eût dit que l'amour gémissait de quitter ces lieux ; le pommier favori, sur-tout, qui ployait sous le poids de ses fruits, avoit l'air le plus affligé. Un violent coup de tonnère amena une abondante pluie, mais qui dura peu. Nous ressortîmes, Adelaïde et moi, après le souper : toute la nature avait l'air en pleurs ; le crépuscule de la nuit, qui était très-noire, à raison de la pluie qui venait de tomber, semblait un deuil universel.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure ; Adélaïde nous quitta en pleurant pour retourner cher son père, en attendant que nous lui ayons trouvé une place de fille de boutique à S... ou bien Q.....te une à Paris. Par hasard tu ne connaîtrait pas quelque poste de femme de chambre, c'est une excellente enfant ; c'est une demoiselle de qualité, mais dont les père et mère n'ont d'autre fortune que des titres de parchemin, et une douzaine d'enfans : ils cultivent eux-

mêmes un petit champ qui les fait exister misérablement.

Adieu, bonne amie, donnes-moi de tes nouvelles. Qu'il me tarde de recevoir une lettre de Q.....te: il y a déjà trois jours qu'il est à Paris.

Adieu, chère amie, je t'embrasse tendrement.

JULIE.

LETTRE XCVII.

Julie à son frère.

Je suis à S... mon amie: mon mari est administrateur du district; mais quelle foible indémnité! non, je ne puis me consoler de ce qu'il a manqué.... Et peut-être à combien d'inconvéniens cela entraînera-t-il! car si je vais à Paris joindre mon ami, ce sera toujours renouveller sa plaie, aulieu qu'autrement j'étais toute portée, tout se conciliait.... Mon bon mari! j'aurais été trop heureuse que cela fût.

Nous sommes fort bien ensemble : il ne doute pas que je n'aye beaucoup contribué à sa nomination; et je regarde son silence sur ma fuite, comme une tacite reconnaissance. Si je pouvais l'empêcher de voir mauvaise compagnie! J'ai déjà expulsé honnêtement deux de ces libertins du mauvais genre, qui sont dangéreux sous tous les rapports; aussi me nomme-t-on *le grand maître*; qu'on ne pourra, dit-on, rien faire tant que je serai ici.

Adieu, mon ami, Ta sœur JULIE.

LETTRE

LETTRE XCVIII.

A Julie.

ENFIN, j'ai couché chez moi aujourd'hui pour la première fois ; j'y suis encore sans dessus dessous ; mais je serai passablement bien, une fois approprié.

Si je possédais Lili dans mon appartement, il serait le plus beau du monde. J'ai un papier bleu ; car tu l'aimes : mon lit est blanc ; le tout ensemble est assez gentil : c'est beaucoup plus solitaire que l'hermitage, quoique dans un quartier bruyant, puisque c'est rue St.-Honoré, près le palais royal ; mais c'est au second sur le derrière : c'est en attendant mieux. Lorsque Lili viendra à Paris, c'est elle qui choisira mon logement, qui sera le sien.

Lili, contes-moi ton départ de l'hermitage : es-tu arrivée avant l'orage ? pour moi, je me traînai lentement jusqu'à ma voiture, que je fermai bien hermétiquement, et

m'enfonçai dedans; j'étais avec M. J. de B... et de N... et A.. : ils n'ont pu tirer une parole de moi pendant toute la route. J. de B... qui s'éloignait aussi de sa maîtresse, était assez pensif, les deux autres firent tous les frais de la conversation : et puis, je descendis chez ma tante. Le lendemain, notre réception se fit assez pompeusement à l'assemblée nationale. Mais me voici chez moi, je respire un peu : tout ce que tu m'as envoyé est arrivé à bon port : je jouis, en déjeûnant dans le déjeûné de l'hermitage; je me fais toujours servir la tasse de Lili : que je te sais bon gré de me l'avoir envoyé, et d'avoir gardé la mienne! voilà de ces petits riens qui, cependant, sont bien sentis par de vrais amans : Lili, je suis toujours le tien, je ne t'ai pas fait d'infidélités, pas même en pensée; mais Lili, tu viendras me voir. Adieu, Lili-Fanfan; reçois tous les baisers du tendre amour. Comment es-tu avec ton mari? qu'en as-tu fait?...

Adieu, je t'attends, je t'embrasse de toute mon ame.

N. Q.......te.

LETTRE XCIX.

Lise à Julie.

J'ai été voir la réception des nouveaux députés; que ton amant m'a paru être digne! quelle gravité il a pour son âge! j'étais avec St.-Amaranthe.— Voyez, me dit-elle, ce jeune Caton, comme il est taillé en Hercule! ô, ma bonne amie! il n'a pas une tournure de province : c'est l'ami, lui ai-je dit, de cette petite femme en homme qui a dîné avec nous chez mon oncle, et dont Séchelles parles souvent.— Elle ne les choisis pas mal : dans cette province, à ce qu'il me paraît, on a du goût; elle a aussi l'air bien éveillée, votre petite provinciale!.. C'était Séchelles qui nous avait conduit à l'assemblée, il vint nous reprendre, et nous nous promenâmes aux Tuileries : après nous fûmes dîner au Gros-Caillou, où mon mari devait nous rejoindre avec une société.

Lili, combien tu es étourdie! dans tes deux dernières lettres tu ne me dis pas où t'adresser mes réponses, et nous sommes sur le point, mon mari et moi, d'aller à M... tant pour aranger des affaires de famille,

que pour nous éloigner de Paris dans ce moment, pour des raisons particulières, et qui pourront bien devenir générales pour les gens honnêtes, s'entend. Mon embarras était, comment t'apprendre mon départ, ne sachant pas où tu étais très-localement; pouvais-je adresser une lettre à Lili à l'hermitage?....

Je suis fâchée de quitter Paris au moment où Lili vas arriver; car je ne doute point que tu ne sois ici sous trois semaines; je te connais, Lili, tu aimes ton mari, ton enfant; tu combattras pour les quitter; mais ton amant te donnera de si excellentes raisons, ton mari lui-même, inconséquemment, fera naître le moment qu'il craint: car, crois, Lili, qu'il ne se sépare jamais de toi sans douleurs. O! vous êtes les deux êtres les plus bisards que je connaisse, et sans doute qui existent dans la nature!. Vous ne pouvez vivre ensemble long-tems, et moins encore sans vous rapprocher.

Adieu, Lili, adieu, aimable folle: si d'ici à huit jours tu n'as pas de mes nouvelles, tu m'écriras alors dans quinze à M... Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Ta LISE.

LETTRE C.

Julie à son ami.

Tu es donc déjà installé, cher amour, dans le petit ménage de l'hermitage ? Que je serais aise de voir tout cela ! Mais c'est impossible : si jamais j'y fais uu voyage, il faudra qu'il soit rapide.... Cependant tous tes plaisirs ne peuvent long-tems demeurer en peinture ; et si je veux que tn restes fidèle à l'original, je sens bien qu'il faut que je me rende dans tes bras. Mon dieu ! qu'il est difficile de concilier les devoirs et les plaisirs.

Je suis assez tranquillement avec mon mari ; il est replacé au district. Faible indemnité ! Je ne puis me consoler qu'il n'a pas été ton collègue ; mais j'aurais été trop heureuse ! Il ne m'a jamais parlé de mon absence, ni moi non plus : il n'était pas chez lui lorsque nous sommes arrivées : nous nous réinstallâmes : on annonce que

le dîner était servi ; il voit nos couverts ; il demande si nous étions arrivées, nous parûmes, nous dînâmes ; il ne fut question de rien, comme si nous avions couché la veille chez nous. Je t'avoue que je suis très-sensible à cette délicatesse.

Nous nous occupâmes, avec chaleur, à le faire replacer, nous réussîmes ; et sa conduite égale du silence sur notre escapade, est une tacite reconnaissauce des soins que nous avons pris de lui être utile ; ce procédé me pénètre véritablement.

Je suis arrivée à l'hermitage avant l'orage ; mais il m'aurait bien innondée sans que je m'en apperçusse, si la toute bonne Adélaïde ne nous avait pas suivis de loin, ou ne fût venue me tirer de la rêverie où je m'était replongée au pied des jumeaux : lorsque mon œil ne put plus t'appercevoir ; elle me donna son bras, et avec un silence morne nous nous rendîmes pour la dernière fois à cette aimable solitude ; la nuit était fermée, nous étions seulement éclairée par le feu du ciel. Au moment où nous entrâmes dans le

verger, un ouragan s'éleva, il agitait telle-ment les arbres, que leur craquement, et le froissement des feuilles et des fruits, produisait un sifflement, un gémissement universel : l'effroi nous prit, nous atteignîmes en tremblant et trébuchant, l'hermitage, car l'obscurité des nuages ajoutait à la nuit; le brillant des éclairs était un contraste frappant, qui, à peine, nous laissait voir où nous portions nos pas : un éclair brillant nous fit distinguer le pommier, il s'agittait horriblement, ses branches se rompaient, ses fruits tombaient, toute la nature avait l'air abandonnée à la douleur. Nous rentrâmes effrayées par un violent coup de tonnère : nous trouvâmes J. H... paisiblement occupée à faire les malles que tu as reçues : Adélaïde disposa le souper; des artichaux qu'elle sait que j'aime beaucoup (puis, dans ce sol, ils sont si exquis), elle m'obligea d'en manger un; la pluie cessa, les nuages se dissipèrent, l'arc-en-ciel reparut au bout du verger, et nous y retournâmes toutes les trois. Le pommier avait l'air échevelé; les goûtes d'eau suspendues à ses feuilles semblaient les lar-

mes de l'amour ! Pour le parterre, les fleurs expirantes et penchées paraissaient dire : nous ne pouvons plus exister après le départ de la main qui nous cultivait : je rentrai peinée douloureusement. De grand matin je quittai ces lieux qui n'avaient plus que des regrets à m'offrir ; la vieille jardinière et son jeune mari parurent sensibles jusqu'aux larmes à notre départ.

Adélaïde voulut encore nous conduire une lieue. Cette séparation fut encore une scène bien triste ; elle s'en retourna douloureusement chez ses parens, en me priant de te dire de ne pas l'oublier, à tâcher de la placer en qualité de fille de boutique quelque part ; c'est véritablement une si bonne enfant ! tâche de t'en occuper ; la reconnaissance nous y engagent tous les deux.

Adieu ; mille baisers : adieu, mon ange.

Toute à toi, LILI.

LETTRE

LETTRE CI.

A Julie.

Je suis bien aise, ma bonne amie, de te savoir chez toi ; ta présence en vaut beaucoup mieux pour ta maison : tâches de contenir ton mari ; il a tant de bonnes qualités parmi ses nombreux défauts ! quel dommage ! surtout, ma bonne amie, oppose toute ton énergie à ce qu'il ne voye pas mauvaise compagnie : rien n'est si dangéreux ; ton mari est faible, facile ; c'est encore un jeune homme pour la raison.

Adieu, chère sœur ; je suis malade ; à peine puis-je écrire : tu sais que c'est ainsi que se manifestent toujours chez moi les renouvellemens des saisons, ma poitrine devient tous les jours de plus en plus affectée. Adieu, sensible amie ; ton portrait et ta fille font toute ma consolation. Adieu.

Ton ami et frère C. G....

LETTRE CII.

A Julie.

LILI, je ne peux plus vivre sans toi : viens... viens... Lili, animer tout ce qui m'entoure, et qui, en me rappellant ton souvenir, ne fait qu'aigrir ma douleur de ne pouvoir me rapprocher de toi. Les extrêmes se touchent, Lili, tu me le disait dans une de tes lettres; ils produisent le même effet; tous les objets sont ici tellement variés en un si grand nombre, que l'impression que fait l'un, est bientôt détruit par l'autre; et mon imagination sans cesse promenée, ne peut véritablement se reposer que sur la maîtresse de mon cœur : mais, Lili, viens... viens, ou bien je ne puis plus répondre de moi : viens.. ne fut-ce que pour deux jours: le lit où ma maîtresse se sera reposée, en sera plus doux; mon ottomane, je m'y abandonnerai délicieusement à la rêverie, lorsque Lili m'y aura rendu heureux. Amie, amie chère, viens consoler ton isolé amant! loin de toi

l'univers est vide pour lui! ô! qu'il était bien plus heureux, solitaire, ignoré, qu'au premier poste de la France! que mes pressentimens ne m'ont point trompé! l'hermitage, précieuse retraite, que je te regrette!

Je t'attends, Lili, jeudi prochain, mandes-moi si je dois envoyer au devant de toi à la diligence; jeudi je serai heureux. D'ici à jeudi il y a encore deux jours; c'est bien long pour ton impatient amant. Adieu, maîtresse de mon cœur; écris-moi tout de suite, toujours ton fidèle amant.

N. Q·······te.

LETTRE CIII.

Julie à son ami.

JE ne puis t'aller joindre à Paris, ami idolâtré; ne m'accuses pas d'inconstance! mon cœur, pour toi, ne le sera jamais; mais réfléchis à la délicatesse qu'a mis mon mari dans sa conduite vis-à-vis de moi cette fois. Puis, puis-je éternellement oublier que je suis épouse et mère? mon ami, crois à la vérité de nos sentimens; mais, sitôt, quitter de nouveau ma maison, mon mari va encore s'abandonner à la débauche, et je serais la cause innocente de sa perte. Si tu savais ce qu'il m'en coûte de ne pas voler dans tes bras, te prouver toute ma tendresse, et recevoir de nouvelles assurances de ton amour.

J. H.... part demain pour la Hollande; elle va rejoindre son autre frère qui est établi à Amsterdam; il lui a écrit qu'elle pouvait là faire l'éducation d'une jeune demoiselle qui vient de perdre sa mère, à

qui il ne reste qu'un père septuagénaire. J. H.... est instruite, comme tu sais; elle possède la musique, le dessin; elle est douce, aimable, quoique sérieuse; mais les malheurs changent bien l'enjouement; elle plaira sûrement beaucoup aux taciturnes Hollandais; et peut-être dans cette terre étrangère trouvera-t-elle le chemin à la fortune! Je la regretterai, car je l'aime véritablement.

Adieu, mimi bien tendrement aimé; je te baise du plus profond de mon cœur, et crois-moi toujours toute à toi lorsque je pourrai concilier l'affection de mon cœur avec mes devoirs.

LETTRE CIV.

A Julie.

Quoi! se peut-il, Lili? quelle épître! quelle froideur! ô! Lili! tu ne m'aimes plus! qu'appelles-tu devoir? en est-il de plus sacré que ceux que le cœur impose? Lili, tu étais épouse et mère la première fois que tu m'as rendu heureux! tu étais épouse et mère lorsque tu vint à Anisy! tu étais épouse et mère lorsque tu vint à V... à C..., à Paris même! tu étais épouse et mère à l'hermitage! ô! Lili! est-ce que tu serais doublement mère? sans ce cas même, n'ai-je pas les droits les plus sacrés sur l'innocente créature que tu porterais dans ton sein? Lili, tu n'avais pas ta tête à toi lorsque tu m'as, pour toutes objections, dit que tu étais épouse et mère. Et sous le pommier du bois du rendez-vous, au bois des adieux, m'as-tu jamais objecté que tu avais des devoirs à violer pour me rendre heureux? n'as-tu pas toujours parta-

gé mes transports, et j'ose dire même provoqué? qu'à H. F...,chez ton aïeule,tu m'aurais prétexté tes devoirs! mais aujourd'hui, Lili, c'est du dernier ridicule vis-à-vis d'un homme qui te possède depuis deux ans. Lili, tu n'as pas osé m'avouer que tu ne m'aimais plus; mais je le sens; et pour m'en convaincre, dimanche, de dix heures à midi, j'arriverai à Ermenonville; j'irai droit à l'isle des peupliers. Sur le tombeau de J.-J., c'est-là que j'attendrai le dernier adieu de Julie. Tu n'as plus là rien à m'objecter, sauf, cependant, tes devoirs maritales que tu as donc repris avec bien du plaisir, puisque tu n'y veut plus manquer!...

Quant à ta fille, en deviendra-t-elle moins grande, moins jolie, parce que sa mère me rendra encore heureux une fois? si au contraire c'est un autre que ton mari t'a fait, eh bien! il sera à nous deux. Ne me réponds pas, tu n'en aurais pas le tems; mais, bien sûr, tu viendras me joindre à l'isle des peupliers et passer un jour avec moi; je m'y rendrai sans même attendre ton consentement. Lili, que je voudrais bien te rendre

amante et mère. Ermenonville coupe la moitié du chemin de S..., comme Anisy de L... Lili, je réserve tous mes baisers pour l'isle des peupliers : viens adorable et adorée amante, où je ne sais à quoi le désespoir peut me porter.

Dimanche, de dix heures à midi, que je serai transporté de joie de voir ma jeune espiègle sauter dans mes bras. Adieu, Lili, adieu ma chère, tout pour moi, Lili, à jamais ton ami.

N. Q....te

Fin du Tome II.



